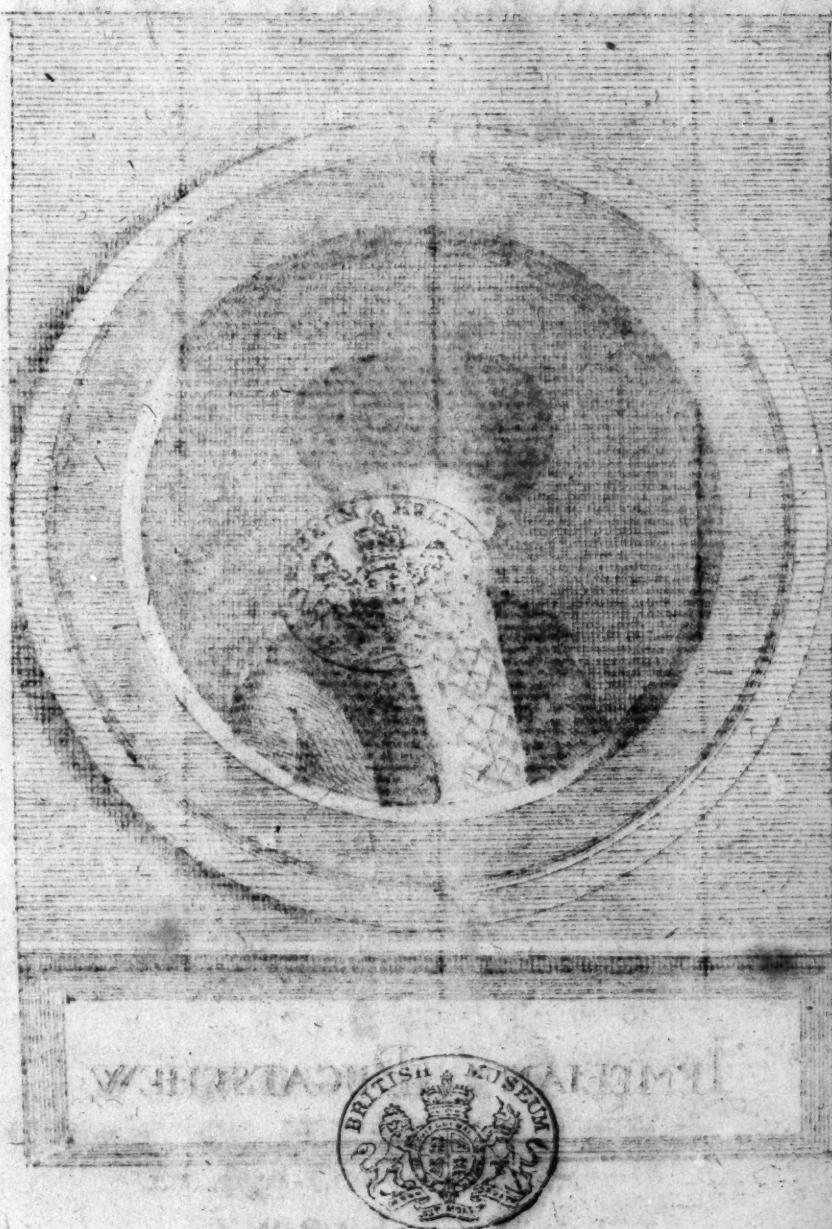


10700.d

LE FAUX
PIERRE III.

L E A U X
PIERRE







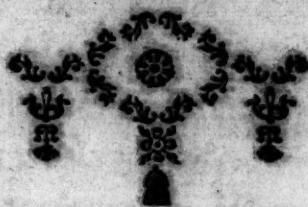
EMELIAN PUGATSCHEW

LE
FAUX PIERRE III,
OU
LA VIE
ET LES
AVANTURES
DU REBELLE
JEMELJAN PUGATSCHEW.

D'Après l'Original Russe
de
Mr. F. S. G. W. D. — K

Avec le Portrait de l'Imposteur, &
des notes Historiques & Politiques

Le Crime a ses Héros, ainsi que la Vertu.



À LONDRES,
CHEZ C. H. SEYFFERT,
En Angel Court Westminster.

MDCCLXXV.

ИЛ
ПИЕРЬИИХ КУАН
о
ЭІУАЭ
заслуги
заслужива
честности и заслуг
также честности



а ю а с и о г а
Санкт-Петербург
напечатано
в Академии наук



P R E F A C E

D U T R A D U C T E U R.

I L est beau sans-doute d'être le Panégyriste des Vertus, & l'Historien de l'Héroïsme des Grands-Hommes, qui se sont sacrifiés pour le salut de leur Patrie, ou qui ont bien mérité de l'Humanité par les services réels qu'ils lui ont rendus. On lira toujours avec une espèce d'enthousiasme les Vies des Hommes Illustres de PLUTARQUE ; celles des Grands Capitaines de CORNEILLE NEPOS &c. — HENRI le Grand sera toujours le Héros de tous les Peuples ; on admirera toujours le Créateur des Russes, & le Législateur de la Russie.

P R E F A C E

sie (1) — TURENNE, CONDE', VILLARS,
EUGENE, MARLBOURG, FREDERIC,
ROMANZOW même, & tant d'autres, se
sont assurés la gloire d'être dans tous les
siècles les modèles des Grands-Généraux.
Les Ecrivains, qui ont le courage de
braver l'envie, & de tracer avec impartialité
l'histoire de ces Hommes illustres,
perçoivent avec eux la nuit des tems, &
trouvent, dans la gratitude de la Postérité,
la seule récompense digne de leurs
travaux.

Mais n'est-il que les actions des Grands
Hommes qui méritent d'occuper les veilles
de l'Historien? Le pinceau qui peignit une
Vénus, en sera-t-il moins le pinceau
d'un bon Maitre, parceque celui-ci s'en
sera servi ensuite pour peindre un Satyre?
& si les deux Tableaux sont bien exécutés,
ne placeront-ils pas également, quoique
dans tout autre espace de temps, les
mêmes œuvres de l'artiste à ses contemporains?

(1) PIETRE I. Surnommé le Grand; il
écrivit tous les titres que l'Auteur lui donne.

DU TRADUCTEUR. viii

d'une manière différente? je crois qu'il en est de l'Historien comme du Peintre. Le but de celui-ci est de plaire par l'imitation vraie de la Nature: l'autre doit surtout chercher à instruire, & il n'y parvient de même qu'autant qu'il s'attache scrupuleusement à la vérité. S'il doit nous faire aimer la Vertu, il est de même obligé de nous faire hâir le Vice. Il est donc de son devoir de nous le peindre avec les couleurs qui lui sont propres. Les Portraits de l'Histoire plus vifs, plus variés, plus vrais, ont donc un avantage réel sur ceux que nous trace la Peinture; ils en ont un plus réel encore sur les préceptes sécs, pénitentesques & monotones de la Morale. Vous voudrez m'instruire des devoirs d'un Roi; ne me dites pas ce qu'il doit faire, peignez-moi le bon HENRY. Vous prétendez m'inspirer de l'horreur pour l'hypocrisie politique; laissez là tous vos lieux communs, & dessinez fortement le Portrait de CROMWEL.

VIII P R E F A C E

PENETRE¹, comme moi, de cette vérité, l'Auteur du Livre, dont je donne aujourd'hui la traduction, a osé écrire la vie de PUGATSCHEW. Cet Ouvrage, écrit en Russie, & fait pour les Russes, m'a semblé mériter d'être plus généralement connu. Le rôle que cet Imposteur a joué sur le théâtre du vaste Empire de CATHERINE II. intéresse toutes les Nations, parceque dans toutes les Nations il se trouve des scélérats capables de tout entreprendre & qui, habiles à saisir les circonstances, n'attendent qu'elles pour oser lever le masque.

QUOIQUE la Russie fournisse plus d'un exemple d'Impostures semblables à celle du Traître, dont je vais donner la Vie, il est d'autres Etats que la même audience a mis plus d'une fois à deux doigts de leur ruine. C'est donc rendre un service aux Hommes, de leur faire connaître les scélérats qui, sous le masque d'une ressemblance presque toujours biaisée, obrouissent

ebent à usurper les droits sacrés de la Majesté de leurs Maîtres, & qui, à l'abri d'un faux nom, commettent toutes les horreurs que leur inspire le desespoir même de la réussite. Trop lâches ou trop féroces, pour essayer de se concilier les cœurs par une prudente modération, ce n'est que des excès de leur rage qu'ils attendent l'impunité de leur crime. Ils seraient moins barbares, si leurs droits étaient plus légitimes; mais ils sentent que, pour se soutenir quelques instans sur leur Trône chimérique, il est de leur intérêt de n'y monter qu'avec le sceptre de la terreur.

D'AILLEURS, il est bon de montrer à certains Princes eux-mêmes que, quelque mystère qu'ils affectent pour échapper les ressortis de leur politique frauduleuse, & dont après tout ils sont presque toujours les dupes; quelques moyens qu'ils emploient pour faire naître, pour fomenter le trouble & la division dans des Etats dont ils envient la prospérité & la gloire, il est

PUREGACIE

moins difficile qu'ils ne pensent de découvrir les secrets de leurs sourdes intrigues, & de leur faire voir que la véritable politique consiste moins à paraître plus fin ou plus fourbe, mais à être plus juste & plus loyal que son Ennemi.

AURESTE j'avertis de bonne foi qu'à la première lecture de cet ouvrage, je crus y découvrir des signes évidents d'histoires faites à plaisir. Ne regardant plus le livre plus que comme un Roman, où, parmi quelques faits trop notoires pour être défavorables, je crus voir qu'on s'était permis une satire assez indecente, & souvent personnelle, j'aimai mieux renoncer au dessin de la traduire, que de me rendre, pour ainsi dire, complice de l'imprudence indiscretie de l'Auteur. Un autre motif me retenait encore. Le caractère que l'on donne à PUGATSCHEW, dans ce que l'on pourroit appeler la première Partie de cet Ouvrage, me paraissait si conforme aux idées que le Public a

DU TRADUCTEUR.

il s'en former d'après le portrait que la Cour de Russie en a fait ; les grands sentimens qu'on lui prête, les espèces de barangues qu'on lui fait prononcer, toute sa conduite enfin annonçait si peu le Co-saque, le Brigand, le scélérat, que je crus qu'au lieu d'inspirer de l'horreur pour le crime odieux, dont cet Imposteur s'est rendu coupable, la lecture de sa vie ferait le Lecteur à le plaindre & presqu'à l'admirer, malgré ses erreurs & ses fautes. Si c'était là l'effet que devait produire cette lecture, l'Auteur avait grossièrement manqué le but qu'il semblait & qu'il avouait même s'être proposé. Je ne voulais pas partager avec lui la bonte d'une inconséquence aussi lourde. Un ami éclairé à qui je fis part de mes scrupules m'engagea à lui traduire de vive voix les endroits du livre qui faisaient naître mes doutes ; il les leva sans peine, me fit sentir que je m'étais trompé dans le jugement trop précipité que j'avais porté de

l'Au-

XII . P R E F A C E .

L'Auteur & de ses vues, & me fit promettre de travailler incessamment à cette Traduction.

Quoiqu'il en soit donc du but qu'a pu avoir l'Ecrivain Russe, en publiant la vie de PUGATSCHÉW, j'ai cru que les sentimens que je viens d'exposer me donnaient le droit de le traduire. Je prétends à la gloire d'être utile, c'est au Public à m'apprendre si je me suis trompé sur les moyens. En attendant qu'il me juge, je crois lui devoir quelques éclaircissemens sur la méthode que j'ai suivie dans cette traduction.

L'AUTEUR Russe, dont cependant je n'ose garantir la véracité sur tous les faits qu'il rapporte, avait fait une Préface très longue, dans laquelle il rendait compte des motifs qui lui avaient fait entreprendre cet Ouvrage. Ils m'ont paru à moi si peu analogues au sujet, que j'ai cru devoir les retrancher tous, à l'exception de deux qu'un Lecteur un peu

DU TRADUCTEUR. XIII

instruit saisira sans peine. L'Auteur ensuite faisait l'*Histoire de l'enfance & de la jeunesse de son Héros*, jusqu'au moment où il a paru sur la scène sous le nom de *Pierre III.* (2); après quoi il terminait sa *Préface*, ou son *Introduction*, par une espèce d'*Ode à la louange de l'Auguste Souveraine*, qui regne actuellement avec tant de gloire sur Toutes les Russies.

MON

(2) J'ai cru devoir supprimer dans ma traduction plusieurs traits de malice enfantine, sur lesquels l'Auteur s'est appesanti avec un peu trop de complaisance. Les Enfans sont partout les mêmes; ce n'est qu'à mesure que l'éducation développe leur caractère, qu'il prend certaines nuances différentes, selon le climat, les mœurs, la religion, les principes qu'on leur inspire. Notre jeune *Cosaque* a fait dans son enfance mille espiégleries, telles qu'en font tous les jours les autres Enfans en *France*, en *Angleterre* en *Italie*, dans tout l'Univers. J'ai donc fait main basse sur toutes ces particularités puériles, & n'ai conservé qu'un seul trait de l'enfance de notre Héros, parceque celui-là m'a semblé digne d'être conservé. Il est rare de voir dans nos Etats policés des Enfans de dix ans hasarder leur propre vie pour sauver celle de quelqu'un de leurs Parens.

XXXV. APEREUFIAIC ED

MON premier dessein, il est vrai, était de traduire aussi la Préface; mais après un moment de réflexion, j'ai jugé qu'elle pouvait fort bien être dans le goût Russe, mais que, n'étant pas dans le mien, je rendrais un fort mauvais service à mes Lecteurs, de leur donner un Hors-d'œuvre qu'ils ne liraient peut-être pas. Dans cette supposition, qui n'est nullement gratuite, toute la jeunesse de l'Imposteur était perdue pour la plupart de nos Lecteurs Français; & pour ne point les priver de ce morceau assez singulier, j'ai pris le parti de l'insérer dans le Corps de l'Ouvrage. Restait l'Ode: je l'avais déjà traduite en prose; elle me parut bien faible: je la sacrifiai sans peine. Je la mis en vers; mais je m'aperçus bientôt que ce n'étaient que des vers Français, des idées toutes Françaises; je crus mieux faire de la supprimer tout à fait. Si en cela j'ai trompé l'attente du Public, je lui en demande pardon. Cependant je serais tenté de

AUTRUIT TRADUCTEUR XV.

de croire qu'il devrait me faire gré de lui avoir épargné l'ennui d'une lecture insipide.

Quant au corps de l'Ouvrage même, si l'on excepte quelques notes ajoutées au texte, je n'y ai fait d'autres changemens que celui que j'ai déjà indiqué, & ceux qu'exigeait le génie d'une Langue, si différente de celle de l'Original (3). On sait que c'est là une liberté de Traducteurs, qui même s'en donnent quelquefois

(3) J'ai seulement observé de ne mettre que les lettres initiales de certains noms de Familles illustres, que l'Auteur Russé ne s'était fait aucun scrupule de nommer. Cette attention de ma part paraîtra surtout dans cette partie de la vie de notre Héros qui précède le tems de son imposture. Comme j'ai dit que je ne garantissais pas la vérité de plusieurs faits rapportés par Mr. F. S. G. W. D. B. j'ai cru, pour ne point me compromettre, devoir ce ménagement & ces égards aux Descendans de ces Personnes. S'il est des Esprits assez malins pour vouloir former une Clef satyrique sur ces noms tronqués, je ne prétends point être responsable des bêvues qu'ils pourront commettre.

xvi PREFACE DU TRADUCTEUR.

fois de plus grandes. Ce sera à ceux qui entendent les deux Langues, s'ils peuvent se procurer l'Original & le lire, à juger jusqu'à quel point on est en droit de me faire ce dernier reproche.



LE



L E

FAUX PIERRE III.

IL paraît quelquefois des Phénomènes dans le monde physique , qui étonnent par leur singularité. Le Scrutateur de la Nature les étudie , en recherche la cause , & se hasarde à dire en bégayant quels en seront les effets. Il n'est pas rare de voir qu'il se trompe , parceque les faits même , dont il veut pénétrer les causes , se passent dans un trop grand éloignement , que presque toute sa science est conjecturale , & que ce n'est que sur de simples inductions , qu'il peut établir les résultats qu'il ose promettre.

Le monde moral & le monde politique ont leurs Phénomènes aussi ; & il en a paru quelques uns de nos jours , qui ont rempli toute la Terre d'étonnement. Je ne prétends pas en faire ici l'histoire ; outre que je pourrais me tromper aussi sur les causes qui les ont produits , & ne donner ainsi que des conjectures pour des vérités , il s'en trouve , parmi le grand nombre , d'une nature à effrayer tout Curieux ,

A

qui

18 LA VIE ET LES AVANTURES

qui oserait de trop près approcher l'abyme qui les recèle. Pline voulut voir de trop près les gouffres fumants du Vésuve ; sa curiosité lui coûta la vie.

CEPENDANT, entre tous les événemens singuliers & étonnans que nous avons vus arriver, il en est un sur lequel la curiosité m'a semblé permise, ou moins dangereuse. J'ai osé la faire, & j'ai cru faire plaisir au Public de lui faire part de ce que j'ai appris sur un fait si extraordinaire, qu'il paraîtrait presqu'inroyable, si toute l'Europe n'en avait été témoin. Je veux parler de la Rebellion d'Orenbourg, & de l'Imposture de PUGATSCHEW.

EN donnant l'Histoire de cette Rebellion, j'ai cru devoir y ajouter tout ce qui peut concerner l'Imposteur lui même. J'ai fait tout ce qui a dépendu de moi pour me procurer des lumières sûres à cet égard, &, si l'on a lu ma Préface (a), on aura vu qu'indépendamment de ce qui est de notoriété publique, j'ai puisé dans d'assez bonnes sources tout ce que je dis de la Vie & des Avan-tures de ce Chef des Rebelles, avant qu'il se soit mis à la tête des prétendus Mécontents.

(a) L'Auteur Russe, qui commence son Histoire par l'Imposture de PUGATSCHEW, renvoie ici le Lecteur à la Préface de son Livre, où il est entré dans quelques détails sur les premières années de la vie de cet Imposteur. Comme j'ai inséré dans le corps de l'ouvrage presque tout ce qui se trouve dans cette Préface, relativement à la jeunesse de ce Rebelle, j'ai cru devoir cette note au Lecteur, qui peut pourtant, s'il en a la facilité, consulter l'Auteur Russe lui-même.

Note du Traducteur.

Il est affligeant pour l'humanité que des Hommes, que la Nature semblait avoir doués de tous les talens, de toutes les facultés qui mènent à l'héroïsme, s'en servent si souvent pour devenir le fleau ou l'opprobre de la société dont ils auraient pu être l'ornement. PUGATSCHEW, placé dans d'autres circonstances, ou plutôt PUGATSCHEW, né sous un autre ciel, aurait été le Défenseur de sa Patrie; il a voulu en être le Tyran. Il ne lui manqua aucune des qualités qui font le Grand-Homme; mais la vertu, qui les ennoblit, lui manqua lorsqu'il en avait le plus de besoin; & sans elle il faut être un *Sot* ou un *Scélérat*. L'âme féroce & intrépide de PUGATSCHEW était faite pour les grands crimes.

L'OPINION la plus répandue sur la naissance & la famille de ce fameux Imposteur, est qu'il est le fils d'un des Principaux d'entre les *Cosaques* qui habitent les bords du *Don* ou du *Tanais*, où l'on assure qu'il est né vers la fin de 1726. D'autres cependant, pour donner peut-être plus de relief à notre Héros, assurent qu'il sort d'un sang plus auguste, & qu'il doit le jour aux furtives amours d'une Princesse, que ses galanteries ont rendue célèbre, disent-ils, dans les fastes de *Cythère*. Une troisième opinion enfin fait naître notre Héros dans les Déserts de la *Sibérie*, & lui donne pour Père un de ces Officiers *Suédois*, qui y furent relégués après la fameuse bataille de *Pultawa* (*b*).

(*b*) L'Invraisemblance de ces deux dernières opinions saute aux yeux. Pour se donner pour *Pierre III.* il faut du moins qu'il y ait quelque rapport entre l'âge de cet infâme Monarque & ce-

20 LA VIE ET LES AVANTURES

SANS m'arrêter à discuter ces faits, je me crois suffisamment fondé à assurer que notre Héros est réellement un *Cosoque du Don*. Son Père, ISMAILOW PUGATSCHEW, était estimé parmi ses

Com-

lui de l'Imposteur. Or, PIERRE III. étant né en 1728. ne pourrait avoir qu'environ 47. ans, s'il vivait encore ; il faut donc supposer le même âge, à peu près, à PUGATSCHEW. Au lieu que s'il était le fils d'un des Prisonniers Suédois, envoyés en Sibérie après la bataille de *Pultawa*, il s'en suivrait qu'il aurait plus de 60. ans. Cette bataille mémorable s'étant donnée en 1709. il faut du moins accorder 18. à 20. ans au prétendu Père de notre Héros, lorsqu'il aura été fait prisonnier. Dans cette supposition, qu'on place la naissance du Faux PIERRE III. à telle époque que l'on voudra, il est sûr qu'il sera toujours trop âgé pour passer pour l'infortuné Monarque dont il a osé usurper le nom.

Quant à l'opinion qui le fait naître d'une Princesse, elle est peut-être moins vraisemblable encore. Car, outre qu'on ne la nomme pas, & qu'en pareil cas il est dangereux de déviner ; par quel hasard le prétendu jeune Prince se trouverait-il sur les rives du *Tanais* ? Pourquoi l'y aurait-on fait passer ? Il paraît sûr que celui qui se nomme JEMELJAN PUGATSCHEW, le même qui a été livré aux Troupes Russes, & conduit à Moscou pour y recevoir le châtiment de son crime, a été vu & connu dans son enfance parmi les *Cosaques du Don* ; il y a toujours passé pour le fils d'ISMAILOW, il y est resté jusqu'à l'âge de 20. ans. Il est donc plus naturel d'en croire le témoignage de toute une Nation, que de forger à plaisir un incident tout romanesque, pour noircir la mémoire d'une Personne, dont au moins on doit respecter le rang & la naissance.

(L'Auteur Russe)

Compatriotes pour sa bravoure & sa prudence. Il avait servi avec honneur dans la malheureuse guerre que PIERRE I. eut à soutenir contre CHARLES XII. Roi de Suède. Fait ensuite prisonnier par les Turcs, quelques jours avant la paix forcée de Pruth, il eut le bonheur de se sauver, lui troisième, & de rentrer dans sa Patrie, après avoir couru les plus grands dangers. Toujours fidèle à ses Maîtres, il ne négligea aucune occasion de se signaler à leur service; & la guerre de 1734. entre la Russie & la Porte étant survenue, ISMAILOW, quoique couvert de glorieuses blessures, & presque courbé sous le poids de l'âge, crut qu'il était de l'intérêt de sa gloire de se mettre à la tête d'une troupe de braves Cosaques & de marcher au secours de sa Patrie. Ce fut sa dernière Campagne; il mourut vers la fin de la guerre, comme il l'avait toujours désiré, les armes à la main.

Le brave ISMAILOW mourut trop tôt pour le malheur de son Fils, qui resta sous la tutelle de sa Mère, & d'un Oncle paternel. La Veuve d'ISMAILOW oublia bien-tôt qu'elle était mère; & livrée à tous les plaisirs d'un commerce criminel, qu'elle avait entretenu, du vivant même de son mari, avec un Pope, & qu'elle continuait encore malgré les glaces de l'âge, elle abandonna son Fils à lui-même & aux soins indolents de son Oncle. Le jeune PUGATSCHEW, que la Nature avait doué de beaucoup de vivacité, & qui à un courage intrépide joignait une force extraordinaire pour son âge, profita, pour se perdre, de toute la liberté qu'on lui laissait, & devint bientôt la terreur de tous les jeunes Cosaques des Environs.

Ses premières années se passèrent dans les dis-

spations de son âge, & dans toutes sortes de petits brigandages. Il n'était jamais plus content que lorsqu'il avait soulevé contre lui tous les autres Enfans de son voisinage. Fier d'être seul contre eux tous, il les provoquait avec audace, les attaquait avec courage, & sortait presque toujours victorieux des petits combats qu'il leur livrait. On raconte qu'après la mort de son Père se trouvant, à l'âge de dix à douze ans, à côté d'un de ses Oncles, dans une de ces petites guerres qui surviennent si souvent entre les différentes Hordes de Cosaques, il tua de sa propre main le Chef du Parti ennemi, qui allait percer le vieux ZILWAZONOWSKONDO son Uncle; & que celui-ci, en l'embrassant après la mêlée, lui dit avec une sorte d'inspiration: *Cher Jemeljan! tu releveras un jour la gloire de notre Nation; tu seras digne de ton Père & de moi; & si tu peux dompter ta fierté de ton naturel, te dénier des louanges qu'on te prodigera, & te contenter d'être digne du premier rang, sans chercher à y monter; tu vivras respecté des tiens, redouté de tes Ennemis, & honoré de ceux que le Ciel t'a donnés pour maîtres.* Mais, mon cher Neveu, en admirant ton courage, je crains ta fierté; elle te fera faire des fautes, & si tu n'apprends de bonne heure à les reparer, tu risques de perdre dans l'infamie une vie qu'il dépend de soi de courrir de gloire.

Quoiqu'il en soit de cette espèce de prédiction, plein de lui-même & fier des éloges qu'on lui donnait, & de ceux qu'il entendait souvent faire de son Père, le jeune PUGATSCHEW ne vit bientôt plus rien au dessus de lui. Il osa se croire digne de commander aux Hommes, par-

ce

ce qu'il crut s'en sentir capable. La vie agreste & presque sauvage des *Cosaques*, ses Compatriotes, lui devint insipide. Mais ce qui faisait le plus murmurer son cœur, c'était l'avilissement où il voyait des Hommes réduits par d'autres Hommes, auxquels il ne reconnaissait aucune supériorité qui leur donnât le droit de commander. Son ame forte repoussait avec une sorte d'horreur l'idée de servitude sous laquelle elle se sentait forcée de gémir, & PUGATSCHEW, élevé dans les principes de la soumission la plus entière & la plus vile, ne respirait que l'indépendance & la liberté (a). Il avait cependant donné des marques

(a) Ce que je dis ici de l'éducation de PUGATSCHEW semblerait contredire l'idée que tous les Historiens, les Voyageurs & les Géographes nous donnent des *Cosaques*. „ C'est, disent-ils, une Nation belliqueuse, hardie, pleine de courage, mais surtout jalouse à l'excès de sa liberté ; d'ailleurs perfide, & livrée à toutes sortes de débauches.” Par le portrait que j'ai fait de notre Héros, on voit bien qu'il n'a pas dégénéré, & que la Nature a été plus forte en lui que l'éducation. Son Père, qui avait servi avec honneur les *Czars*, ses maîtres, & qui en avait reçu des bienfaits, s'était cru obligé d'inspirer à son Fils les sentiments d'une honnête dépendance de la Cour de *Russie*, mais il n'avait pas voulu étouffer en lui le germe précieux de la liberté. S'il avait vécu plus long-tems, il aurait sans-doute mieux dirigé l'ame aiguë de ce fils si cher. Mais la Mère & l'Oncle, qui profitaient, même après la mort d'ISMAILOW, des grâces de la Cour, tâchèrent de faire germer dans le cœur du jeune PUGATSCHEW des sentiments d'une soumission plus servile encore. Ils auraient peut-être réussi, s'ils avaient su se faire mieux respecter.

54 LA VIE ET LES AVANTURES

si fréquentes de son courage dans les différentes occasions où il s'était trouvé depuis qu'il était en état de porter les armes, que ses Compatriotes l'auraient sans-doute choisi avec plaisir pour leur Chef ou *Hettman*, s'il avait eu la patience de pouvoir attendre la mort de celui qui était revêtu alors de cette Dignité. Mais son ambition, ou plutôt sa légèreté ne lui permit pas de se contraindre plus long-tems, & plus il avançait en âge, moins il pouvait souffrir l'idée d'être confondu avec le reste de ses Compatriotes, & d'être obligé d'obéir quelquefois à un Homme, auquel il se croyait fort supérieur. Il était ainsi parvenu à l'âge de 20. ans lorsque son Oncle mourut. Délivré alors de toute contrainte (car il méprisait trop sa Mère pour avoir aucun égard pour elle) notre Héros résolut de quitter son Pays, qui n'offrait point un théâtre assez vaste & assez brillant à son grand cœur.

Qu'on

de leur Elève. JEMELJAN ne fut pas la dupe de motifs intéressés d'une Mère qu'il méprisait, & d'un Oncle qu'il ne pouvait estimer. S'il avait reconnu dans leurs coeurs un véritable amour, une zèle raisonnable pour les intérêts de ceux qu'ils nommaient leurs maîtres & les siens, peut-être il se serait accoutumé à penser comme eux, comme avait pensé son Père. Il n'y découvrit que le désir sordide de conserver, d'accumuler par son courage, & par les services qu'il pourrait rendre, des biens qu'ils ne méritaient pas. Ne raisonnant alors que d'après de faux principes, une soumission que l'intérêt seul inspire lui parut une lâcheté indigne d'un grand cœur. S'il devait obéir, il voulait que ce fut par amour, ou du moins par devoir. Ni l'un ni l'autre ne parlait à son ame dure & inflexible; il se crut libre ou résolut de l'être.

(L'Aventur Russe)

Qu'on ne s'attende pas à voir le fils d'ISMAILOW, suivi d'un nombreux cortége, s'enfoncer mollement dans une voiture légère pour voler de Province en Province, & promener de Cour en Cour son oisive curiosité. Qui dit un Cosaque dit, à peu près, un demi-sauvage. Sans faute, sans opulence, l'agreste & simple Cosaque ne connaît ni les appas ni les dangers du luxe. Assez riche du peu que la Nature lui donne pour satisfaire des besoins, qu'il n'a point encore eu l'art de multiplier, il pourrait même se croire heureux, s'il ne sentait le joug de la servitude appesant sur sa tête.

NOTRE Avanturier, n'ayant donc pour l'accompagner dans ses courses que beaucoup de courage & de resolution, s'échappa seul un jour que sa Mère, qui d'ailleurs ne prenait guères garde à lui, s'était rendue chez son cher Pope, qu'une maladie, dont il mourut quelques jours après, retenait depuis quelque temps chez lui. Pour tout équipage notre jeune fugitif s'était muni des armes qu'il crut nécessaires pour sa défense, & pour se procurer les moyens de subsister dans les Pays incultes qu'il avait à passer. La première journée il suivit sans s'être déterminé sur aucun parti la première route qui s'était offerte, & qui lui semblait l'éloigner le plus de la maison paternelle. Sûr de trouver un gîte partout où il trouverait des Hommes, un arbre ou quelque cavérne, il suivit les bords du Tanais tant que ses forces le lui permirent, & s'arrêta enfin de l'afflitude dans une espèce de taillis qui se rencontra sur sa route. Après un léger repas qu'il fit de quelques provisions qu'il avait

prises chez lui pour subsister au moins quelques jours, PUGATSCHEW s'endormit d'un sommeil aussi tranquille, que s'il avait été au sein de sa famille. Plus matineux que l'*Aurore*, il se leva pour continuer son voyage; mais avant de quitter son asile, il crut, pour la première fois de sa vie, devoir refléchir un moment aux suites du parti qu'il avait assez temérairement embrassé (*d*).

„ Où vas-tu, se dit-il à lui-même, en se rassoyant sur l'herbe, que prétends-tu devenir; que veux-tu faire?iras-tu en Russie ramper en esclave sous quelqu'un de ces orgueilleux *Boyards*, qui par pitié peut-être te prendra à son service? Quoi! le Fils du brave ISMAILOW PUGATSCHEW n'aurait quitté sa Patrie que pour gémir dans une servitude plus vilé encore que celle qu'il a voulu fuir! Encore si la Russie était en guerre avec quelques uns de ses Voisins, je pourrais sans doute me servir d'eux pour... Mais

(*d*). L'Auteur *Russe* avertit dans sa Préface que les particularités, les plus secrètes même, de la vie de son Héros lui ont été révélées par un de ceux qui avaient partagé toute sa confiance, qui l'avaient suivi dans toutes ses courses, & qui ont fini par le trahir & le livrer entre les mains de ses Ennemis. Il faut croire que dans ses Confidences, PUGATSCHEW aura plus d'une fois raconté l'histoire de sa fuite, & que c'est par ce canal que l'on a été instruit des différents soliloques que l'on trouve dans son Histoire. Au reste on peut sans scrupule penser que Mr. F. S. G. W. D. B. aura un peu brodé les récits qu'il assure lui avoir été faits.

Note du Traducteur.

„ rais y faire revivre le nom & les exploits de
„ mon Père ; mais la paix dont elle jouit n'of-
„ fre rien à mon courage. Irai-je en Tur-
„ quie ? La guerre y est allumée contre les
„ Persans. Mais JEMELJAN, c'est de ce côté
„ qu'il faut tourner tes pas ! mais les Turcs
„ sont ennemis nés des Russes ; irai-je combattre
„ en faveur des Ennemis de ma Patrie ? . . .
„ Ta Patrie ! lâche PUGATSCHEW, es-tu
„ né dans les fers de l'esclavage ? Tu es Cosat-
„ que, tu es libre, ou plutôt tu es Homme,
„ tout Pays peut être ta Patrie. Eh bien ! vas
„ donc offrir ton bras aux Persans. Peut t'im-
„ poser pour qui tu combates, & le chemin
„ qui conduit en Perse est plus aisé que celui
„ qui mène en Turquie (e) ; au reste tu y
„ trouveras les deux Armées, & tu seras tou-
„ jours maître de choisir.”

Après ce court soliloque, PUGATSCHEW se lève, s'orienté, voit que, par un heureux hasard, il a pris la route qui conduit vers le Wolga (f), grand Fleuve qui se décharge dans

(e) Notre Héros ne paraît pas avoir été fort instruit de la Géographie ; en quittant son Pays il était pour ainsi dire, aux portes des vastes Etats du Grand-Seigneur ; au lieu que pour se rendre en Perse il lui restait un chemin immense à faire, & bien des obstacles à franchir. Mais on peut lui pardonner cette erreur : l'éducation d'un jeune Cosaque est bien moins brillante que celle des jeunes Seigneurs de nos Etats policiés.

(f) Note du Traducteur. Le Wolga est le plus grand Fleuve que l'on connaisse en Europe. Il communique avec le

la mer Caspienne. Cette découverte est pour lui un augure favorable ; plein de joie & de courage , il reprend ses armes & sort du taillis. Il avait déjà marché plus d'un mois sans faire aucune mauvaise rencontre , lorsqu'un matin , en se remettant en marche , à peine il a fait quelques pas qu'il se voit arrêté par quatre grands Cœquins , qui d'un air à faire trembler l'homme le plus hardi lui ordonnent de les suivre. Pugatschew , qu'aucun péril n'était capable d'ébranler , avait eu le tems de tirer son sabre & de se mettre en défense. Résolu de tout hasarder pour ne pas tomber vif entre les mains de gens , dont l'extérieur ne lui promettait rien de bon ; il recule quelques pas , s'adosse contre un arbre , & leur dit du ton le plus tranquille , qu'il abbattra la tête au premier qui osera avancer . „ Amis , ajouta - t - il , seul contre vous tous , „ je fais que ma vie est entre vos mains ; mais „ je vous avertis que je la vendrai chèrement ; „ ainsi , croyez - moi , point de violence , laissez - „ moi poursuivre ma route , ou dites - moi les „ motifs qui vous portent à vouloir me traiter „ en ennemi . Je vous crois trop braves gens „ pour vous servir de l'avantage que le nombre „ vous donne sur moi . Si d'ailleurs vous êtes „ de bons hommes , ne me faites pas de mal , ce „

Tanaïs ou le Don par le moyen d'un Canal , qui unit ces deux Fleuves à Tzaritsa ; de sorte que Pugatschew en suivant le cours du Tanaïs jusqu'à cette Ville , arrivait sur les bords du Wolga , & de là il lui semblait facile d'entrer dans la Perse par Darbent , Ville & Port de la Mer Caspienne .

Note du Traducteur.

„ ce que le lieu où je vous trouve pourrait me faire soupçonner , je vous avertis que je n'ai rien à perdre ; je ne posséde pour toute richesse que mes armes & l'habit que vous me voyez . ”

Le ton assuré avec lequel notre jeune Héros prononça cette courte harangue ; l'air d'intrepidité qui paraissait dans toute sa phisonomie desarmèrent les quatre Brigands . Sa jeunesse , sa figure , la situation où il se trouvait touchèrent ces ames viles & féroces . Ils parurent s'intéresser à son sort . Jeune homme , lui dit l'un d'eux , nous te croyons ; nous ne voulons te faire aucune violence , & dès ce moment nous te laissons libre d'aller où tu voudras . Mais la liberté avec laquelle tu nous a parlé , le courage que tu as montré , nous donnent la curiosité de savoir qui tu es , où tu vas , & quel est ton dessein . Satisfais notre désir , peut-être pourrons-nous te donner des conseils qui te seront utiles .

— „ Je suis Cosaque ; depuis quelque tems j'ai quitté secrètement ma famille ; je vais en Perse pour y tenter la fortune des armes . ” —

Quoi ! tu prétends faire le pénible voyage de la Perse , seul , sans autres provisions que les armes que nous te voyons ; sans autre recommandation que ta bonne mine & ton courage ! Crois-moi , jeune homme , reste avec nous . Nous ne cherchons pas à pénétrer les raisons qui t'ont fait quitter ta famille ; mais si tu veux faire fortune & vivre heureux , ce n'est point à la guerre qu'il faut aller ; plus d'un d'entre nous s'en est repenti . Deviens notre compagnon . Nous sommes libres ; nous faisons ce que nous voulons ; nous ne dépendons de personne : & si nous nous donnons un Chef , c'est

c'est moins pour nous commander, que pour nous guider avec quelqu'ordre à la gloire & à la fortune. Nous formons un Corps de plus de deux cens Braves. Nous nous séparons quelquefois en différents Partis, pour nous procurer avec plus de facilité & de promptitude une portion des richesses que la Fortune nous a refusées, & qu'elle prodigue si aveuglement à tant d'autres, qui le méritent moins que nous. Nous nous répandons tour à tour dans les Provinces de ce vaste Empire; nous mettons à contribution tous les Peuples qui l'environnent. Notre petite République est composée de gens de presque toutes les Nations; par ce moyen nous ne sommes étrangers nulle part. Nous avons cependant un point de réunion. Au milieu des vastes forêts de l'Ukraine (g) il en est une plus étendue & plus sombre que toutes les autres. A peu près vers le centre de ce lieu sauvage la Nature a formé un souterrain immense dont nous avons fait notre Capitale. C'est là que, sans craindre l'œil soupçonneux de nos Ennemis, nous nous rassemblons une fois par an, pour rendre compte à toute la Troupe de nos exploits, & pour dé-

(g) Il faut distinguer entre l'Ukraine, que les Geographes nomment aussi le Pays des Cosaquez, & l'Ukraine ou l'Ocraina dont il est parlé ici. La première, située entre la Russie & la Pologne, est un pays très fertile, arrosé par plusieurs grandes rivières. L'Ocraina au contraire, est un pays tout couvert de bois, presqu'inélu, & habité par des Tartares tributaires, qui n'ont ni Villes, ni Bourgs ni Villages. Elle est située entre la Moscovie méridionale, & la Petite-Tartarie.

Note du Traducteur.

délibérer sur les nouvelles expéditions que nous voulons faire. C'est là qu'est le dépôt de toutes nos richesses, l'empire des vrais plaisirs, & le trône de la véritable liberté. Viens y ; suis nous ; c'est dans trois mois que se tient notre Assemblée générale. Nous te présenterons à notre Chef, & avec ta figure & le courage que nous te connaissons déjà, je ne doute pas que tu ne parviennes bientôt aux premières Charges de notre armée.

PUGATSCHEW avait écouté ce discours avec la plus grande attention. L'idée du brigandage le choqua d'abord ; mais le nom de liberté flattait trop son imagination & son cœur pour ne pas s'y laisser prendre. Il se décida sur le champ.
„ Je serai libre, dites-vous ; je ne dépendrai „ que de mon sabre & de mon courage ; eh „ bien ! mes amis, à ces conditions je vous „ suis. Vous verrez bientôt si j'étais digne de „ vous être associé.” A ces mots on l'embrasse, on le félicite ; & nos cinq Avanturiers s'étant aussitôt enfoncés dans le plus épais du taillis, PUGATSCHEW arrive à une espèce de cabane, où il trouve encore six autres Camarades. Nouvelles félicitations à l'arrivée du jeune Avanturier. Les deux premiers jours se passèrent en fêtes & en rejoissances, dignes du lieu où ils se trouvaient, & des Personnes qui les donnaient.

COMME le tems de l'Assemblée générale approchait, il fut unanimement résolu de s'avancer vers l'*Ukraine* à petites journées ; c'est à dire qu'on réglerait sa marche sur les circonstances & les occasions qui se présenteraient. Cependant, comme l'expédition de cette petite Trou-

-olq.

Troupe n'avait pas été des plus heureuses, depuis trois mois qu'elle rodait dans ces quartiers, on convint, sur quelques avis que l'on avait reçus depuis peu de jours, de longer le *Don* jusqu'à *Tzaritza* & de gagner ensuite le *Volga*, pour y attendre au passage le nouveau Gouverneur que la Cour de *Russie* envoyait à *Astrakan*, & voir s'il n'y aurait pas quelque bonne capture à faire. C'était tourner le dos à l'*Ukraine*; mais l'espoir d'un butin considérable fit passer légèrement sur cette petite difficulté; &, comme on savait au juste le jour de l'arrivée du Gouverneur à *Astrakan*, on se flatta qu'avec un peu de diligence on préviendroit son entrée dans cette Capitale de son Gouvernement, & que quelques jours de marche de plus ne les empêcherait pas de se rendre à temps au lieu du rendez-vous.

JUSQUES à *Tzaritza* il ne s'offrit aucune occasion d'éclat. Quelques Voyageurs détroussés, deux ou trois misérables Hameaux, où ils jetaient l'épouvante & l'effroi, mis à contribution ou pillés, ne les dédommigeaient que bien faiblement des fatigues qu'ils avaient à essuyer, & des dangers qui les menaçaient à chaque pas. Dans un de ces Hameaux, situé à la sortie d'un Bois entre *Tria* sur le *Don*, & *Tzaritza*, PUGATSCHEW fit une action qui mérite d'être rapportée, & qui fait l'éloge de son cœur.

DETACHE, avec deux de ses Camarades, pour piller une des Cabanes les plus apparantes du Lieu, il y entre le sabre à la main. Le premier objet qui frappe sa vue, c'est une jeune Fille de seize à dixhuit ans, courant toute éplo-

éplorée se précipiter dans les bras d'un Vieillard plus que sexagénaire, pour y chercher un asile contre la brutale fureur de ces trois Bandits. Le Vieillard immobile d'étonnement, à l'aspect de ces terribles Hôtes, fait un effort pour leur parler. La figure intéressante du jeune PUGATSCHEW le frappe, c'est à lui qu'il s'adresse, tandis que les deux autres s'occupent à enlever tout ce qui se présente sous leurs mains.

Jeune homme, respecte mon âge & l'honneur de ma Fille : je n'ai que quelques jours à vivre ; permets que ses mains pures me ferment les yeux. Si tes Camarades veulent absolument me priver du peu de provisions que j'ai ramassées pour notre subsistance ; qu'ils prennent tout ce que je possède, je le leur abandonne sans peine. Mais au moins ne te souilles pas d'un crime, dont le remords ne s'étoufferait jamais dans ton cœur. Ta figure & ta jeunesse ne m'annoncent point une ame accoutumée à de pareils forfaits.

PUGATSCHEW attendri rassure le Vieillard, & se tournant vers ses Camarades : „ Amis ; leur dit-il, quel avantage aurons-nous d'avoir hâté la mort de ce bon homme, en lui enlevant ses vivres ? „ Vous voyez qu'il n'a pas d'autres richesses ; celles de cette espèce ne nous manqueront point. Allons rejoindre nos Compagnons ; peut-être la fortune leur a été plus favorable. „ Nous y consentons, lui crièrent les deux Coquins en jettant à terre ce qu'ils avaient déjà pris ; mais sa Fille est un trésor, dont il n'a que faire pour vivre. Nous en ferons un meilleur usage que lui ; elle nous paraît digne d'être présentée à notre Général. A ces terribles mots le

bon Vieillard ne put retenir ses larmes ; & sa Fille, que la frayeur rendait plus intéressante encore, n'eut que la force de se jeter aux pieds de notre Héros, qu'elle arrosoit de ses pleurs, sans pouvoir prononcer une seule parole. L'honnête Brigand ne s'arrêta pas à raisonner davantage sur ce qui est juste ou ne l'est pas ; mais les regardant d'un œil menaçant — „ Amis, „ je protégerai cette honnête famille contre „ tous vos attentats ; sortons, ou achetez voi- „ tre proye aux dépens de tout mon sang.”

Il y va de ta vie, lui repliquèrent les deux Scélérats, si tu nous empêche de nous saisir de cette Fille. Nous voulons bien te donner notre parole de ne lui faire aucune violence, & de la remettre même sous ta garde, jusqu'à ce que nos Compagnons en ayent autrement ordonné. A ces mots ils s'avancent. PUGATSCHEW lève son sabre, & menace de faire voler la tête de celui qui osera faire un pas de plus. Surpris d'une audace à laquelle ils ne s'attendaient pas, & n'osant pourtant hasarder un combat qui leur parut douleur, furieux ils se retirent en jurant de se venger.

De LIVRE d'un danger qu'il redoutait plus que la mort, le bon Vieillard se jette à son tour aux pieds du jeune homme ; l'appelle son libérateur, son fils. — Homme généreux & compatissant, pourquoi faut-il que tu sois dans la compagnie de pareils scélérats ? Puisque tu as sauvé l'honneur à ma Fille tu aimes la vertu ; pourquoi veux tu t'accoutumer à ne plus l'aimer ? Ah ! mon fils, restes avec nous ; sois riche, sois heureux comme nous le sommes. Nos travaux sont toute notre richesse ; notre honnêteté fait no-

tre bonheur ; partage avec nous l'un & l'autre ! Je ne serai bientôt plus — mon fils ! je mourrais content si je pouvais laisser pour mari, pour protecteur à ma fille, un homme qui a eu le courage de défendre sa pudicité au risque même de ses propres jours. PUGATSCHEW était ébranlé ; la jeune Fille était aimable ; & l'amour, cette passion qui fait des Héros & des Scélérats, & qu'il n'avait jamais encore sentie, l'amour allait gagner son ame à la vertu, si le signal du ralliement ne l'eut rappelé trop tôt à ses Compagnons. „ Bon homme, dit-il cependant au Vieillard en se retirant, je voudrais passer ma vie avec toi ; mais je suis engagé à suivre encore quelque tems ceux avec qui tu m'as vu. Ta propre sûreté, celle de ton aimable Fille demandent même que je m'éloigne promptement. Toute notre Troupe pourrait venir me chercher ici, & il ne serait peut-être plus en mon pouvoir de vous défendre l'un & l'autre. Je ne désespère pourtant pas de te revoir un jour. A notre retour d'Afracan, où nous allons, je tâcherai de retrouver ta demeure.” Comblé des bénédictions & des voeux du Père & de la Fille, notre Héros sortit alors, l'ame partagée entre le plaisir d'avoir fait une action honnête, & la honte de n'avoir pas eu la force de se dérober au crime. Il rejoignit bientôt ses Compagnons, qui avaient fait un butin plus considérable, que la petitesse du lieu & la pauvreté apparente des Habitans ne semblaient le permettre. Il s'attendait à des reproches pour l'action généreuse qu'il venait de faire ; il n'en reçut point. On

36 LA VIE ET LES AVANTURES

lui fit seulement quelques railleries , de même qu'à ses deux Compagnons , de ce qu'ils avaient été si longtems occupés , lui surtout , sans avoir fait aucun butin . PUGATSCHEW comprit que les deux Coquins n'avaient osé raconter leur avantage , pour ne point déceler leur lâcheté ; mais il ne douta point qu'ils ne cherchassent à se vanter secrètement de l'affront qu'il leur avait fait . Cette idée , qui n'était pas sans fondement , l'engagea à se tenir sur ses gardes , quoique d'ailleurs il affectât de les traiter toujours avec la même familiarité qu'auparavant .

Il eut été dangereux à notre petite Troupe de passer en corps par *Tzaritza* . Comme il rode toujours beaucoup de Bandits dans ces Quartiers , on y est sur ses gardes , & le Gouvernement ne néglige aucun moyen d'assurer la tranquillité & les possessions des Peuples . On se divisa donc en plusieurs pelotons ; les uns passèrent heureusement par la Ville même ; les autres , par différents détours , se rendirent au lieu qu'ils avaient marqué pour leur réunion . Nos Bandits arrivèrent avec le même bonheur sur les rives du *Wolga* , & s'arrêtèrent quelques jours dans les Environs de *Tzornogor* , petite Ville située sur la rive droite de ce Fleuve , à près de six journées de chemin d'*Astrakan* . Ils rencontrèrent dans le même endroit un autre détachement de leurs Camarades , que le même désir de détrousser M. le Gouverneur avait attiré de ces côtés .

Ces deux bandes , s'étant réunies , formèrent un petit Corps de trente hommes ; tous gens déterminés , bien armés , bien montés ,

tés, (b) & résolus de périr plutôt que de lâcher pied & de manquer leur coup. Pour ne rien risquer trop légèrement, dans une affaire de cette importance, on tint conseil sur les moyens les plus sûrs d'attaquer l'ennemi qu'on attendait. Il fut d'abord résolu de s'abstenir de toute sorte de pillages & d'hostilités dans ces quartiers, avant le passage du Gouverneur. Cette précaution était utile pour éviter d'être poursuivi, & peut-être arrêté par la milice ou les gens du Pays. On trouva ensuite à propos de se séparer en deux bandes de quinze hommes chacune, dont les Chefs, pour ne point causer de jalousie, seraient choisis par le sort. Cette clause pensa être funeste aux intérêts de toute la Troupe. Quelques uns observèrent que PUGATSCHEW, étant trop jeune, & ne faisant que d'entrer dans le Corps, ne devait point être admis au sort. Les plus ardents à vouloir l'en exclure furent ceux même à qui il s'était engagé, & entre autres les deux Coquins qui lui avaient été associés au pillage du Hameau près de Tzaritsa. PUGATSCHEW, dont la vanité était offensée d'une exclusion si déshonorante, & qui voyait que toutes les voix allaient se réunir contre lui,

(b) M. F. S. G. W. D. B. ne nous dit pas où PUGATSCHEW avait pris un Cheval, car il était sorti de chez lui à pied. Apparemment les Bandits en avaient quelques uns de plus qu'ils n'étaient de Cavaliers. Peut-être aussi en avaient-ils heureusement enlevés dans leurs pillages. Peut-être mais un Auteur ne peut pas penser à tout; & il faut bien que le Lecteur devine quelque chose.

Note du Traducteur.

se leva, tire son sabre, & demande qu'on l'écoute. „ Amis, dit-il, je ne cherche pas à „ pénétrer les motifs qui peuvent vous porter „ à me refuser un honneur qui doit être com- „ men à tous. J'avoue que je dois vous pa- „ raire encore bien jeune, & qu'il n'y a pas „ longtemps que je suis parmi vous ; mais la „ jeunesse exclut-elle le courage ; & vous ai-je „ donné des preuves de lâcheté ? Que celui „ d'entre vous qui croit pouvoir m'en accuser „ se leva ; je vous prouverai & à lui, qui de „ nous deux est le lâche — ” Il se tut un moment, comme pour attendre que quelqu'un acceptât le défi. — „ Puisque personne d'autre vous ne se étoit en droit de me faire „ donner des preuves de ma lâcheté ou de mon „ courage, je vous préviens que je prétends „ tirer au sort comme les autres. Ce n'est pas „ l'envie de commander qui me porte à vous „ parler ainsi ; je vous en crois tous plus ca- „ pables que moi, mais PUGATSCHEW n'est pas „ fait pour souffrir un affront, & si le sort me „ favorise, je veux être le maître de garder le „ Commandement, ou de le déférer à celui „ que j'en croirai le plus digne.”

A ces mots un murmure confus s'éléve dans toute l'assemblée. Les uns louent sa hardesse, d'autres n'y voyent que la présomption d'un jeune Homme ; ceux-ci disent qu'il faut le punir de sa témérité ; ceux-là qu'il vaudrait beaucoup mieux le renvoyer, ou s'en défaire, parceque tant qu'il restera dans le Corps il y mettra le trouble & la discorde. Enfin un des plus âgés de la nouvelle bande prend la parole,

&

& s'adressant à PUGATSCHEW: *Ami, ton courage me plait, & ta fierté m'est d'un bon augure; cependant tu ne tireras pas au sort; mais je te défére le commandement d'une des bandes; &, sans que le hasard s'en mêle, je demande que l'autre soit confiée à DIMITRI SCORONDONO: Que ceux qui sont de mon avis se rangent autour de moi.* Le ton imposant avec lequel s'exprima le Brigand, les preuves que l'on avait de sa valeur; & plus que tout cela peut-être, la crainte que, si la division se mettait dans la Troupe, on ne manquât la bonne capture que l'on espérait faire, engagèrent tous les autres à condescendre à ce qu'il venait de proposer. DIMITRI SCORONDONO, car c'était lui même qui avait parlé, s'étant apperçu que les plus grands antagonistes de PUGATSCHEW étaient ceux-là même avec qui il était venu, crut devoir le mettre à la tête de quatorze hommes de sa propre bande, du courage & de la fidélité desquels il était assuré, & se mit lui-même à la tête des autres. Cette affaire épineuse ainsi terminée de la manière la plus honorable pour notre Héros, on distribua les postes. SCORONDONO avec sa Troupe fut placé dans un Bois à quelques Werstes au dessus de Tzornogor; & PUGATSCHEW eut ordre d'occuper les gorges d'une Montagne, située à deux ou trois Werstes au dessous de la même Ville. Par ces dispositions le danger, supposé qu'il y en eut, semblait devoir être pour SCORONDONO, puisque, suivant les avis que l'on avait reçus, le Gouverneur n'était point encore arrivé à Tzaritza, & que par conséquent le poste

40 LA VIE ET LES AVANTURES

qu'occupait SCORONDONO était le premier que devait rencontrer ce Seigneur, à sa sortie de cette dernière Ville. Il en arriva pourtant tout autrement. M. de W. ayant été averti que les chemins n'étaient point sûrs, & que depuis quelques jours on avait vu des gens armés dans les environs de *Tzornogor*, prit un détour de plusieurs Werstes, tourna le Bois qu'il laissa à gauche, & évita avec la même prudence les gorges où l'attendait PUGATSCHEW. Celui-ci ne voyant paraître personne, impatient d'ailleurs de faire quelque coup d'éclat, & se doutant que le Gouverneur devait déjà avoir passé, envoya deux de ses gens à la découverte, avec ordre que, s'ils voyaient quelque chose, l'un d'eux vînt à toute bride lui en donner avis, tandis que l'autre suivrait de loin la proye qu'ils auraient découverte, afin que par ce moyen il pût être assuré qu'elle ne lui échapperait pas. Dès le lendemain l'un de ses Gouverneurs vint lui dire que M. de W. . . . avec toute son escorte, forte de quarante hommes, avait plus de deux jours de marche sur eux, & qu'il serait impossible de l'atteindre. „ Comme „ ment impossible, dit PUGATSCHEW ! je lui „ ferai bien voir le contraire ; & fut-il dans „ Astrakan même j'irais l'y attaquer.” Aussitôt il fait donner avis à SCORONDONO de ce qui se passe, & l'invite à le suivre ; ajoutant que pour lui, il va prendre les devants, & faire tant de diligence qu'il espère encore couper le chemin au Gouverneur, ou du moins l'atteindre avant qu'il puisse entrer dans son Gouvernement.

EN

EN effet PUGATSCHEW mena ses gens si grand train, en leur faisant faire des marches forcées sans presque reposer ni jour ni nuit, que le troisième jour après son départ de la Montagne il découvrit de loin le Gouverneur & sa Troupe. Il est vrai que ce Seigneur, qui n'allait qu'à petites journées, avait été obligé de s'arrêter dans une petite Ville, où il se sentit attaqué d'une fièvre assez violente, causée selon toutes les apparences par les fatigues qu'il avait eues à essuyer pendant son voyage, & par les longs détours qu'il avait été obligé de prendre, pour éviter les dangereux passages du Bois & de la Montagne. A la vue de la proye qui ne pouvait plus lui échapper, PUGATSCHEW fit faire halte, pour délibérer un moment sur le parti qu'il y avait à prendre. Attendre SCORONONO, c'était risquer de laisser échapper l'ennemi; attaquer celui-ci avec des forces si inférieures, c'était s'exposer à un plus grand danger encore. Ces reflexions se présentèrent d'abord à l'esprit de notre jeune Capitaine, mais elles ne l'intimidèrent pas. Le désir qu'il avait de se signaler l'emporta sur tout ce que pouvait lui dicter la prudence, & il se détermina sur le champ pour le parti le plus périlleux, mais le plus honorable. „COMPAGNONS, „dit-il à sa petite Troupe, que ce grand nom- „bre ne vous effraie pas. La plupart des „gens que vous voyez sont sans-doute dome- „stiques de celui que nous cherchons. Lâches „esclaves du Maître qu'ils servent, leur ame „avilie ne connaît ni la bravoure ni l'honneur. „Ils n'oseroient soutenir notre présence; vous les

„ verrez fuir à notre approche ; & je vous propose bon marché de ceux qui nous resteront à combattre. Allons ; nos Camarades nous joindront peut-être avant la fin du combat ; & en tout cas, s'ils ne peuvent partager avec nous l'honneur de la victoire , ils auront du moins part à notre butin." A ces mots il pousse son cheval , & toute sa Troupe , animée de la même ardeur , le suit avec tant de diligence , qu'avant midi ils avaient atteint le Gouverneur qui , se frant à son escorte & aux avis qu'on lui avait donné sur la route , qu'il n'y avait plus aucun danger à craindre , s'était arrêté au pied d'un monticule pour s'y reposer quelques heures , & laisser passer la plus grande chaleur du jour . Il n'était plus qu'à environ quarante Verstes d'Afracan , & le lendemain il devait y faire son entrée.

PUGATSCHEW , à la tête des siens , pousse un cri terrible , met le sabre à la main , & avec la promptitude de l'éclair tombe sur les gens du Gouverneur , qui à peine eurent le tems de se reconnaître & de se mettre en état de défense . Ce qu'avoit prévu le jeune Cosaque arriva , la plupart des gens de M. de W... épouvantés prirent la fuite . Ce Seigneur , qui ne manquait pas de bravoure , se voyant encore accompagné de dix ou douze personnes résolut de tenir tête à son Enemi . Le combat s'engage , & PUGATSCHEW , sentant que de la prise ou de la mort du Gouverneur dépendait la réussite de son entreprise , s'attache uniquement à lui , & recommande à ses Compagnons de faire en sorte d'entourer tous les autres , de tâcher de

de les démonter ; mais surtout de ne répandre que le moins de sang qu'il serait possible.

M. DE W^EYERSONS s'apercevant à quelle sorte de gens il avait à faire ; ordonna à toute sa Troupe de faire feu & de tomber ensuite le sabre à la main sur cette poignée de Canaille. Cet ordre fut exécuté ; mais ce fut ce qui causa la perte de ce Seigneur ; & PUGATSCHEW lui même a avoué depuis que, si le Gouverneur n'avait fait tirer que la moitié de son monde , & qu'il eut attendu que le combat so fut engagé de plus près pour faire sa seconde décharge , il aurait tellement dérouté des Bandits , qui n'avaient que peu ou point d'armes à feu , qu'ils auraient eu bien de la peine à se remettre . Mais ayant essuyé ce premier feu , sans autre accident que la perte d'un Cheval qui en fut tué , les gens de PUGATSCHEW s'élançèrent avec tant d'impétuosité sur leurs ennemis qu'ils les eurent bientôt mis en fuite . Comme il était de la dernière importance pour eux qu'aucun ne leur échappât , pour ne point porter à Afrakan la nouvelle de cette défaite , ils poursuivirent les Fuyards avec tant d'opiniâtreté & de bonheur , qu'ils les ramenèrent tous , ayant observé , selon les ordres de leur Chef , de chercher à les démonter ; desorte que c'étaient plutôt les chevaux que les Hommes qu'ils attaquaient . Aussi à mesure qu'ils atteignaient un de ces Fuyards ils coupaient les jarrets à son cheval , & attachaient ensuite le Cavalier à la queue du leur , pour le ramener plus sûrement sur le champ de bataille .

CEPENDANT notre Héros avait eu un fûr

ricux

rieux combat à soutenir contre le Gouverneur. Celui - ci, méprisant la jeunesse de son Ennemi, avait paru d'abord le ménager par pure compassion pour son âge ; & peut - être aussi dans l'intention de le prendre vif, afin d'en orner son entrée publique dans *Afracan*, & de lui faire recevoir ensuite le châtiment dû à son crime. Mais quand il se vit abandonné des siens ; quand il crut apercevoir que le Bandit à son tour cherhait à l'épargner , dans la vue sans-doute de le prendre vif aussi, mais par d'autres raisons ; la crainte de tomber entre les mains de ces Barbares . & d'en recevoir des traitemens indignes , lui fit oublier ce qu'il devait à sa propre conservation , & s'abandonnant à toute sa fureur , il se jette en desespéré sur son adver-saire , resolu d'en recevoir la mort , ou de la lui donner. PUGATSCHEW , qui avait conservé tout son sang froid , & qui se battait avec toute la prudence d'un homme d'un âge plus mûr , s'apperçut à tems du dessein de son Ennemi , & dans le moment même que celui - ci , s'élançant sur lui , allait lui porter un coup mortel , le Cosaque fait faire une passe à son Cheval , esquive le coup , & d'un revers il abbat la tête du Courfier superbe que montait le Gouver-neur. Tombé dans la poussière , M. de W.... n'eut pas le tems de se relever pour recom-mencer un second combat. PUGATSCHEW , qui d'abord avait mis pied à terre , le tenait déjà dans ses bras & l'avait desarmé. „ Tu es mon prisonnier , ” lui dit - il en langue Cosaque que l'autre n'entendait pas. JEMEL-JAN , qui avait appris le Russe de son Père ,
XXXI

lui parla alors en cette langue. „ Ne crains „ point pour ta vie , poursuivit - il , je n'aime „ point à répandre le sang ; ce n'est même „ que par force que j'ai embrassé le métier que „ tu me vois faire. Ton sort va cependant „ dépendre de la volonté de mes Camarades , „ & de la bonne foi avec laquelle tu en agiras „ avec nous. Permetts que je te donne un „ conseil ; il pourra te sauver bien des désagrément . Offre une rançon pour ta Personne „ & pour ton Escorte ; proportionne la géné- „ reusement à ce que nous pourrions te pren- „ dre , puisque nous sommes maîtres du tout . „ Jure sur ta parole d'honneur qu'arrivé à Astracan , tu n'enverras d'un mois aucune Troupe „ dans ces quartiers pour nous poursuivre . A „ ces conditions je me fais fort te te faire ac- „ corder une composition honnête . ” Le Gou- verneur promit tout ; & se trouvant encore seul avec PUGATSCHEW , il ne put s'empêcher de lui tenir ce discours .

JEUNE Homme , j'ai admiré ton courage , ton adresse , ton sang - froid ; j'admire à présent ta modération & ta magnanimité . Mais , dis moi je t'en prie , par quel hasard , toi qui paraissais avoir des sentimens honnêtes , te trouves - tu , si jeune encore , Chef d'une Troupe de Scélérats ? Crois moi ; quitte ce dangereux métier ; confies toi à ma générosité , comme je m'abandonne à la tienne . Suis moi à Astracan , je t'y donnerai un Emploi plus digne de ton courage . Il ne dépendra que de toi de devenir l'ami d'un Homme , dont tu veux conserver la vie , & qui un jour pourrait te procurer une fortune brillante .

46 LA VIE ET LES AVANTURES

„ Je ne refuserais pas tes offres, *répliqua*
 „ PUGATSCHEW, si j'étais maître de les ac-
 cepter à présent : mais je veux voir toute
 „ notre Troupe rassemblée, elle est forte, m'a-
 „ t-on dit, de plus de deux cens Hommes,
 „ Dans quelques semaines elle doit tenir son as-
 semblée générale, je veux y être. Au reste
 „ ne me demande point le lieu du *rendez-vous*,
 „ je ne suis point fait pour trahir des gens qui,
 „ m'ayant associé à eux, ont droit de s'atten-
 „ dre que je n'abuserais pas de leur confiance,
 „ Les services que j'ai déjà rendus à la Trou-
 „ pe, ceux que je pourrai lui rendre encbre,
 „ m'attireront peut-être quelque considération.
 „ Si je puis parvenir un jour à en être le Chef,
 „ mon dessin est de m'attacher tous ceux en
 „ qui je reconnaîtrai quelqu'autre mérite que
 „ celui de piller & de tuer, d'en faire un Corps
 „ à part, & d'aller avec ces braves gens offrir
 „ mon bras à quelque Puissance qui en aura
 „ besoin. Peut-être j'aurai occasion de passer
 „ par ton Gouvernement. Si tu y es encore,
 „ je t'engage ma parole de venir t'y voir, de
 „ me fier à ta bonne foi, & de te présenter
 „ même mes premiers services, s'ils sont né-
 „ cessaires à toi ou à tes Maîtres." Tout ce
 que venait de dire le jeune Cosaque enchantait
 M. de W. . . . ; il lui promit son amitié, &
 ne pouvait revenir de son étonnement de trou-
 ver tant de bon sens, de courage & d'humanité
 dans un Chef de Bandits, qui paraissait n'avoir
 guéres plus d'une vingtaine d'années.
 CEPENDANT ceux qui avaient été à la pour-
 suite des Fuyards arrivèrent, chacun avec un de
 ces

ces malheureux attaché à la queue de son Cheval. On se saisit du bagage & de tout ce qui avait été abandonné par ceux qui les premiers avaient pris la fuite. Les Brigands voulaient qu'on massacrât tous les Prisonniers ; qu'on emportât tout ce qui était de facile transport, & qu'on s'éloignât promptement de ces lieux, parce qu'ils craignaient que ceux qui s'étaient sauvés ne fussent allé à Astracan porter l'alarme, & que cette Ville n'envoyât quelque détachement à leurs trousses. Ce conseil, quelqu'inhumain qu'il fut, était sans doute le plus sûr pour ces scélérats ; mais PUGATSCHEW, qui avait promis la vie au Gouverneur, frémit de rage à cette cruelle proposition. „ Amis, „ dit-il à ces Barbares, nous ne sommes pas „ seuls les Maîtres du sort de nos Prisonniers. „ Nous attendrons ici nos Camarades ; ils ne „ peuvent être loin. Quant au secours d'Astra- „ can, je ne le crains point ; d'ailleurs il ne „ peut arriver assez tôt pour nous inquiéter. „ En tout cas faisons nous un rempart du ba- „ gage, & retranchons nous derrière en atten- „ dant l'arrivée de SCORONDONO. Au reste j'ai été „ élu votre Chef pour cette expédition ; ma „ Commission ne peut finir que du consenté- „ ment de toute la Troupe qui me l'a donnée. „ Jusqu'à ce moment obéissez-moi. Détachez „ tous ces malheureux ; qu'ils se rassemblent „ au tour de leur Maître. Nous n'en avons „ rien à craindre, puisqu'ils sont sans armes.” Après cette courte & sérieuse harangue, il fouilla lui-même tous les Prisonniers, pour s'assurer s'ils n'avaient point d'armes cachées, en- suite

suite il leur fit ôter leurs liens. Il fit transporter le bagage à quelques cens pas de là dans un enfoncement hors de la vue des passans ; mit le Gouverneur & ses gens au milieu , & posta des sentinelles pour les garder à vuë. Il fit aussi enlever du champ de bataille les chevaux tués ou blêssés & tout ce qui aurait pu servir à faire reconnaître les lieux où s'était donné le combat ; & plaça un des siens sur le monticule, pour l'avertir du moindre mouvement qu'il appercevrait dans la campagne ou sur le Fleuve.

Avec quelque justice que l'on reproche à PUGATSCHEW les torrens de sang qu'il a fait couler pendant sa rebellion , il est sûr que son cœur n'aimait pas à le repandre. Son Ame, faite pour la vertu , s'est trouvée fatalément entraînée vers le crime ; & l'on pourrait presque dire que , nécessité au mal quand il s'en est rendu coupable , il n'a fait que suivre le penchant de son cœur , toutes les fois qu'il a pu faire une belle action. La suite de sa vie nous en fournira plus d'une preuve. L'ambition fut sans-doute la passion dominante de notre Cosaque ; il voulut regner parce qu'il s'en crut digne ; parceque le poison de la flaterie s'était glissé de trop bonne heure dans son jeune cœur. Sa fierté naturelle s'accrut par les éloges qu'on lui prodiguait sans cesse ; sa vanité en fut flatée ; & il s'accoutuma peu à peu à regarder les louanges comme un hommage qu'on ne pouvait refuser de rendre à son mérite. Mais si ses premiers pas avaient été tournés d'un autre côté ; si , au commencement de sa carrière , il n'était pas malheureusement tombé en-

entre les mains des Bandits de l'*Ukraine*, il n'y a presque point de doute qu'il n'eut fait son chemin avec honneur, & que cette même ambition, qui a causé sa perte, secondée de son courage & de son habileté dans le commandement, ne l'eut placé à la fin au rang des plus grands Hommes de ce siècle. CÉSAR fut peut-être aussi coupable que lui ; il mit sa Patrie dans les fers, il usurpa les droits d'un Peuple libre : CROMWELL fut plus criminel encore ; il fit couler sur un échafaut le sang de son Roi ; il foulà aux piés la majesté du Trône, & fit ramper devant lui une Nation de tout tems jalouse de sa liberté. On déteste encore l'usurpation de l'*Anglais* & celle du *Romain* ; mais le vainqueur des Gaules est un Héros, *Rome* pleura son Maître, & regretta les jours heureux & séreins qui avaient éclairé son règne. Le Bourreau de CHARLES I. sera toujours odieux aux *Anglais*, mais l'*Angleterre* ne fut jamais plus puissante, plus respectée, que sous le gouvernement du *Protecteur*. Les circonstances furent heureuses pour ces deux Tyrans ; la Postérité, en condamnant le mal qu'ils ont fait, leur a accordé parmi les Hommes illustres la place qu'ils méritent. Moins favorable à notre Héros, la Fortune l'a abandonné au milieu de la carrière brillante que son ambition lui avait tracée ; aujourd'hui regardé comme un monstre, peut-être les siècles à venir ne lui accorderont que la gloire d'avoir été un Scélérat intrépide mais malheureux.

NOTRE Héros ayant pourvu à tout, & principalement à la sûreté de ses Prisonniers & de

50 LA VIE ET LES AVANTURES

son butin, par les sages dispositions que je viens de dire, résolut d'attendre SCORONDONO pendant deux jours; & si, ce terme écouté, il ne paraissait pas, son dessins était de disposer, de sa propre autorité, du sort du Gouverneur & de ses gens, & de décamper ensuite pour aller à la rencontre de ses Camarades. Le lendemain, vers les dix heures du matin, SCORONDONO fut découvert par la sentinelle, qui en avertit aussitôt PUGATSCHEW. Celui-ci envoya deux de ses gens au devant de lui, pour le conduire, avant qu'il passât outre, au lieu qu'il avait choisi pour mettre son butin à couvert de toute insulte. SCORONDONO parut d'abord un peu fâché de n'avoir point eu part à la Victoire, mais quand il eut appris tout le détail de cette action, il oublia son chagrin pour embrasser le jeune Chef qui avait si glorieusement fait honneur à son choix.

BRAVE PUGATSCHEW, lui dit-il, je suis bien aise de voir que je ne me suis pas trompé dans l'opinion que j'avais conçue de ton courage. Mais, à ton âge, joindre tant de prudence à tant de bravoure, c'est ce que j'aurais en peine à croire, si je n'en voyais les preuves devant moi. Mon ami, SCORONDONO s'est fait connaitre par plus d'une action d'éclat, il ose croire avoir quelque pouvoir parmi ses Camarades. Ils doivent récompenser le mérite; mais, si l'envie voulait de priver du prix qui t'est dû, ce même SCORONDONO, qui dès aujourd'hui veut être ton Père & ton Ami, saurait seul te le faire accorder — Camarades, poursuivit-il, en s'adressant à toute la Troupe, vous savez qu'après cha-

DE JEMELJAN PUGATSCHEW.

chaque expédition nous rentrons tous dans l'égalité,
Et que le pouvoir de chaque Chef cesse dès que
le péril est passé. Je ne prétends point contre-
venir à une Loi si sagement établie ; je me dé-
mets donc de mon autorité. Mais, nous avons
encore une route longue & dangereuse à faire ;
nous pouvons nous trouver dans le cas d'avoir plus
d'un ennemi à combattre. Mon avis est que nous
ne nous séparions plus jusqu'à ce que nous soyons
arrivés au lieu du Rendez-vous général. Vous
diriez vous que nous nous missons dans la nécessi-
té d'élire, à chaque occasion qui se présentera,
un Chef pour nous conduire ? Les moments quelque
fois sont précieux, le temps trop court ; on n'est
point toujours aussi sûrement averti que nous l'a-
vions été cette fois. D'ailleurs, quoique nous
soyons tous également braves, quoique nous ayons
tous un droit égal au Commandement, le sort peut
cependant tomber sur quelqu'un, qui, avec toute
la bravoure possible, n'aura pas la prudence né-
cessaire pour bien diriger nos coups. PUGAT-
SCHEW a donné des preuves incontestables de
l'une & de l'autre. Il nous faut un Chef —
je lui donne ma voix, qui de vous oserait lui re-
fuser la sienne ? Que sa grande jeunesse ne soit
point un obstacle à son élévation, qui après tout
cessera d'elle-même du jour que nous paraîtrons
tous devant notre Général. Je serai son Conseil,
s'il en a besoin. Et, si vous me jugez digne d'un
honneur que peu d'entre vous ambitionneront peut-
être, je serai son Lieutenant. Je ne rougirai
point de recevoir des ordres d'un jeune Homme,
que je reconnaîs sans honte plus capable & plus

LA VIE ET LES AVANTURES

digne d'en donner que moi-même, à qui aucun de vous ne refusa jamais d'obéir.

Quoique notre Héros fut sensible aux louanges, & qu'il se sentît intérieurement persuadé qu'il les méritait, il eut pourtant assez de modestie pour s'opposer long-tems & de bonne foi à l'honneur que tous ses Camarades lui déferaient par la bouche de SCORONDONO. Car celui-ci avait si bien accoutumé tous les autres à le craindre & à le respecter, qu'à peine dans tout le Corps il se serait trouvé un seul homme qui eut osé le contre-dire. Par trois fois PUGATSCHEW tenta d'interrompre les bruyantes acclamations de cette Troupe, pour se faire prêter silence, & autant de fois il lui fut repondu, qu'on ne lui laisserait point la liberté de parler qu'avant tout il n'eut accepté le Commandement qu'on lui déférait. Il falut bien céder à la force, & sans-doute sans se faire trop de violence à soi-même. Ayant donc fait un signe pour faire entendre qu'il se sonmettrait à la volonté de ses Compagnons, il leur parla en ces termes.

„ AMIS, puisque vous m'avez jugé digne d'être votre Chef pendant le reste de la route que nous avons à faire, je consens, quoique malgré moi, à me charger de ce pénible emploi. N'attendez point de remercimens de ma part ; je devrais plutôt me plaindre du danger auquel vous m'exposez, de ne point répondre, comme vous l'espérez, à la confiance que vous paraïssez mettre en moi. Cependant je m'éforcerai de vous prouver qu'aidé de votre courage & des

„ cont-

„ conseils du brave SCORONDONO , il n'est
 „ point de péril que je n'ose affronter , & dont
 „ je n'espère me tirer avec honneur . Mais ,
 „ braves Compagnons , avant de me mettre à
 „ votre tête , je vous rends pour un moment
 „ toute l'autorité que vous venez de me con-
 „ fier ; résolu de ne la reprendre qu'après que ,
 „ suivant les Loix que vous vous êtes imposées ,
 „ & dont vous avez bien voulu m'instruire ,
 „ nous autons , dans un Conseil libre , statuë
 „ sur le sort des Prisonniers que j'ai ici . Que
 „ chacun donc se place suivant le degré d'an-
 „ cieneté qu'il a parmi nous . Venu le der-
 „ nier j'attendrai mon tour pour dire mon opi-
 „ nion avec toute la liberté que vous me con-
 „ naissiez .

SCORONDONO & tous les autres , sur lesquels ce vieux Chef avait su prendre le plus grand aécedant , voulurent encore que leur nouveau Capitaine prononçât seul sur la destinée des Prisonniers , en l'affurant qu'ils agréaient d'avance tout ce qu'il jugerait à propos d'ordonner . Mr. de W. . . , qui entendait tout ce qui se disait , & qui connaissait les dispositions de PUGATSCHEW en sa faveur , ne le possédait pas de joie , bien sûr que son Vainqueur & son nouvel ami laisserieat avec empressement cette occasion de lui tenir la parole qu'il lui avait donnée avec tant de générosité , dans le tems qu'il était seul maître de lui imposer les conditions les plus dures . Mais quelle fut sa surprise , lorsqu'il entendit le Cosaque protester , avec une sorte d'opiniâreté , qu'il ne le chargerait du Commandement , qu'aux conditions qu'il ve-

LA VIE ET LES AVANTURES

50
nait de proposer? Ce fut alors que ce Seigneur, s'attendant à devenir la malheureuse victime de ces Barbares maudit de bien bon cœur la perfidie du Scélérat qui, dans une si grande jeunesse, avait eu l'art de feindre des sentiments de compassion & de générosité. PUGATSCHEW, qui avait ses vues, & qui de bonne heure voulait accoutumer les gens à se rendre plutôt à la force de la persuasion qu'à celle de l'autorité, obtint enfin, quoiqu'avec peine, ce qu'il avait demandé. On alla donc aux voix; & de vingt-neuf qui avaient déjà opiné, plus des deux tiers conclurent à la mort des Prisonniers: alléguant pour raison, que, si on les laissait libres, le premier usage qu'ils feraient de leur liberté serait de rassembler autant de monde qu'ils pourraient, & de se mettre à la poursuite de leurs vainqueurs, qui seraient alors en trop petit nombre pour leur tenir tête. Notre jeune Cosaque, qui vit que SCORONONO, lui-même appuyait ce conseil barbare, se trouva assez embarrassé devant les Loix, que ces Scélérats s'étaient faites, le sort des Prisonniers ne pouvait plus être doutous, puisque pour se décidait à la pluralité des voix. Il se repentit alors de n'avoir point utilisé d'autorité pour dégager avec honneur la partie qu'il avait donnée à M. de W. Il éraut pourtant fermement déterminé à sauver tous ces malheureux, & s'il ne pouvait leur faire rendre la liberté, du moins à leur conserver la vie. Mais il s'agissait de ramener à la raison des gens peu faits pour l'écouter; & d'inspirer des sentiments de justice & de modération à des monstres, accoutumés à se nourrir ainsi

ainsi dire, du sang de leurs Ennemis. Enfin il
faloit si bien ménager les esprits qu'ils ne pu-
scent pas s'appercevoir qu'ils cédaient aux lu-
mières d'un jeune homme, que plusieurs d'en-
tre eux méprisaient peut-être pour sa jeunesse,
mais qu'ils crussent n'agir que de leur propre
mouvement mieux réfléchi, & d'après leurs
vrais intérêts plus maurement combinés. Voilà
pourtant ce qu'entreprit, ce qu'exécuta un
jeune homme sans lettres, sans expérience, sans
autre secours qu'une raison encore mal cultivée,
& une éloquence naturelle, que l'on dit avoient
été héréditaire dans sa famille.

COMPAGNONS, leur dit-il enfin, j'avoue
que les raisons alléguées par la plupart d'en-
tre vous, pour condamner nos Prisonniers à
la mort, me paraissent si plausibles, quelques
unes même si convaincantes, que je ne serais
aucune difficulté de me conformer à la plu-
alité par un simple signe d'approbation, si
je ne croyais avoir des raisons plus fortes enc-
ore, pour vous faire comprendre que nos
véritables intérêts exigent précisément le
contraire. Le motif le plus pressant qui nous
porte, malgré vous, j'en suis sûr, à cette
cruauté, c'est la crainte du danger que vous
regardez comme une suite inévitable de la
liberté que vous accorderiez à ces malheu-
reux. Si je puis faire évanouir cette crai-
ngue, vous m'avouerez qu'il serait plus qu'inhu-
main d'immoler à notre rage des hommes qui
ne pourraient bien voulaient nous faire au-
cun mal. Mon Père, qui par sa bravoure &
sa justice fut honoré des Cosaques mes Com-

70 LA VIE ET LES AVANTURES

, patriotes, &c qui serait mort leur *Hettmann*,
 , s'il avait eu plus d'ambition que de probité
 , &c de défintéressement ; mon Père m'a tou-
 , jours fait comprendre, & mon cœur me dit
 , qu'il avait raison, que l'*Ennemi*, que le sort
 , des armes a mis à notre disposition, n'est plus
 , notre *Ennemi* ; que la mort que nous donnons
 , dans le combat est légitime, parceque notre
 , prospérité nous oblige alors à être cruels malgré
 , nous ; mais, que celui qui se plaît à repandre
 , le sang après la *Victoire*, est indigne des Lau-
 , riers qu'il a moisissons. Je me suis toujours
 , si bien trouvé des leçons de mon Père, que
 , je crois devoir m'en servir encore aujourd'hui
 , pour notre honneur, &, j'ose le dire, pour
 , notre sûreté commune. Auteste, Amis, si je
 , me trompe, si vous trouvez vos raisons mieux
 , fondées que les miennes, je le repète, j'accé-
 , céder à la pluralité, je ne m'opposera plus
 , à l'exécution d'une sentence déjà prononcée.
 En achevant ces mots, *PUGATSCHEW* fixa
SCORONDONO avec un air de bonté mêlé d'in-
 quiétude, qui semblait lui reprocher sa barbarie
 & lui demander des sentiments plus humains.
 , Notre profession, poursuivit *JEMELJAN*, est
 , dangereuse, elle nous expose à mille périls
 , que nous ne pouvons le plus souvent éviter,
 , qu'en donnant impitoyablement la mort à
 , ceux de qui ils nous viennent. Cependant
 , ce n'est pas là le véritable but de notre pro-
 fession. Nous nous associons pour trouver
 , dans notre union & notre industrie les moyens
 , de nous procurer plus sûrement une partie
 , des Biens, que l'aveugle Fortune prodigue

aux

aux uns , tandis qu'elle les refuse injustement aux autres . Tout Homme riche est notre ennemi , dès que le hasard le fait tomber dans les pièges que nous avons droit de lui tendre : toute Société qui est en état de nous fournir ce dont nous manquons , peut-être justement mise à contribution , si elle nous refuse ce que nous lui demandons , & si nous avons la force nécessaire pour la contraindre à nous l'accorder . Si cet Homme , si cette Société opposent la force à la force , comme eux nous avons reçu de la nature le droit de nous défendre . On nous combat pour nous donner la mort , nous sommes donc autorisés à la donner nous mêmes à nos Ennemis , qui , plus injustes & plus barbares que nous , ne défiront de nous la procurer qu'avec tout l'appareil de l'ignominie . Amis , quand nous nous trouvons dans ces cruelles circonstances , n'épargnons personne ; ne nous épargnons pas nous-mêmes . L'Homme de cœur ne craint pas de mourir ; il ne redoute que l'injustice du supplice . Mais sommes nous aujourd'hui dans ce cas ? Vous savez tous comment mes Camarades & moi nous avons vaincu nos Prisonniers . J'avais ordonné qu'on épargnât leur sang , parce que je croyais meilleure chose de le repandre . Leur résistance d'ailleurs a été si faible que nous n'avons guères hésité de nous enorgueillir de notre Victoire . Toutes les Richesses qu'ils avaient avec eux sont entre nos mains , elles nous appartiennent . Ce n'était qu'à ces Richesses que nous en voulions ; pourquoi donc nous l'ouïset de sang froid

froid d'un carnage aussi odieux qu'il serait
inutile? Vous craignez, dites - vous, que nos
Prisonniers, devenus libres, ne nous pour-
suivent avec des forces plus nombreuses que
les nôtres. Moi, je crois cette crainte mal
fondée. Qui nous empêche de les lier par
la religion du serment? Pensez - vous qu'ils
ne se croiront pas engagés par des sermens
arrachés à la nécessité? Assurons - nous en
d'une autre manière. Contraignons-les à nous
suivre pendant trois ou quatre journées de
chemin; repassons le *Volga* en leur présence,
qu'ils se retirent ensuite s'ils le veulent, &
qu'ils reviennent s'ils l'osent. Mais où trou-
veront - ils des Troupes prêtes à nous pour-
suivre? Eux - mêmes sont sans armes, sans
chevaux. Et quand ils seraient assez lâches
pour rompre l'engagement qn'ils auront pris
avec nous, n'aurons - nous pas plusieurs jours
de marche sur eux pour leur échapper? Nous
poursuivront - ils dans les Forêts immenses &
presqu'impénétrables, par où nous pouvons
prendre notre route? Les Cavernes qui peu-
vent au besoin nous servir de retraites leur
sont - elles connues? Enfin, braves Compa-
gnons, quand même ils nous atteindraient,
quand même ils oseraient nous attaquer, som-
mes nous faits pour fuir notre Ennemi? Ne
sommes nous plus ces mêmes braves gens, par
qui ils ont été si facilement vaincus? Et leur
perfidie, dont nous aurions à nous vanger, ne
l'inspirerait - elle pas pour nous inspirer un nou-
veau courage, & nous assurer une seconde
victoire, que nous aurions droit alors de ren-

dre

, dre sanglante? Mais nous n'avons rien de tout cela à craindre. Croyez moi, avant de passer outre à l'exécution de la sentence, appellerons le Gouverneur. Proposons lui la vie, la liberté même, aux conditions que je viens de dire; il ne les refusera pas. Qu'il jure. Ne tenons-nous pas nous-mêmes, religieusement les serments que nous faisons? Pourquoi le croirons-nous assez lâche pour rompre les siens? Si cependant, contre mon attente, il avait l'âme assez vile, assez perfide pour manquer à sa parole, je me charge d'en tirer une vengeance capable de vous faire faire & d'effrayer tous ceux qui après cela oseraient être parjures. Je m'engage même, dans ce cas, à verser sans pitié le sang de quiconque tombera entre mes mains. Compagnons, je finis par demander comme une grâce qu'on prenne de nouveau les suffrages (i).

SCORONDONO, que PUGATSCHEW avait regardé encore d'une manière expressive, en finissant cette singulière harangue, & qui pénétra

(i) En cédant à notre Auteur l'honneur de la broderie, il faut avouer que le fond sur lequel il a répandu les ornemens, méritait bien qu'il s'en donnât la peine. Si PUGATSCHEW a résolument pensé comme on le fait parlet ici, par quel changement inconcevable est-il devenu un monstre de cruauté & de barbarie? Cette énigme peut-être se dévoilera par la suite; mais fera-t-elle honneur à nos institutions, à nos mœurs, à l'avantage que nous avons d'être mieux instruits que les Peuples que nous appelons barbares?

Nee au Transsibérien

BYCOV

le dessein de son ami, n'eut point de peine à faire consentir les autres à la proposition que venait de faire leur nouveau Chef. Ils applaudirent tous à ses raisons, & le laissèrent entièrement le maître de l'espèce de Traité qu'il allait conclure avec le Gouverneur d'Abracan. On fit venir ce Seigneur avec deux des Principaux de sa suite. PUGATSCHEW, cachant sous un air imposant la satisfaction qu'il ressentait de pouvoir lui tenir la parole qu'il lui avait donnée, lui repeta en peu de mots, & avec toute la fierté qu'il put affecter, les propositions qu'il lui avait faites étant seuls.

„ Tu fais, ajouta-t-il, que le droit que donne la
 „ Victoire nous rend Maîtres de tes Biens, de
 „ tes Gens, de ta Personne. Nous voulons
 „ en user généreusement avec toi. Ton sort
 „ est entre tes mains, prononce-toi même ta
 „ sentence & celle de ceux qui t'appartiennent.”

ON conçoit aisément que M. de W...., à qui la fin du discours de PUGATSCHEW avait rendu la vie, ne fit aucune difficulté de jurer & de promettre, plus même que le Cosaque ne lui avait demandé dans leur entretien secret. Après avoir offert une rançon considérable pour sa personne & celle de ses gens, & un équivalent en argent pour les Effets que les Bandits ne pourraient emporter, ou qu'ils voudraient bien lui laisser, il poussa la bonne foi jusqu'à leur avouer que la plus grande partie de son Equipage, & la plus précieuse, était encore en chemin, parceque sa Femme & deux de ses Enfans, avec leurs Domestiques, avaient préféré de faire le voyage.

voyage par eau, &c que, suivant son calcul, ils ne pouvaient être fort éloignés. *Braves gens*, ajouta-t-il, vous êtes les maîtres de faire tel usage qu'il vous plaira de l'aveu que je vous fais si librement. Je ne vous demande qu'une grâce; c'est que, si vous voulez vous emparer de ce nouveau butin, vous épargniez au moins à ma femme & à mes enfans la frayeur que leur causerait la vue du pillage de leurs richesses. PUGATSCHEW, qui, malgré la bonne foi qu'il croyait au Gouverneur, sentait que la prudence exigeait que sa Troupe ne s'arrêtât pas plus long-tems dans ces lieux, l'interrompit alors pour lui demander en quoi consistaient les richesses dont il parlait; s'il était en état de payer sur le champ la rançon & l'équivalent qu'il avait promis; & s'il ne voudrait pas consentir à augmenter ce dernier article, supposé que ses Camarades voulussent laisser passer, sans le visiter, le Vaisseau qui transportait son Epouse.

Le Gouverneur satisfit à ses différentes questions, & offrit, pour racheter son Vaisseau du pillage, une somme égale à celle qu'il avait déjà offerte. Le Cosaque demanda à ses Camarades s'ils étaient contents; tous ayant répondu qu'oui: „ Eh bien, dit-il en s'adressant à son Prisonnier, vous êtes libres, toi & les tiens; paye „ la somme que tu nous a promise, & te retire „ avec ton bagage. Tu peux, si tu le „ souhaites, attendre ici l'arrivée de ton Vaisseau, & t'y embarquer toi-même, si tu le „ veux, puisqu'étant démonté tu ne pourrais „ que bien péniblement achever ton voyage par

„ Ici je te donne ma parole qu'il ne sera
„ fait aucun insulte à ta femme. ”

Le Gouverneur compta en bonnes espèces toute la somme à PUGATSCHEW même; & ordonnant ensuite à l'un de ses gens d'ouvrir ses malles, il pria les Bandits de choisir, chacun pour soi, ce qui lui plairait le plus, & de l'accepter comme un présent qu'il leur faisait, en reconnaissance de la manière généreuse dont ils l'avaient traité, pouvant lui faire un plus mauvais parti. Tous, à l'exemple de leur Chef, refusèrent de rien prendre que ce que le Gouverneur voudrait bien leur donner lui-même. Il leur fit alors à chacun un présent honnête, mais à PUGATSCHEW, à qui il avouait devoir doublement la vie, il donna un beau sabre & deux paires de pistolets superbement montés; une montre d'or garnie de brillants; & une fourrure des plus belles.

„ J'accepte tes dons,
„ lui répondit le Cosaque, mais c'est pour les
„ présenter de ta part à notre Général. Je ne
„ retiendrai pour moi qu'une paire de pistolets.
„ En revanche je te rends tes armes; & j'espère
„ que mes Compagnons ne feront aucune diffi-
„ culté de rendre aux tiens celles qui leur ont
„ été prises; je suis fâché de ne pouvoir de
„ même te rendre tes chevaux. Adieu, sou-
„ viens toi quelquefois de PUGATSCHEW &
„ de ses Camarades; & si tu as à te plaindre
„ du sort qui te fit tomber entre leurs mains,
„ au moins rends leur justice sur la manière
„ dont ils ont usé de l'avantage qu'il leur don-
„ na sur toi.” En achevant ces mots il monte
à cheval, & suivi de toute la Troupe il s'éloigne

gne au galop pour gagner le bois où SCORONDONO quelques jours auparavant s'était mis en embuscade ; laissant par son départ le Gouverneur & les siens dans l'admiration de tout ce qu'ils venaient de voir & d'entendre.

No's Avanturiers ayant ainsi mis fin à cette fameuse expédition , se hâtèrent de repasser le Wolga au même endroit par où ils étaient venus , en observant les mêmes précautions que la première fois . Satisfait pour le moment des sommes considérables qu'ils avaient reçues de M. de W. ils laissèrent , sans les inquiéter , les différentes Habitations par lesquelles ils étaient quelque fois obligés de prendre leur route . Arrivé au Hameau près de Tzaritsa , PUGATSCHEW se ressouvent de la parole qu'il avait donnée au bon Vieillard , dont il avait protégé la Fille . Il se rendit à sa Cabane avec SCORONDONO & les deux Bandits qui l'y avaient accompagné la première fois . Il eut le déplaisir de la trouver occupée par un nouveau Possesseur , & d'apprendre que le Vieillard était mort peu de jours après le pillage que l'on avait fait de ce lieu . Sa Fille , après avoir rendu à son Père les derniers devoirs , avait quitté le Hameau , & l'on ignorait ce qu'elle était devenue . Comme PUGATSCHEW à cette nouvelle parut chagrin & inquiet , SCORONDONO fut curieux d'en apprendre la raison . L'autre lui raconta ingénument son avantage en présence de ceux qui en avaient été témoins , & ne cacha rien même de tout ce qui s'était passé en leur absence . Le vieux Brigand loua le motif qui lui avait fait faire une si bonne action ,

en le raillant cependant un peu sur les éloges qu'il faisait de la jeune Fille, & qui décelaient un commencement d'amour. Mais, mon ami, poursuivit-il en souriant, du train que tu y vas, si tu parviens jamais au Généralat de notre petite armée, tu voudras nous rendre tous honnêtes gens, & que deviendra alors notre République? Mais tu es encore novice dans le métier, & s'espère que le temps & l'expérience te guériront de tes scrupules de jeune homme.

A Y A N T rejoint toute la Troupe, ils poursuivirent leur route plus paisiblement qu'ils n'eussent souhaité; une marche de plus de trois semaines ne leur ayant procuré aucune aventure. SCORONDONO qui était toujours aux côtés de notre jeune Cosaque, mettait cependant à profit tous les moments qu'ils passoient à se reposer de leurs marches, pour l'instruire de tout ce qui concernait le Gouvernement & la Police de la singulière République, dont il était devenu membre.

Quoique le Monde, lui disait-il, nous traite de Brigands & nous déteste, nous avons pourtant des Loix & des Usages qui, s'ils étaient adoptés de tous les Souverains, rendraient peut-être leurs Etats plus florissants & leur regne plus paisible. Notre petit Etat se trouvant composé de gens de presque toutes les Nations, nous avons jugé que la forme républicaine lui convenait le mieux. Nous avons, il est vrai, un Chef suprême ou Général, qui conserve ce Poste pendant toute sa vie, à moins qu'il ne se soit rendu indigne de la confiance de ses Frères, (car le rang n'exclut point l'égalité)

„ lité entre nous). Le mérite , généralement
„ reconnu, élève seul au rang de Général, &c
„ c'est l'unique aussi qui ne soit point aban-
„ donné aux bizarreries du sort. Il faut pour-
„ tant , pour l'obtenir , avoir les deux tiers
„ des suffrages , la simple pluralité ne suffit
„ point. Tous ont un droit égal à ce Poste
„ éminent , on n'en exclut que ceux qui , en
„ ayant déjà été revêtus, ont mérité d'en être
„ dégradés; & ceux qui ne se sont point encore
„ lavés de quelque tache d'infamie. Cette
„ exclusion est en même tems le chatiment &c
„ le frein des crimes. Les fonctions du Gé-
„ néral se reduisent à peu de choses. Il a
„ l'honneur de choisir les expéditions les plus
„ périlleuses, en se mettant à la tête de la plus
„ nombreuse Division. Il a le droit de prendre
„ pour l'accompagner qui il veut; quand l'As-
„ semblée Générale a réglé les expéditions
„ qu'elle veut qui se fassent, le Général nom-
„ me les différents Chefs , & leur associe tel
„ nombre de Camarades qu'il lui plait. Il di-
„ stribue les récompenses à ceux qu'il juge les
„ avoir méritées ; mais il ne peut infliger au-
„ cune peine , que lorsqu'il est en campagne
„ avec sa Troupe , encore faut-il qu'il forme
„ pour cela une espèce de Conseil de guerre;
„ droit que tous les Chefs particuliers ont com-
„ me lui , dans les mêmes circonstances & avec
„ les mêmes restrictions.^{quo} Dans l'Assemblée
„ Générale il occupe une place distinguée,
„ au lieu que tous les autres suivent le rang de
„ leur ancienneté dans le Corps , soit qu'ils
„ ayent été Chefs ou non, car dès le moment

55 LA VIE ET LES AVANTURES

qu'un Capitaine a rendu compte de sa Commission, il cesse d'avoir aucune prérogative, & rentre dans l'égalité. Pour marque extérieure de sa Dignité le Général porte une Fourure plus riche & plus précieuse qu'aucun de nous autres; il a une chaîne d'or au cou qui lui descend sur la poitrine, à laquelle pend une plaque du même métal formée en triangle, sur laquelle sont gravés ces mots en langue Esclavone: LA LIBERTE NOUS REND NOS DROITS. Un autre privilége, dont il jouit seul, c'est que les parts du butin étant faites, il choisit le premier, & distribue les autres à chacun de la Troupe. Ce qui appartient à la masse est mis dans un lieu séparé, dont lui seul a l'entrée; il ne peut cependant en disposer que de l'aveu de tous; & quand il est en campagne, la garde en est confiée à un certain nombre de personnes qu'il nomme à son choix, mais qui ne peuvent y entrer sans se rendre coupables, & être punis comme Déserteurs & Voleurs. Comme il reste toujours dans notre grand Souterrain une quarantaine de nos plus anciens Camarades, sans compter les Femmes & les Enfans, il n'y a point d'exemple parmi nous d'une transgression pareille à nos Loix, quoique notre République ait subsisté depuis le règne d'IWAN WASILIEWITZ, lorsque l'Ukraine fut soumise à la Russie (k). Ce

(k) Ce fut en 1654. sous le règne du Czar IWAN WASILIEWITZ, ou Jean Fils de Basile, que l'Ukraine fut soumise à la Russie. Les cosaques

„ fut alors que plusieurs de ses malheureux
„ Habitans , s'étant retirés dans l'Ocraina ,
„ s'enfoncèrent dans la Forêt qui nous fert
„ encore de retraite , & que pour se venger
„ des oppresseurs de leur liberté ils jurèrent
„ une haine implacable à tout ce qui était *Russe*.
„ Le besoin , l'indiscipline , l'envie de repandre
„ le sang de leurs Ennemis , les engagèrent
„ quelquefois à sortir de leur asile. Quicon-
„ que tombait entre leurs mains était *Russe* à
„ leurs yeux , & inhumainement massacré , s'il
„ n'aimait mieux racheter ses jours par le sa-
„ crifice de sa liberté. Peu à peu ils s'accou-
„ tumèrent à ce genre de vie. Il n'y a qu'en-
„ viron soixante ans que les anciens *Ukraniens*
„ étant presque tous morts , le Général d'alors ,
„ qui était *Polonais* , proposa à ses Compagnons
„ de donner la liberté à tous ceux qui étaient
„ encore traités en esclaves , de n'en plus faire
„ à l'avenir , mais de les associer plutôt à leur
„ fortune & à leurs dangers. Cette proposi-
„ tion fut goûtée , & c'est de ce tems que
„ nous formons réellement une Société libre ,
„ mais gouvernée par des Loix , que nous te-
„ nons du même Général."

„ Je t'ai dit , continua SCORONDONO , quels
„ sont les prérogatives dont jouit le Chef su-
„ prême de notre petite Nation ; la Loi veut
„ qu'il soit puni s'il le mérite. S'il a trans-
„ gressé

gnes y avaient été établis dès l'an 1576. par ETIEN-
NE BATTORI Roi de Pologne.

Note du Traducteur

D 2

LA VIE ET LES AVANTURES

„ gressé ouvertement les Loix qu'il a jurées ;
„ s'il a fait une injustice évidente à quelqu'un
„ d'entre nous ; ou que dans quelqu'expédition
„ il ait manqué de bravoure ou de conduite,
„ on lui fait son procès : & il est suspendu,
„ déposé , chassé , ou même puni de mort,
„ selon que le crime est plus ou moins grand.
„ Cependant aucune de ces peines ne peut lui
„ être infligée que dans l'Assemblée Générale.
„ Nous formons alors , de même que dans tout
„ autre cas où il s'agit d'un crime capital ,
„ une espèce de Tribunal dont les membres
„ sont choisis par le sort. Vingt-quatre per-
„ sonnes composent ce Tribunal , qui élit lui
„ même son Président à la pluralité. Pour que
„ cette élection se fasse sans cabale , sans intri-
„ gue , chacun des vingt-quatre va dire tout
„ bas au Général lui-même , ou au plus âgé
„ de la Troupe , si c'est le Général qui est le
„ coupable , le nom de celui pour qui il vote.
„ Le Général , ou l'un de nous qui lui sert de
„ Secrétaire , écrit d'abord chaque nom , &
„ celui qui se trouve avoir le plus de voix est
„ élu Président. Cette Commission des vingt-
„ quatre , si elle a lieu , car cela n'arrive pas
„ toujours , dure tout le tems de l'Assemblée ,
„ qui est d'ordinaire de deux mois. Les fon-
„ ctions du Général sont alors suspendues , puis
„ que lui même est justiciable à ce Tribunal.
„ Les procédures sont courtes. L'accusateur
„ se présente , & produit ses témoins ou ses
„ preuves ; l'accusé doit se défendre lui même ,
„ & s'il est reconnu coupable , il est obligé
„ d'indiquer lui même aussi la Loi qui le con-

„ dam-

„ damne , & d'avouer qu'il a mérité la peine
 „ qui y est portée. Le Président prononce
 „ alors la sentence. Si l'accusateur a accusé
 „ faux , & que l'accusé puisse prouver qu'il l'a
 „ fait par malice , par haine ou par envie , il
 „ est condamné à la même peine qu'aurait dû
 „ subir celui - ci. Celle de mort ou de ban-
 „ nissement n'a lieu que pour les plus grands
 „ crimes , encore ne les inflige-t - on , la der-
 „ nière surtout , que le plus rarement que l'on
 „ peut. Les autres prévarications sont d'ordi-
 „ naire punies par une sorte d'infamie , qui
 „ reste sur le coupable , tant qu'il ne s'en est
 „ point lavé par quelqu'action d'éclat. Les
 „ crimes capitaux chez nous sont le vol fait à
 „ tout le Corps (1) ou à quelqu'Individu ; le
 „ meurtre prémedité ; la désobéissance formelle
 „ aux ordres du Général , ou de quelque Chef
 „ que ce soit , choisi pour une expédition ; la
 „ désertion ; la trahison ou la révélation des
 „ mesures secrètes prises pour quelqu'expédi-
 „ tion ;

(1) On pourrait s'étonner de voir des Voleurs faire entre eux un crime capital du vol , & le punir de mort. Cette loi n'est pas aussi inconséquente qu'elle le semble d'abord. Une Société quelconque , & celle des Brigands , quoiqu'en disent certains Jurisconsultes , ne doit pas être exceptée , est obligée de pourvoir à la sûreté de ses membres & de tout ce qui leur appartient. D'ailleurs l'habitude du vol est si enracinée parmi ces sortes de gens , que tous s'entrepierraient , s'ils n'étaient retenus par la sévérité des châtiments. Tel est l'ascendant de la Vertu , qu'elle se fait respecter des âmes même les plus scélérates .

Note du Traducteur.

D 3

70 LA VIE ET LES AVANTURES

„ tion ; la violence , prouvée commise contre la
„ femme ou la fille de quelqu'un de nous ; car
„ si elles ont consenti à leur déshonneur ,
„ l'homme n'est puni que par une reprimande ,
„ & la femme ou la fille est abandonnée à la
„ vengeance de son Père ou de son Mari , qui
„ d'ordinaire sans autre forme de procès les
„ condamnent à mort , ou les releguent dans un de
„ nos souterrains les plus reculés . La , sans cesse
„ attachées par une longue chaîne , elles s'oc-
„ cupent à quelqu'ouvrage utile à la Société
„ dont elles sont retranchées . Elles ne peuvent
„ plus y rentrer ; & l'un de nous qui repren-
„ drait sa femme adulterie , ou qui épouserait
„ une fille qui aurait perdu son honneur , serait
„ déclaré infâme & chassé avec ignominie .
„ Nos Enfans mâles jusqu'à l'âge de huit ans
„ sont confiés à leurs mères . Lorsqu'ils ont
„ atteint cet âge ils sont remis entre les mains
„ de ceux d'entre nous , qui restent à la garde
„ de nos femmes & de nos richesses . On les
„ accoutume alors peu à peu aux travaux , aux
„ fatigues & aux dangers de notre profession .
„ Cette espèce de noviciat dure jusqu'à leur
„ quinzième année . Ce n'est qu'à cet âge
„ qu'il leur est permis de nous suivre dans nos
„ longues courses . Cependant cet honneur n'est
„ encore accordé qu'à ceux qui ont donné des
„ marques d'un vrai courage , & d'une intrépi-
„ dité au dessus de tous les dangers . Ceux qui
„ ont fait paraître des dispositions moins heu-
„ reuses , sont relégués pour toute leur vie par-
„ mi nos femmes , & occupés à des travaux
„ plus faciles , mais moins glorieux .”

„ NE

„ Ne t'attends pas à trouver parmi nous un
 „ Culte établi. Outre qu'une pareille Insti-
 „ tution serait assez inutile pour des gens qui
 „ sont presque toujours en campagne, nous
 „ laissons à un chacun la liberté d'avoir telle
 „ Religion que bon lui semble, ou même de
 „ n'en avoir aucune. La seule Loi que nous
 „ ayons sur cet article, c'est qu'il est défendu,
 „ sous peine de relégation perpétuelle parmi les
 „ femmes & les lâches, de parler Religion ou
 „ Controverse parmi nous. Aussi vivons-nous
 „ tous dans la plus parfaite union. *Chrétiens*,
 „ de toutes les Sectes, *Mahométans*, *Juifs*,
 „ *Pagens*, nous sommes tous frères. La Croyan-
 „ ce parmi nous n'exclut point des honneurs.
 „ Notre dernier Général était *Turc*; celui qui
 „ est aujourd'hui à notre tête est un vieux
 „ *Russe*, qui repète vingt fois par jour son
 „ *Gospodi Pomilui* (m). Il n'en est pas moins
 „ brave homme pour cela. Les Mères sont
 „ pourtant libres de donner à leurs Enfans,
 „ pendant le tems qu'ils passent avec elles, quel-
 „ ques notions d'un Premier Etre, qui a tout
 „ créé, qui punit & qui récompense; mais il
 „ leur

(m) Ces mots *Russes* signifient, *Seigneur ayez pitié de nous*. L'oubli des devoirs qu'impose la Religion, est une suite presque nécessaire du genre de vie de pareils Scélérats. Au reste leur politique à cet égard est excellente pour la population de leur Société; c'est celle que suivent bien des Etats *Chrétiens*, & la Philosophie ni l'Humanité ne leur en font point un crime.

Note du Traducteur,

LA VIE ET LES AVANTURES

leur est absolument enjoint de ne ranger sous
la classe des crimes , qui attirent sa colère ,
que ceux que nous avons déclarés tels par
nos Loix. Quoique nous négligions l'Agricul-
ture , que nous n'ayons ni champs ni pa-
turages , nous ne manquons cependant ni de
grains ni de troupeaux. D'ailleurs nous fai-
sons une sorte de Commerce. Il confiste en
l'échange de certains effets , qui nous sont inu-
tiles , contre les denrées dont nous ne pou-
vons nous passer. Pour faire ce Commerce
nous nous rendons , en certain tems de l'an-
née , dans des Lieux non suspects , & où nous
savons devoir être les plus forts. Nous difrons
aux Habitans qu'il nous faut telle ou telle
denrée , qu'ils ayent à nous les fournir d'a-
bord , & qu'en retour nous leur donnerons
telle ou telle chose. Comme les effets que
nous échangeons ainsi valeat d'ordinaire plus
que les denrées que nous prenons , parceque
nous ne nous défaisons par ce trafic que des
seuls objets du luxe des hommes , nos Mar-
chands commercent volontiers avec nous ,
d'autant plus que nous ne les avons jamais
trompés , & que dans nos courses nous avons
toujours évité de piller leurs Habitations."

" Je pourrais , mon cher PUGATSCHEW , te
parler encore de quelques réglemens de po-
lice , de quelques usages que nous avons a-
doptés ; mais ce que je viens de te dire suffira
pour te donner une idée générale de notre
Gouvernement. Tu n'auras pas été huit
jours parmi nous , c'est à dire dans notre
Capitale , sans être aussi bien instruit que

moi-

„ moi-même de tout ce qui regarde notre
 „ administration économique. La seule chose
 „ que je te recommande, c'est de t'insinuer
 „ dans les bonnes grâces de notre Général, &c
 „ de gagner l'estime de cinq ou six de nos
 „ Frères que je te ferai connaître. Du reste
 „ repose-toi sur moi du soin de te procurer
 „ dans la Troupe toute la considération à la
 „quelle tu pourrais aspirer."

CETTE conversation, qui avait été interrompue & reprise à différentes fois, ne laissa pas d'inquiéter un peu notre jeune Cosaque. Il trouvait, il est vrai, un Ami & un Protecteur dans SCORONDONO, & la preuve en était l'ouverture que celui-ci venait de lui faire. Mais certains articles des Loix & des Usages, qu'il venait de lui expliquer, n'étaient point de son goût. D'ailleurs il croyait avoir raison de craindre qu'à son arrivée au *Rendez-vous*, ses Ennemis ne l'accusassent de désobéissance pour l'affaire du Hameau de *Tzaritza*; peut-être même de prévarication formelle aux Loix, pour avoir trop ménagé le Gouverneur d'*Astrakan*, & avoir laissé passer l'occasion de piller le Vaisseau qui transportait sa Femme & ses plus précieux Effets. Plein de ces idées, PUGATSCHEW ne continuait sa route qu'avec une sorte de répugnance. Plus d'une fois même il fut tenté de s'échapper, & d'aller chercher fortune d'une manière plus conforme à son ambition, & aux sentiments d'honnêteté, qu'il n'avait pas encore tout à fait étouffés dans son cœur. Mais quand il vint à considerer qu'il était seul, qu'il ignorait les chemins, que ses

D 1 Com-

Compagnons pourraient peut-être le poursuivre & l'atteindre, qu'enfin il avait mille autres dangers à redouter, il se résolut à risquer le tout pour le tout.

SCORONDONO, qui servait de Lieutenant à PUGATSCHÉW, & de Guide à toute la Troupe, jugea à propos de remonter le *Don* jusqu'à vers l'embouchure de la *Sosna*, pour éviter par ce long détour les *Cosaques* qui habitent le long du *Doniec*, & entrer ainsi par les déserts de *Pola* dans la Forêt où ils étaient attendus. Ils n'étaient plus qu'à quelques journées de la *Sosna*; ils s'étaient arrêtés à vingt Werstes au dessus de *Boegoenor* sur les bords d'un marais où ils se croyaient à couvert de toute infidélité. Ils comptaient s'y reposer deux ou trois jours, pour se remettre un peu des longues marches qu'ils avaient déjà faites, & reprendre de nouvelles forces pour achever leur route, qui était encore de plus de cent-cinquante lieues.

La seconde nuit, pendant que tous paraissaient ensevelis dans un sommeil profond, PUGATSCHÉW seul, qui ne dormait guères tranquillement depuis la conversation qu'il avait eue avec SCORONDONO, crut entendre parler à quelques pas de lui. Il prête l'oreille, & découvre avec étonnement un complot formé contre sa vie & celle de son ami. Il croit reconnaître la voix des deux Coquins qu'il soupçonne d'être ses ennemis, à cause de l'affaire qui s'était passée auprès de *Tzaritza*. Il se glisse avec le moins de bruit qu'il peut derrière quelques arbres sous lesquels il s'était couché, s'approche de SCORONDONO qui n'en était guères éloigné, l'éveille

l'éveille & lui dit en peu de mots ce dont il s'agissait. *Il n'est pas question de punir à présent les trai...res*, lui dit son ami ; *il faut s'en saisir, sans quoi l'on nous soupçonnerait peut-être nous mêmes de trahison.* En achevant ces mots, SCORONDONO, guidé par le jeune Cosaque, s'élança le pistolet à la main vers le lieu, où les deux Scélérats attendaient, pour faire leur coup, que la nuit fut plus avancée. La précipitation avec laquelle ils se virent assaillis, la honte d'avoir été découverts, l'impossibilité de se sauver, les troublèrent au point qu'ils ne penserent pas même à faire la moindre résistance. Dès que SCORONDONO vit qu'ils ne pouvaient plus lui échapper, il donna le signal de l'allarme. Aussitôt toute la Troupe est sur pied, & s'avance précipitamment vers le lieu d'où le signal était parti. „Mes amis, nous sommes trahis, leur dit PUGATSCHEW, mais nous tenons les trai...res.” Tous restèrent muets d'étonnement en voyant deux de leurs Camarades que PUGATSCHEW & SCORONDONO tenaient chacun d'une main, en leur mettant de l'autre le pistolet sur la gorge. Leur contenance humiliée, leurs armes, leurs chevaux qu'ils tenaient prêts pour se sauver sans-doute, l'endroit trop écarté du lieu où ils avaient feint de s'endormir le soir, tout déposait contre eux, & prouvait leur trahison. Sans les questionner alors sur le but ou sur l'objet de leur perfidie, on les désarma aussitôt, on les lia fortement l'un à l'autre, & on les reconduisit à l'endroit où toute la Troupe s'était rassemblée la veille. Le lendemain on forma ce que ces Bandits appela-

pellent leur Conseil de guerre, & SCORONDONO, à cause de son âge & de son expérience, faisant pour PUGATSCHEW la fonction de Président, les interrogéa sur leur dessein. D'abord ils voulurent nier en avoir eu aucun qui fut contraire au repos de la Compagnie ; mais PUGATSCHEW leur ayant rendu les mêmes paroles qu'il avait entendues, ils avouèrent qu'ils n'avaient eu d'autre dessein que de se vanger de l'affront qu'ils avaient reçu du jeune *Cosaque*. Le Président leur demanda ce que lui SCORONDONO leur avait fait, pour être impliqué dans leur vengeance ? Ils s'obstinèrent à ne rien répondre sur cet article, & demandèrent qu'on se hâtât de les punir selon les loix. SCORONDONO, après avoir pris les voix, prononça la sentence qui les condamnait à être fabrés.

IL était d'usage parmi ces Brigands d'observer certaines formalités dans toutes leurs procédures ; & des gens, qui avaient rompu le frein sacré de toutes les Loix divines & humaines, étaient scrupuleux observateurs de celles qu'ils s'étaient faites. Quand quelqu'un était condamné à mort, on lui donnait six heures pour s'y préparer & pour disposer de ce qui lui appartenait en propre, en faveur de qui il voulait, en cas qu'il n'eut ni femme ni enfans, car alors ceux-ci étaient seuls héritiers. Dès que nos deux Coquins eurent reçu leur sentence on les conduisit dans un lieu éloigné d'une vingtaine de pas de la Troupe, pour y employer à leur aise le peu de tems, qui leur restait, à régler leurs affaires & celles de leur conscience.

PUGATSCHEW donna alors une nouvelle
preu-

preuve de sa magnanimité. „ Compagnons,
„ dit-il à ceux qui étaient restés auprès de lui,
„ ces deux malheureux ont sans-doute mérité
„ la mort, puisque vous avez cru devoir les y
„ condamner selon vos Loix. Mais aurez-vous
„ bien le courage d'exécuter la sentence pro-
„ noncée ? Ne serai-je entré parmi vous que
„ pour y faire naître la discorde, & signaler
„ mes premiers pas par le meurtre de deux de
„ nos Frères ? Que dira notre Général, que
„ diront tous nos autres Camarades, lorsqu'ils
„ apprendront que le gain d'un nouveau Frère,
„ qui n'a encore rien fait pour eux, leur coûte
„ deux de leurs plus braves gens ? Quelle re-
„ commandation pour moi auprès de toute la
„ Troupe ! On m'y regardera comme un mem-
„ bre dangereux, comme un Ennemi dont on
„ aura toujours à se défier, ou dont il vaudrait
„ mieux se défaire. Mes amis, si c'est sous
„ ces auspices funestes que je dois faire mon
„ entrée dans votre Assemblée Générale, je re-
„ nonce à l'honneur d'y être admis. Accordez-
„ moi la grâce toute entière de nos Frères, ou
„ la liberté de me retirer où je voudrai. Ou,
„ si vous aimez mieux ne m'accorder ni l'une
„ ni l'autre, préparez-vous à sacrifier une nou-
„ velle victime : car je vous avertis que, si vous
„ passez outre, dès aujourd'hui même je désobéis
„ à vos loix, en cherchant à m'échapper.”

AMI, lui répondit SCORONDONO voyant qu'il avait cessé de parler, *il est des cas où il nous est permis de punir ceux d'entre nous qui se sont rendus coupables de quelque crime, mais il ne nous est jamais libre d'annuler, de notre propre*
auton

autorité, une sentence déjà portée. Le Général seul a le privilège de faire grâce; ne t'attends pas à nous voir empiéter sur ses droits. Cependant, en faveur des services que tu nous a déjà rendus, & pour accorder quelque chose à ta générosité, je veux bien, si nos Frères y consentent, surseoir la sentence prononcée. Si, arrivés à l'Assemblée, tu peux engager la Général à t'accorder la grâce de ces deux malheureux, qui ne peuvent plus être appellés nos Frères jusqu'à ce qu'ils aient été réhabilités, je ne crois pas que personne de nous s'y oppose. Quant à moi, tu me donnes un trop bel exemple pour ne pas le suivre. Tous furent de l'avis de SCORONDONO: & PUGATSCHEW, content d'avoir au moins prolongé les jours de ces infortunés, s'empressa d'aller leur annoncer lui-même cette bonne nouvelle. Il fit plus, il ordonna comme Chef qu'on les dégarottât, & voulait même qu'on leur rendît leurs armes. Mais on lui fit entendre que, n'étant plus considérés comme Frères, ils ne pouvaient plus avoir part ni à l'honneur ni aux dangers des rencontres, qui pourraient le présenter pendant le reste de la route. Ces deux Brigands, tous les autres eux-mêmes, ne pouvaient revenir de leur surprise. Ils n'étaient point accoutumés aux sentimens dont ils étaient témoins, & ils commencèrent à avoir dès lors une sorte de respect mêlé d'admiration pour leur jeune Chef; tant la vertu paraît aimable à ceux mêmes qui la connaissent ou qui la respectent le moins. Pendant tout le reste de la route PUGATSCHEW, que ces deux malheureux accablaient de remercimens, s'attacha à gagner leur

leur amitié , & à les assurer qu'il obtiendrait leur grâce , dut-il s'exposer lui même à toute la colère du Général.

P O U R ne point fatiguer le Lecteur par le détail de quelques rencontres , où nos Avanturiers eurent presque toujours l'avantage , & qui d'ailleurs ne présentent rien d'intéressant , il suffira de dire que , après avoir fait plus de six cens lieus depuis son départ de chez lui , PUGATSCHEW arriva enfin avec toute sa Troupe au lieu de l'Assemblée Générale .

A P R E S avoir marché pendant plus de deux heures dans la Forêt , nos Bandits arrivèrent à l'entrée de leur Capitale . SCORONDONO fit le signal accoutumé pour se faire reconnaître . Six hommes armés vinrent les recevoir , & les conduisirent par différents détours , que formait le Souterrain à son entrée , dans une vaste enceinte , qui pouvait être regardée comme la salle de l'Assemblée . Ce fut là en effet que PUGATSCHEW trouva tous les Bandits rassemblés , à l'exception d'un détachement de cinquante hommes , qui n'arriva que deux jours après . Les Femmes , les Enfans , les Vieillards infirmes n'y étaient point non plus .

LORSQUE tous les Membres de ce singulier Sénat furent arrivés , le Général indiqua un jour pour l'ouverture de l'Assemblée , qui se fit avec des cérémonies presque aussi graves & aussi peu essentielles , que celles qui sont d'usage chez les Peuples les plus polis & les plus cérémonieux . Notre jeune *Cosaque* , à qui dans l'intervalle on avait fait voir toutes les curiosités & les richesses de cette sombre Capitale , céda à SCORONDONO l'hon-

l'honneur de porter la parole. Celui-ci rendit compte en peu de mots du succès de leurs différentes expéditions, & prenant ensuite PUGATSCHEW par la main. *De tous les avantages que nous avons remportés, le plus précieux, dit-il, c'est d'avoir gagné ce jeune Homme à notre République. Je te le présente, brave & illustre Général, comme un sujet digne de te remplacer un jour, si nous avions le malheur de te survivre.* Il raconta alors succinctement tout ce qu'avait fait son jeune ami pendant le peu de tems qu'il avait été avec eux, & venant à la sentence de mort portée contre les deux traîtres, il fit, avec toute la force dont il était capable, l'éloge de la générosité de PUGATSCHEW. Celui-ci prenant alors la parole, demanda au Général avec instance la grace des deux Criminels.
 „ Ils n'ont point repandu notre sang, ajouta-t-
 „ il, peut-être même le remords aurait arrêté
 „ leur bras, si notre présence trop subite ne
 „ leur eut ôté le tems de la reflexion. Punit-
 „ on parmi vous l'intention comme le crime
 „ même ? Qu'ils vivent, pour laver par de
 „ grandes actions la tache dont ils ont été prêts
 „ de se souiller. Je consens, si tu m'accordes
 „ cette faveur, à n'en recevoir jamais d'autre,
 „ quelque digne que je puisse m'en rendre.”
 En même tems, comme pour capter la bienveillance de son Chef, il lui présente les dons qu'il lui avait destinés de la dépouille de M. de W. . . . & le prie de les accepter comme des garants du zèle avec lequel il promettait de servir toute la Troupe.

Le Général étonné, enchanté, se lève, sans
pro-

prononcer une seule parole, & s'approchant des deux Criminels il les toucha légèrement de son bâton de commandement, en disant à chacun d'eux en le touchant, *sois notre Frère comme auparavant.* Se tournant ensuite vers PUGATSCHEW, brave & généreux jeune homme, lui dit-il, *je me félicite, je félicite tous nos Frères de ton acquisition. J'accepte tes dons avec reconnaissance, & pour première marque de ma faveur, je t'exempte des preuves que nous sommes dans l'usage d'exiger de nos recrues. Prends ta place auprès de SCORONDONO. Par cette marque de distinction, je ne puis ni ne veux te donner l'ancienneté sur aucun de tes Camarades ; mais pour te conserver dans nos Assemblées la place que je t'y assigne aujourd'hui, je te déclare Chef d'une division de cinquante hommes à mon choix, pour les expéditions de cette année. SCORONDONO qui t'aime t'accompagnera, non plus comme ton Lieutenant, mais comme ton Père & ton Conseil : il commandera à ta place, quand toi même tu seras empêché, ou conjointement avec toi, si tu le juges à propos. Si quelqu'un croit devoir s'opposer à ces dispositions qu'il se lève. Personne ne s'étant levé, le Général recommença les félicitations, ce qui fut imité par toute la Compagnie.*

IL n'entre point dans le plan de cet ouvrage de donner un détail de tout ce qui se passa parmi nos Avanturiers pendant les deux mois que dura leur Assemblée. Le jeune Chef y vit, & y admira presque, une sorte de Gouvernement où la plus grande subordination était alliée à la plus grande liberté ; où personne n'était

52 LA VIE ET LES AVANTURES

le maître des autres, mais où les Loix commandaient à tous, & étaient obéies par tous indistinctement. Il y vit, comme par tout ailleurs, des vertus à côté des crimes ; mais il n'y vit ni vertus ni crimes arbitraires. Il eut plusieurs conversations particulières avec le Général, qui l'assura avoir connu particulièrement son Père, avec qui il lui dit avoir servi sous le Général de M. . . . au siège d'*Azow* & dans la Crimée, où cet Officier Général avait eu ordre de se rendre, après avoir remis la conduite du siège d'*Azow* au Général Comte de L. . . . Il lui raconta même alors une anecdote, qui fait trop d'honneur au Père de PUGATSCHEW pour la passer ici sous silence.

„ M. . . ., comme presque tous les Seigneurs „ Allemands était d'une fierté insupportable.
 „ La faveur dont il avait joui sous PIER-
 „ RE LE GRAND, sous CATHERINE I.
 „ & qu'il avait su conserver sous le regne de
 „ l'Impératrice ANNE, jointe à la haute opini-
 „ on qu'il avait de son mérite dans l'art mi-
 „ litaire, lui faisait regarder tous les Officiers
 „ Russes qui commandaient sous lui avec une
 „ sorte de mépris. Qu'on se représente de
 „ quelle manière un homme si vain devait traî-
 „ ter les Cosaques, qu'il ne considérait que com-
 „ me des barbares. A la journée de Stavout-
 „ schan, mémorable par la Victoire que les
 „ Troupes Russes remportèrent sur les Turcs,
 „ l'Aile droite de l'armée Russe ayant été
 „ enfoncée, M. . . . qui commandait le corps
 „ de bataille, & qui avait l'œil à tout, voyant
 „ la déroute des siens, & que la Victoire allait
 „ , lui

„ lui échapper, s'il n'envoyait de ce côté un
„ renfort considérable, fit dire au *Knees Iwan Kirilowitz L.* . . . de s'y rendre avec le Corps de réserve qu'il avait à ses ordres. Je commandais alors, ajouta le Général des Brigands, une Compagnie dans le Régiment de *Pleskovsky*, lequel faisait partie de ce Corps de réserve. Nous nous avançâmes en bon ordre, nous rétablîmes le combat, & nous ne contribuâmes pas peu au gain de la bataille. Ce fut dans cette chaude attaque que ton Père, qui y reçut trois blessures, dont il mourut quelques jours après, donna des preuves de son courage, & força notre Général lui même à lui donner les plus grands éloges. Il commandait un gros détachement de ses braves *Cosaques*. L. . . qui ne les aimait pas, & qui surtout n'aimait pas ton Père, voulut les entremêler dans les différentes files, comme pour mieux s'assurer de leur fidélité. ISMAILOFF s'y opposa avec fermeté, en jurant que, dût-il lui en coûter la tête, il n'obéirait point à un ordre si déshonorant pour sa Nation; & sans attendre de nouveaux ordres, il se met à la tête des siens, d'ont il forme un corps séparé, & marche droit à l'ennemi. Ce fut proprement lui qui, tombant le sabre à la main sur l'Aile gauche des *Turcs*, donna le tems aux *Russes* de se rallier, & prépara au Corps de réserve, qui le suivit de près, la Victoire qu'il arracha aux Ennemis. Quoiqu'ISMAILOFF fut couvert de blessures glorieuses, L. . . eut la lacheté, après le gain de la bataille, de se plaindre à M. . .

„ de la prétendue désobéissance de ton Père. Celui-ci eut assez de force pour défendre sa gloire ; & le témoignage unanime de tous ceux qui avaient été témoins de sa conduite & de sa bravoure arracha à M. . . . des louanges qu'il ne prodiguait pas ; il ordonna même à ses propres Médecins de prendre soin des jours d'un si brave homme. Tout leur art fut inutile , & ISMAILOFF, plus heureux que bien d'autres , mourut au lit d'honneur regretté de ses Généraux & pleuré de ses soldats."

Le récit du Général des Brigands avoit ému le cœur du jeune PUGATSCHEW ; il avait aimé son Père , & il conservait pour sa mémoire une sorte de vénération. Il se reprocha sécrètement d'avoir suivi si mal les leçons & les exemples qu'il en avait reçus , & forma dès lors le généreux dessein d'abandonner à la première occasion la Compagnie que son mauvais sort lui avait fait choisir malgré lui. Cette occasion ne se présenta pas aussitôt qu'il l'aurait souhaité , & ce ne fut qu'après plusieurs années de brigandage , qu'étant lui même Chef de ces Bandits , il se sauva comme nous le verrons plus bas.

La familiarité que lui témoignait son Général l'engagea à lui demander un jour quelques éclaircissements sur ce qu'il était lui même , & sur les raisons qui avaient pû l'engager à quitter le service de la *Russie* , pour embrasser le genre de vie qu'il menait à présent. Il apprit avec surprise que cet homme était d'une des meilleures familles de l'Empire , qu'il avait servi avec

avec honneur jusqu'à la paix , qui fut conclue à Belgrade en 1739. que la Guerre étant finie , un de ses Oncles , fort ayant dans les bonnes graces de B. . . . Duc de Coarlande , l'avait fait venir à Petersbourg ; que l'Impératrice ANNE étant morte en 1740. B. . . . devenu Régent de l'Empire lui avait donné un Régiment ; mais que la révolution subite arrivée dans la fortune de cet homme extraordinaire , avait aussi renversé la sienne , & que , comme son Protecteur , il avait été envoyé en Sibérie . „ Pendant cinq „ ans environ que j'y suis resté , ajouta le „ Général , il ne s'est passé aucun jour que je „ n'aye songé aux moyens d'en sortir ; ce n'est „ pas que nous y eussions une vie fort dure , „ mais l'idée d'être traité en criminel , quoique „ je n'eusse réellement d'autre crime à me re- „ procher que d'avoir eu part à la faveur de „ B. . . . me rendait insupportable jusqu'à „ mon existence même , & peut- être j'aurais „ succombé à ma sombre mélancolie , si un „ heureux hasard n'avait favorisé mon évasion . ”

„ Le Duc de B. . . . les Comtes M. . . . „ G. . . . O. . . . & quelques autres Seigneurs „ exilés , furent invités un jour à se rendre à To- „ bolsk , Résidence du Gouverneur , pour y pren- „ dre part aux réjouissances qui s'y faisaient à l'oc- „ casion du Mariage du GRAND-DUC avec la „ Princesse d'ANHALT-ZERBST (n) . Je fus

„ de „ (n) Tout le Monde sait que ce mariage fut célébré le 1er Septembre 1745. „ (L'Auteur Russe. „ E 3.

„ de la partie. La fête qui dura plusieurs jours
„ fut des plus brillantes, mais ce qu'il y eut
„ de plus heureux pour moi, l'on y but à la
„ Moscovite. Toujours rempli de mon projet,
„ le second soir, tandis que tout le monde ne
„ songeait qu'à se divertir & à s'enivrer, je
„ m'échappe; & me présentant sans affectation
„ à la Porte de la Ville, quelqu'argent que je
„ donnai à la Sentinelle pour boire à la santé
„ des nouveaux Epoux, m'en ouvrit facilement
„ le passage. D'ailleurs on ne se défrait pas de
„ mon dessein, la nuit n'était pas encore assez
„ avancée pour me rendre suspect, les portes
„ étaient encore ouvertes, & le soldat de gar-
„ de, qui ne me connaissait pas, put me pren-
„ dre pour un des gens du Prince W. . . .
„ alors Gouverneur de la Sibérie. Je pris ma
„ route par Tumen, & dans le dessein de me
„ rendre à Archangel pour m'y embarquer pour
„ l'Angleterre ou la Hollande, je marchai tou-
„ jours vers le Nord, en observant d'éviter
„ de passer par les Villes où il y avait garni-
„ son. J'arrivai sans accident, mais après bien
„ des fatigues à Kaigorod sur la Kama. Après
„ m'y être arrêté quelques jours, parce que je
„ jugeai n'y avoir rien à craindre, j'en par-
„ tis pour continuer mon voyage. A quelques
„ lieux de cette Ville j'entrai dans un Bois.
„ Je savais confusément que je devais traverser
„ une forêt pour me rendre à Oustioug, d'où
„ en vingt jours de marche je pouvais parve-
„ nir à Archangel. Mais ayant trouvé une
„ forêt à ma droite presqu'à la sortie de Kai-
„ gorod, je crus que c'était par là que je de-
„ vais

,, vais prendre ma route. Mon erreur me fut
,, fatale; je m'apperçus bientôt que je m'étais
,, égaré, mais il était trop tard. Plus je cher-
,, chais à me tirer de ce mauvais pas, plus je
,, m'éloignais de ma route. J'arrivai enfin au
,, bord d'une petite Rivière, qui me semblait
,, couper le Bois en deux; je resolus d'en sui-
,, vre le cours, en observant d'avancer toujours
,, vers le Nord. J'entrai dans un Pays qui m'é-
,, tait tout à fait inconnu, & que je trouvai
,, presque désert. Mais juge de ma surprise &
,, de mon embarras, lorsqu'après avoir encore
,, marché quelques jours, extenué de fatigue,
,, de misère & de faim, désirant la mort com-
,, me le seul remède à mes maux, je rencon-
,, trai une troupe de Barbares, qui, si j'avais
,, été dans un état moins desespéré, étaient bien
,, propres à m'inspirer la plus grande frayeur.
,, N'ayant rien à perdre, rien à craindre, j'al-
,, lai droit à eux. Je m'avançai d'un air sup-
,, pliant; ils s'arrêtèrent, me fixèrent avec at-
,, tention, & parurent surpris de voir dans ces
,, lieux un homme seul, sans armes, & dont
,, l'habillement, quoique déjà bien délabré,
,, n'annonçait pas un habitant de ces contrées.
,, Je hasardai de leur demander en *Russe* où
,, j'étais, où ils allaient, & s'ils voulaient m'ac-
,, corder la liberté de me joindre à eux. J'eus
,, la douleur de voir que l'on ne m'entendait
,, pas; tous se regardèrent quelque tems, com-
,, me pour se demander si aucun d'eux ne pou-
,, vait me répondre. Je réitéré les mêmes
,, questions & leur fais signe que j'avais besoin
,, de manger. Enfin l'un d'eux s'approche de

moi, & me répond en assez mauvais Russie
qu'il ne tiendra qu'à moi de les suivre. J'ap-
pris bientôt que c'étaient des Députés que
la Nation des Samoïèdes (o) envoyait en
Russie, pour se plaindre de ce que l'on vou-
lait exiger d'eux un Tribut double de ce
qu'ils étaient accoutumés d'envoyer tous les
ans. Je leur fis à mon tour une histoire,
dans laquelle je me gardai pourtant de leur
dire que j'étais un Prisonnier d'Etat échappé
des Déserts de la Sibérie. Sûr d'achever ma
route sans risque avec ces singuliers Ambas-
sadeurs, je les suivis jusqu'à Moscou, où la
Cour était alors. Les fatigues que j'avais
essuyées dans ce long & pénible voyage m'a-
vaient tellement défiguré que je ne craignis
pas d'être reconnu d'abord. Cependant il
n'était pas sûr pour moi de m'arrêter long-
tems dans des lieux où l'on pourrait enfin
me reconnaître. Après m'être reposé & re-
fait pendant quelques jours je partis de Moscou,
& ayant perdu l'envie de me rendre à Ar-
changal, je pris la route de la Pologne, pour
pénétrer ensuite dans l'Allemagne, & tâcher
d'y entrer au service de la Maison d'Autriche,
qui venait d'entrer elle-même en guerre avec la

(o) Les Samoïdes sont une Nation Tartare tributaire des Muscovites ou des Russes. Ces Peuples, encore à demi sauvages, ont embrassé la Religion de leurs Maîtres. Le tribut qu'ils payent consiste en pelleteries. Ils habitent le long de l'Océan Septentrional, vers l'Embouchure de l'Oby.

„ France. Ce dessin fut encore rompu ; &
„ ce fut en traversant les Forêts de Smolensko
„ que je tombai entre les mains d'une bande de
„ ces mêmes Braves à qui je commande à pré-
„ sent. Je ne fis aucune difficulté de m'asso-
„ cier à eux. La misére à laquelle j'étais réduit,
„ le peu d'apparence que je voyais à m'en re-
„ tirer, & peut-être autant que tout le reste
„ le dépit d'avoir été exilé sans l'avoir mérité,
„ me rendirent peu scrupuleux sur le choix qui
„ me restait à faire. Je ne t'entretiendrai pas
„ des différentes expéditions auxquelles j'ai
„ eu part ; au bout de cinq ans notre Général
„ étant mort, soit que j'eusse fait quelqu'action
„ qui méritât d'être récompensée, soit que mon
„ histoire que j'avais racontée avec toutes ses
„ circonstances me donnât quelque lustre aux
„ yeux de nos Frères, je fus élu tout d'une
„ voix pour succéder à notre Chef. Il y a près
„ de quatre ans que je remplis ce Poste, & je
„ t'avoue que ce n'est pas sans une sorte de
„ satisfaction que je me vois à la tête d'une
„ Troupe de gens courageux, dont un jour je
„ pourrais me servir peut-être pour me venger
„ avec éclat de mes ennemis!?

PENDANT tout le tems que PUGATSCHEW passa dans cette sombre Capitale, il eut plusieurs conversations semblables avec le Général, avec SCORONDONO & quelques autres des plus anciens & des plus accrédités de la bande. Il lia surtout une forte amitié avec un Français qui, à tous les vices que l'on reproche à sa Nation, joignait encore ceux de presque tous les Peuples de l'Europe qu'il avait vus. Du reste, avec

Un courage qui allait jusqu'à la témérité , il avait des connaissances que l'on trouve rarement parmi les Brigands. Il parlait presque toutes les Langues ; avait une teinture plusque superficielle des principales Sciences ; possédait la Tactique à fond , & semblait s'être particulièrement attaché à cette partie qui concerne l'attaque & la défense des Places. PUGATSCHEW ne s'en sépara plus ; il voulut que BOISPRE (c'était le nom de ce Français) le suivit dans toutes ses expéditions , & l'on pourrait presqu'affurer que c'est aux conseils de cet homme dangereux que notre Héros doit & sa grandeur & sa perte.

QUELQUES jours avant le départ des différentes Divisions , le Général voulut engager PUGATSCHEW à se marier (p). Le jeune

(p) Le mariage que contractaient ces Bandits était une espèce de contract purement civil ; dans lequel le consentement des Péres & Mères n'entrait pour rien. Dès qu'un jeune Homme voulait se marier , il choisissait parmi les Filles ou Veuves qui se trouvaient dans le souterrain celle qu'il voulait honorer du titre de son Epouse ; il la demandait au Général. Avant de la lui accorder celui-ci faisait assembler tout son monde , & demandait par trois fois s'il n'y avait personne de la Compagnie qui eut quelqu'engagement antérieur avec celle ou celle. Si quelqu'un s'annonçait pour amant de la Belle , il fallait qu'il l'épousât sur le champ , ou qu'il la cédat à son rival. La formalité de cette espèce de proclamation étant achetée , on faisait appeler la jeune Personne , à qui le Général disait tout simplement qu'un tel la prenait pour la femme. Il n'y avait point à reculer. La cérémonie était

Cosaque, trop occupé de son ambition, ou peut-être trop rempli de l'image de la jeune Fille du Hameau de Tzaritza, refusa constamment toutes les offres qu'on lui fit à ce sujet, & ne put même être ébranlé par la vue de quelques jeunes Beautés qu'on lui présenta. Il remit à l'année suivante le soin de se donner une Compagnie, ou plutôt une Esclave, puisque ces Femmes, ne suivant jamais leurs Maris, qu'elles

était toute simple; il n'y avait ni Prêtre, ni Notaire, ni Ecritures, ni Douaire, ni Dot. Une simple promesse constituait l'engagement, qui ne pouvait aussi être rompu qu'au cas que la femme ne tût pas la sienne. Celle-ci promettait d'être fidèle à son Mari; lui de son côté promettait de la garder pour femme tant qu'elle lui ferait fidelle, en ajoutant la clause expresse, *quand même elle ne lui donnerait point d'enfants.* Le Marié alors tirait son sabre, le posait à terre, de même que les autres armes qu'il pouvait avoir sur lui (sans-doute pour témoigner que le mariage doit être un état de paix) prenait la femme entre ses bras, la portait au Général, qui lui passait une espèce de cordon ou de ruban en écharpe; & en attachait les deux bouts au bras gauche du Mari. Ainsi liés, les deux Epoux allaient se placer au milieu de l'Assemblée, & alors le Père ou la Mère de la femme, ou à leur défaut quelqu'autre personne, au choix du Général, venait délier les deux bouts du cordon, qu'il mettait dans la main droite du Marié. Un baiser que celui-ci donnait à son Epouse était le sceau de l'engagement & finissait toute la cérémonie. Les rejonctions suivaienr aussi bruyantes que partout ailleurs; mais tous les frais étaient aux dépens de la masse commune.

(*L'Auteur Russe.*)

ne voyaient même que deux mois de l'année, demeuraient continuellement confinées dans leurs sombres habitations , occupées à différents travaux, ou de l'éducation de leurs Enfans.

NOTRE Héros cependant se préparait à entrer en Campagne. Avant de partir il voulut connaître les différents caractères de ceux à qui il devait commander ; SCORONDONO & BOIS-PRE' lui donnerent à cet égard toutes les instructions qu'il pouvait désirer , & peut-être fut-ce à l'art qu'il eut de mettre cette connaissance à profit qu'il dût le succès de toutes ses Entreprises. Mon dessein n'est pas de le suivre dans les différentes courses qu'il a faites. Il faudrait retomber sans cesse dans des répétitions fastidieuses & dès lors peu intéressantes. Presque tous les exploits de ces sortes de Bandits se ressemblent si fort , qu'en avoir détaillé un c'est les avoir fait connaître presque tous. Je n'arrêterai donc le Lecteur que sur les endroits qui m'auront semblé dignes de son attention , & je me hâterai , autant que me le permettra le plan que je me suis proposé , de produire mon malheureux Héros sur le brillant , mais funeste Théâtre d'Orenbourg. C'est là proprement que commence la partie intéressante de son Histoire.

DANS l'espace de près de neuf ans que notre Cosaque a fait le métier de Bandit , il a mis à contribution presque toutes les Provinces du vaste Empire de Russie. Toujours heureux dans ses expéditions , il versa des richesses immenses dans les coffres de la République souterraine. Aussi fut-il bientôt regardé comme l'ame

l'ame de l'Assemblée, & comme un Héros qui seul méritait de commander à tous les autres. Dès le vivant même du Général, il fut d'une voix unanime désigné son successeur, & son cœur aurait pu être satisfait, s'il n'avait ambitionné une gloire plus réelle, mais non moins dangereuse, que celle d'être le Chef d'une Armée de Brigands.

IL y avait six ans qu'il était entré dans la troupe, & jusqu'alors il avait constamment refusé toutes les Femmes qui lui avaient été proposées, lorsque le hasard lui rendit la jeune fille du Hameau de *Tzaritsa*. C'était pour la seconde fois qu'il portait la désolation & la mort dans le pays des *Morduates* (q). Son ame s'était déjà accoutumée au sang, & plus d'une fois il avait dédaigné les pleurs de l'innocence & de la faiblesse. Avant d'entreprendre cette seconde irruption chez les *Morduates*, il avait juré de venger par des torrens de sang la mort d'un de ses plus braves Camarades, qui y avait été tué trois ans auparavant; aussi c'était plutôt le désir de la vengeance que l'espoir d'un riche butin qui l'avait déterminé à retourner chez ces

Tar-

(q) Les *Morduates*, voisins des *Czeremisses Nogoroy*, forment une Horde de *Tartares* tributaires de la *Russie*. Ils sont en partie *Idolâtres*, en partie *Mahométans* avec très peu de *Chrétiens* selon le Rit *Grec*. Leur Pays, situé entre les Rivières d'*Occa* & de *Sura*, est tout couvert de forêts. Ces Peuples d'ailleurs n'ont presque point d'habitations fixes.

Note du Traducteur.

Tartares. Au milieu des horreurs qu'il faisait exercer dans Terelateskoy, il vit deux de ses gens entraîner avec violence hors du Village une Femme qui paraissait expirante. Il a vingt fois avoué depuis qu'un pressentiment secret, une sorte de force irrésistible, dont il ne pouvait donner raison, l'avait fait voler sur les pas de ces deux Bandits. Il était tems qu'il arrivât, les scélérats, après avoir posé la belle évanouie au pied d'un arbre dans un bois où ils s'étaient refugiés, se disputaient l'honneur de lui arracher les premières faveurs. PUGATSCHEW ne leur donna pas le tems de vider leur querelle. Du premier coup d'œil il avait reconnu la jeune personne à qui autrefois il avait sauvé l'honneur & la vie, & qui dans son jeune cœur avait allumé les premières étincelles de l'amour. Il s'élance en furieux sur ces barbares ravisseurs, d'un seul coup fait mordre la poussière à l'un, & force l'autre à se sauver par la fuite, sans que depuis il ait jamais osé reparaitre. Maître du champ de bataille, il met pié à terre, & à force de secours rappelle à la vie sa belle Tzatzienne. MARVIA VOLONOPSKA reconnut bientôt son Libérateur; des larmes de joye & de tendresse succédèrent à la frayeur qui l'avait saisie d'abord. Son premier mouvement fut de se jettter aux piés de celui à qui pour la seconde fois elle allait devoir & la vie, & l'honneur plus cher que la vie. PUGATSCHEW se hâta de la relever, & n'osant s'arrêter plus longtems, pour ne point mettre ses gens en peine, il la prit en croupe, & rejoignit ses Camarades qui commençaient déjà à s'inquiéter de

de son absence. Il ne jugea pas à propos de dire par quel hasard il avait trouvé cette Fille ; il affecta même d'être en peine de ce qu'étaient devenus les deux Bandits, dont il avait tué l'un ; & après les avoir attendus quelques heures, il s'éloigna avec la plus grande diligence d'un lieu, où, avec le plaisir d'avoir barbarement assouvi sa vengeance, il goutait encore celui d'avoir retrouvé le seul objet qui lui eut jamais inspiré quelques tendres sentimens.

IL commença par annoncer à toute sa Troupe que son dessein était d'épouser cette Fille, dès qu'ils seraient rentrés dans leur Capitale. Dès ce moment la belle MARVEA devint un dépôt sacré pour tous les autres. SCORONDONO & BoisPRE' furent seuls dépositaires des secrets de son cœur, & c'était entre leurs mains qu'il confiait cette Belle, lorsque la nécessité ou de trop grands périls le forçaient de s'en éloigner. Aureste il lui fit prendre des habits d'homme, lui donna le cheval du Brigand qu'il avait tué, &, autant qu'il était possible, il était toujours à ses côtés, sans que, pendant plus de cinq mois qui s'écoulèrent avant leur retour dans l'Ocraina, il eut osé profiter de l'avantage que lui offraient chaque jour & son amour & la tendresse de la reconnaissante MARVEA. Modération dont lui même souvent se faisait gloire, & qui, si elle était avérée, paraîtrait sans-doute fort extraordinaire dans un homme de son âge & de sa profession.

ON juge bien que PUGATSCHEW fut curieux d'apprendre par quel hasard sa chère MARVEA s'était trouvée parmi les Morduates, dans un Pays si éloigné du lieu de sa naissance. Elle

LA VIE ET LES AVANTURES

Elle satisfit sa curiosité à peu près en ces termes.

„ QUELQUES jours après que tu eus fait la
„ généreuse action qui me conservait pure
„ à un Père tendrement aimé, & qui n'avait
„ que moi pour soutien de sa vieillesse, cet
„ honnête Vieillard, trop ému sans-doute par
„ la scène terrible & touchante dont il avait
„ été témoin, fut attaqué d'une fièvre mali-
„ gne qui l'emporta, au bout de quelques heu-
„ res des plus cruelles souffrances. Il n'y avait
„ qu'un instant que j'étais sortie de notre Ca-
„ bane pour aller chercher quelques *Simples*,
„ dont plus d'une fois mon Père m'avait vanté
„ les salutaires effets. Juge de ma douleur &
„ de mon desespoir lorsqu'en rentrant je le trou-
„ vai déjà expiré. N'exiges pas, mon cher
„ JEMELJAN, que je te retrace l'affreux tableau
„ de ma situation après la mort de l'honnête Vo-
„ LONOPSKI. Etrangére, presqu'inconnue dans
„ les lieux où j'avais vécu jusqu'alors, je résolu-
„ sus de m'en éloigner aussitôt que j'aurais ren-
„ du à mon Père les derniers devoirs qu'exi-
„ geait de moi la piété filiale. J'avais long-
„ tems ignoré ma naissance & ma patrie, ou
„ plutôt je m'étais toujours crue la fille d'un
„ simple Paysan de la Province d'Astracan, &
„ née dans le Hameau où tu m'as vuë la pre-
„ mière fois. Le lendemain de son départ,
„ mon Père, toujours occupé de ce qui nous é-
„ taït arrivé la veille, & frappé surtout de la
„ conduite aussi étrange que généreuse dont tu
„ en avais agi avec nous, prit occasion de cet évé-
„ nement pour me faire l'histoire de ses mal-
„ heurs;

DE JEMEL JAN PUGATSCHEV.

„ heurs. Après avoir répété l'éloge de ta bravoure, de ton intrépidité, enfin de tout ce que tu avais fait pour nous. — Ma Fille, ajouta-t-il, que je suis fâché que ce jeune homme n'ait point voulu accepter mes offres, sa figure, sa jeunesse, tout m'intéresse en lui; il ne me paraît pas fait pour le brigandage, & l'on dirait cependant qu'une force supérieure l'entraîne à sa perte. Il me rappelle ma première jeunesse. Hélas! si le Ciel n'avoit veillé sur moi peut-être, comme lui, ton Père n'eut été qu'un vil Brigand. Mon malheureux Père se tut; il parut tout d'un coup absorbé dans une rêverie profonde; je surpris même quelques larmes qu'il s'efforçait de retenir. J'osai lui demander la cause du trouble où je le voyais. Il ne me le cacha pas; mais peins-toi, si tu peux, celui que je ressentis moi-même en apprenant qu'il était le Prince légitime, qui aurait dû commander à la Nation des Mordentes. Son Père étant mort, les voeux de tous ses sujets, au tant que son droit d'aînesse, l'appelleraient à cette Dignité. Il reçut même l'hommage des Peuples. Son premier soin fut d'envoyer des Députés à la Cour de Miscau; pour y porter le Tribut d'usage, & demander la confirmation des Czars. Il nomma son Frere Chef de cette Ambassade, & le chargea de riches présens pour lesq Princes & les principaux Seigneurs de la Cour. Mon perfide Oncle eut l'adresse d'en gagner en chemin les Députés qui lui avaient été associés; il leur persuada facilement que mon

„ Père était incapable de les défendre contre
 „ les incursions des autres Tartares , leurs voi-
 „ sins & leurs ennemis ; qu'il était trop porté
 „ en faveur de la Russie ; & que, bien loin de
 „ chercher à briser le joug , qui le rendait lui
 „ & ses Peuples dépendants des orgueilleux
 „ Despotes de la Moscovie , on le verrait s'éfor-
 „ cer de l'appesantir sur leurs têtes , sous le
 „ spécieux prétexte de se ménager la protec-
 „ tion de ses Maîtres . Bientôt , ajouta-t-il ,
 „ vous verrez doubler le Tribut auquel je suis assuré
 „ vis nos lâches Ancêtres & dont , bien mieux que
 „ mon timide Frère , je pourrais vous affranchir un
 „ jour . Ce discours fit son effet ; il fut résolu
 „ lu que mon Oncle se servirait des présens de
 „ son Frère pour gagner les Grands de la Cour ;
 „ que ne faisant aucune mention de ce malheu-
 „ reux Prince , non plus que s'il n'existant pas ,
 „ les Ambassadeurs se contenteraient d'annon-
 „ cer la mort de leur Chef , & le choix que la
 „ Nation avait fait de son fils pour lui succéder .
 „ Les trâtres étaient d'autant plus sûrs que
 „ leur perfidie ne serait pas découverte , qu'ils
 „ laissaient ignorer aux Russes si leur dernier
 „ Prince avait laissé plus d'un Fils ."

„ IWAN & PIERRE regnaient alors , ou plutôt
 „ la Princesse SOPHIE , leur sœur , gouvènait
 „ l'Empire , que ses intrigues avaient rempli de
 „ trouble & de confusion . Mon Oncle , qui n'a-
 „ vait paru à Moscou que comme Ambassadeur
 „ du Prince qui l'envoyait , c'est à dire de soi-
 „ même , & qui avait soigneusement évité de
 „ se faire connaître pour ce qu'il était , revint
 „ muni de l'agrément de la Cour & assuré de
 „ la

„ la protection de plusieurs Boyars & autres
 „ Grands. Mon Père cependant, qui, dès les
 „ premiers jours de son regne, s'était vu forcé
 „ de prendre les armes pour repousser les Cze-
 „ remisses Logowoy (r) qui avaient détruit quel-
 „ ques unes de nos Habitations, était encore
 „ occupé à cette guerre lorsque son Frère ar-
 „ riva. Celui-ci profita de cette absence, fit
 „ assebler tous les Anciens, & colorant son
 „ usurpation du choix que les Czars avaient
 „ fait, disait-il, de sa personne, presque malgré
 „ lui, il parvint sans peine à déclarer mon
 „ Père déchu de tous ses droits. Le premier

(r) Il y a deux sortes de Czeremisses; les *Logowoy* qui habitent de vastes plaines au nord du *Wolga*, & les *Czeremisses Nagornoy* ou des *Mogragnes* au midi du même Fleuve. Ces différents Peuples sont *Tartares*, tributaires des *Russes*, & professent indifféremment le *Mahometisme*, le *Christianisme*, & l'*Idolatrie*. Ils sont tous vagabonds, ne vivent que de chasse, & négligent absolument la culture des terres. On conçoit que les guerres qui peuvent s'élever entre ces Nations, & les *Morduates* qui ne valent guères mieux, ne sont proprement que des incursions qu'ils font dans les Pays les uns des autres, pour y piller ce qu'ils y trouvent & se retirer ensuite. Au reste, à entendre parler la jeune Princesse des *Morduates* on s'imaginerait qu'il s'agit de la Couronne de quelques uns de nos Etats policiés; & il faut avouer que l'auteur *Russe* a si bien orné ce récit épisodique qu'on ne se doutera jamais que la Princesse MARVEA VOLONOPSKA n'est que la Fille d'un Chef fugitif d'une Horde de *Tartares* vagabonds, destinée par les malheurs de sa famille à devenir l'Epouse d'un Brigand. II

Note de l'Traducteur

„ emploi que l'usurpateur fit de sa puissance fut
 „ d'envoyer des Députés aux *Czeremisses* pour
 „ leur offrir la paix, & des ordres à mon Père
 „ de cesser au plutôt toutes les hostilités, &
 „ de venir à *Cachine* rendre raison de sa condui-
 „ te, s'il n'aimait mieux aller ailleurs chercher
 „ d'autres Peuples à qui il pût commander.
 „ Une nouvelle aussi accablante, un revers si
 „ peu mérité étonnèrent mon Père mais ne
 „ l'abatirent pas. Il voulut éprouver la fidé-
 „ lité des *Morduates* qui étaient avec lui; il
 „ eut le chagrin de voir qu'on l'avait prévenu,
 „ & que tous reconnaissaient l'Usurpateur pour
 „ leur Prince légitime. Il fut d'abord tenté
 „ de se jeter entre les bras de ces mêmes *Cze-*
 „ *rémisses* qu'il venait de combattre; mais fai-
 „ sant réflexion que ces Peuples errants, & plus
 „ barbares encore que les *Morduates* lui seraient
 „ d'un faible secours, il prit le parti le plus
 „ téméraire que put lui suggérer son désespoir, &
 „ résolut de se remettre à la discrétion de son
 „ Frère. Il m'a avoué qu'il n'en serait jamais
 „ venu à une pareille extrémité, si l'amour
 „ qu'il avait pour ma Mère qu'il n'avait épou-
 „ sée que depuis quelques mois, & qu'il avait
 „ laissée à *Cachine*, ne l'eût porté à tout en-
 „ treprendre pour la rejoindre & l'arracher à
 „ son indigne Frère."

„ ENVAIN ceux qui lui avaient été députés
 „ lui conseillerent de ne pas se livrer à la merci
 „ d'un Prince intéressé à l'immoler à sa propre
 „ sûreté. Mon Père ne consulta que sa jeu-
 „ nesse & son amour. Il osa se rendre à *Ca-*
 „ *chine*, Résidence des Princes *Morduates*, &

„ pa-

„ paraître devant l'Usurpateur. Celui-ci voulut s'excuser sur le choix des jeunes Czars, & porta la dissimulation jusqu'à dire qu'il avait fait tous ses efforts pour conserver à son Frère un rang auquel il avait seul le droit de prétendre. Mon Père, qui avait tenté vainement de faire soulever une partie de la Nation en sa faveur, sentant que la résistance serait dangereuse & inutile, ne daigna pas faire le moindre reproche au Tyran. Il ne lui demanda que sa Femme & la liberté de se retirer où il voudrait. L'une & l'autre lui fut accordée ; son Frère voulut y ajouter quelques présens qu'il eut la générosité de refuser. Content d'avoir sauvé son Epouse, mon malheureux Père alla chercher une retraite dans les Montagnes des Czeremisses Nogornoj. Il essaya plus d'une fois d'engager ces Peuples à prendre les armes en sa faveur. Ils refusèrent constamment d'entrer dans la querelle des deux Frères. Il se serait déterminé à aller à Moscou s'y plaindre de l'injustice qu'on lui avait faite. Mais la confusion qui y regnait par les suites de la Révolution (s) qui avait mis PIERRE I. seul sur le Trône de *Toutes les Russies* ; qui en avait fait descendre son Frère IWAN, & rélégué l'ambitieuse SOPHIE dans un Cloître, lui fit perdre ce dessein de vuë. Mon Père, qui n'avait que vingt ans quand il fut chassé par „ l'Usur-

(s) Cette Révolution arriva en 1688.

(L'Auteur Russ..)

„ l'Usurpateur, resta plusieurs années caché &
 „ presqu'inconnu dans les Montagnes des *Cze-*
 „ *remises*. Ma Mère lui avait donné plusieurs
 „ enfants, qui tous moururent jeunes; & il était
 „ déjà sur le déclin de l'âge lorsque je vins
 „ au monde. Enfin pour des raisons que mon
 „ Père ne m'a point avouées, il quitta sa re-
 „ traite, après y avoir vécu obscur & ignoré
 „ pendant plus de quarante deux ans, & vint
 „ s'établir dans le Hameau où il est mort.
 „ J'avais deux ans alors. Ma Mère me fut en-
 „ levée, qu'à peine j'étais en état de sentir la
 „ perte que je faisais. Mon Père, qui avait
 „ été élevé dans la Religion *Chrétienne*, se
 „ soumit avec résignation à cette nouvelle épreu-
 „ ve. L'amour qu'il avait eu pour la Mère
 „ se concentra tout entier sur la Fille, & puis-
 „ que j'étais le seul bien que le Ciel lui lais-
 „ sait, il crut devoir donner tous ses soins à
 „ mon éducation. Celle que je reçus de lui
 „ était conforme à l'état où la fortune nous
 „ avait réduits. Il ne me parla jamais du rang
 „ qu'il avait eu dans le Monde, & peut-être
 „ l'aurais-je toujours ignoré, si l'estime qu'il
 „ avait conçue pour moi & le regret de ta perte
 „ ne l'y eussent, pour ainsi dire, forcé."

„ MON Père, en finissant le récit de ses
 „ malheurs, ouvrit une petite Cassette, & me
 „ fit voir quelques piergeries, reste unique de
 „ sa fortune passée, mais qu'il avait conservées
 „ prétieusement, quoiqu'elles lui fussent deve-
 „ nues inutiles dans son état d'abjection. Peut-
 „ être un jour, me dit-il, elles serviraient à
 „ me faire reconnaître, de même que quelques
 „ pa-

„ papiers qu'il me montra aussi, si jamais le
„ Ciel permettait que je retournasse dans ma
„ Patrie.”

„ J'AVAIS environ dixhuit ans quand la mort
„ m'enleva mon Père. Comme nous avions
„ vécu presqu'inconnus & fort retirés dans no-
„ tre dernier asile, je ne savais quel parti pren-
„ dre, ni à qui m'adresser. Mon premier des-
„ sein, quand je me vis seule, fut de te sui-
„ vre, & de me mettre sous ta protection. La
„ manière dont tu en avais usé envers moi, la
„ bonne opinion que mon cœur se formait du
„ tien, ne me laissaient appercevoir aucun dan-
„ ger dans ce parti. Mais quand je vins à
„ réfléchir avec quelles gens tu te trouvais, à
„ quelle profession tu t'étais destiné, ma vertu
„ murmura de mon imprudence, & je regrettai
„ de t'avoir trouvé aimable & digne de mon
„ estime. Quelque tems indécise sur la résolu-
„ tion que je prendrais, je résolus enfin de
„ remonter le *Wolga* & de me rendre à *Sara-*
„ *tow*. Mon Père m'avait souvent dit qu'il y
„ connaissait un honnête *Pope*, qui dans sa jeu-
„ nesse l'avait instruit des mystères de notre
„ Religion. Ce *Pope* était *Morduate* lui mê-
„ me & connaissait toute ma famille. Quoi-
„ que le chemin fut long & périlleux, j'osai
„ l'entreprendre seule, n'emportant avec moi
„ que la Cassette que m'avait montrée mon
„ Père, & des provisions pour quelques jours.
„ J'arrivai à *Saratow* sans accident quoiqu'avec
„ bien des peines & des fatigues. Je me fis
„ connaître à l'honnête *Pope*, qui parut fort
„ affligé de la mort de mon Père. Après

„ m'être reposée un assez long espace de tems
„ à Saratow, j'en partis sous la conduite d'un
„ guide fidèle que me procura le Pope. Je
„ ne te fatiguerai pas par le récit de tout ce
„ qui m'arriva sur la route; sûrement je ne dus
„ ma conservation qu'au zèle & à la fidélité
„ de mon guide. Enfin après un voyage des
„ plus pénibles & qui avait duré plusieurs mois
„ j'arrivai dans la patrie de mon malheureux
„ Père. Avant de paraître à Cachine, je crus
„ qu'il était nécessaire de m'informer dans quel
„ état étaient les choses. Je fis donc prendre
„ les devans à l'homme qui m'avait accom-
„ pagnée, & je résolus de l'attendre dans un
„ petit bois à quelques Werstes de la résidence
„ de mon Oncle. J'appris bientôt qu'il était
„ mort depuis plusieurs années, après avoir joui
„ paisiblement de son usurpation; qu'un de ses
„ Fils lui avait succédé; que ce Prince gou-
„ vernait ses Peuples inquiets & indociles avec
„ tant de douceur & de justice qu'il en était
„ aimé & respecté comme un Père; & qu'en-
„ fin plus d'une fois il avait hautement des-
„ approuvé la manière dont son Père avait traité
„ le mien. Je tirai un bon augure de ce ré-
„ cit; j'osai entrer dans Cachine, & suivie de
„ mon guide, j'allai me jeter aux piés du
„ Prince mon Cousin. Je lui fis un détail bien
„ circonstancié de tout ce que j'avais appris de
„ mon Père; je lui dis les raisons qui m'avaient
„ déterminée à abandonner le lieu de notre re-
„ traite, & finis par lui faire voir les signes
„ auxquels il pourrait me reconnaître. Le jeu-
„ ne Prince, qui m'avait relevée avec bonté,

„ ne

„ ne fit aucune difficulté d'ajouter foi à ce
„ que je lui disais; mais après m'avoir assurée
„ de son amitié & de sa protection il fit ap-
„ peler une Femme agée qui parut d'abord. —
„ Examinez cette jeune personne, lui dit-il, &
„ dites ce que vous en pensez. — Cette Femme
„ me considére avec attention, lève les yeux
„ au Ciel, les tourne ensuite sur le Prince,
„ comme pour lire dans les siens & y chercher
„ l'explication de ce qu'elle voyait, me serre
„ dans ses bras en s'écriant avec transport que
„ je ne puis être que la fille de sa sœur. Il
„ n'en fallut pas davantage pourachever ma
„ reconnaissance, & constater tous les droits
„ que j'avais aux caresses & à la protection
„ de mes Parents. Des rejoueances & des fêtes,
„ qui durèrent plusieurs jours, annoncèrent à
„ la Nation cet heureux évènement. Je fus ho-
„ norée & respectée comme la fille d'un Prince
„ injustement proscrit, mais dont la mémoire
„ était encore chérie."

„ Je passai ainsi plus de cinq ans dans une
„ douce tranquillité, mon Cousin & ma Tan-
„ te me forçant, pour ainsi dire, à oublier
„ tous mes malheurs par les caresses qu'ils ne
„ cessaient de me faire. L'Epouse du Prince
„ mourut alors des suites d'une chute qu'elle
„ avait faite en suivant son Mati à la chasse.
„ Dès que le tems, que la bienféance & nos
„ usages exigent pour le deuil d'une Epouse,
„ fut passé, mon Cousin me déclara que son
„ intention était de rendre à la fille, autant
„ qu'il dépendrait de lui, que l'injustice &
„ l'ambition avaient arraché au Père. Je n'a-
„

„ vais jamais aimé; ou plutôt mon cœur, avant
„ que tu t'offrisses à mes yeux, n'avait jamais
„ éprouvé de sentimens plus tendres que ceux
„ que la Nature m'inspirait pour mon Père.
„ Quand je t'eus vu, quand je t'eus perdu,
„ je sentis qu'il en était d'autres. Cependant
„ ces sentimens même, j'ignorais encore que ce
„ fut l'Amour qui les fit naître. C'était un
„ regret de ne plus te voir, un désir de te
„ retrouver un jour. Mon cœur, il est vrai,
„ pensait toujours à mon Libérateur, me re-
„ traçait sans cesse son image; mais je ne sou-
„ haitais le revoir que pour lui prouver com-
„ bien j'étais reconnaissante du service qu'il m'a-
„ vait rendu. Je n'imaginais, je ne soupçon-
„ nais point d'autre bonheur. Mais quand mon
„ Cousin m'eut annoncé le sort qu'il me desti-
„ nait, quand ma Tante m'eut dit qu'en de-
„ mandant ma main il demandait mon cœur;
„ oui, cher JEMELJAN, ce fut alors que je
„ sentis que ce cœur n'était plus à moi. Tu
„ t'en étais rendu maître, & si dans ce tems
„ là tu t'étais offert à mes yeux, si le choix
„ d'un Epoux avait dépendu de ma volonté,
„ je me sentais assez de force pour te sacrifier
„ & le rang auquel j'étais appellée, & tous
„ les devoirs que mon Cousin était en droit
„ d'exiger de ma reconnaissance. Mais dans la
„ dépendance de mes Parens, entre les mains
„ d'un Prince qui pouvait ordonner en maître,
„ sûre d'ailleurs que tu étais perdu pour moi,
„ quelle résistance pouvais-je opposer, de quel
„ prétexte colorer un refus qui m'aurait replon-
„ gée dans toutes les horreurs de la misére
„ dont

„ dont je venais de sortir ? Je promis tout ce
„ qu'on voulut ; mon cœur même ne fut point
„ excepté ; & je crus qu'il suffisait d'aimer ses
„ devoirs pour aimer aussi son Mari. Le jour
„ de la Cérémonie fut fixé , & je me prépa-
„ rais sans répugnance à aller à l'autel y jurer
„ des sermens que j'étais bien résolue de ne
„ point enfreindre , mais que mon cœur peut-
„ être aurait désavoués un jour. Le Ciel , qui
„ sans-doute voulait que je fusse à toi , te condui-
„ sit dans nos contrées le jour même qui devait
„ m'unir pour jamais au Prince des *Morduates*. ”

„ Un ancien usage veut qu'avant la célé-
„ bration , les Chefs de la Nation aillent dans
„ un Bois , que ces Peuples , encore infectés
„ de leur superstitieuse Idolatrie , regardent
„ comme sacré , pour y faire une espèce de
„ sacrifice propitiatore aux mânes de leurs
„ Ancêtres qui y sont enterrés. La nouvelle
„ Mariée , couverte d'un voile , & accompa-
„ gnée de ses plus proches parentes , assiste
„ d'assez loin , & dans le plus profond recueil-
„ lement , à cette bizarre cérémonie. Nous
„ en revenions pour nous rendre à *Cachine* , où
„ devait le *Pope* nous donner la bénédiction
„ nuptiale , lorsqu'à la sortie de la Forêt nous
„ fumes assaillis par les tiens. Ils eurent bon
„ marché d'une Troupe de jeunes gens & de
„ Vieillards presque désarmés ; & auxquels la
„ frayeur acheva d'ôter un reste de courage.
„ Mon Epoux cependant , qui se vit bientôt
„ environné d'une vingtaine des plus intrépi-
„ des de sa suite , osa faire quelque résistance.
„ J'accours pour le défendre ou mourir avec
„ lui ;

„ lui ; hélas ! tes barbarés compagnons lui
„ avaient déjà arraché la vie. Juges de ce que
„ je devins à la vue de mon Parent , de mon
„ Maître , de mon Bienfaiteur , de mon Epoux
„ enfin , baigné dans son sang , & expirant sous
„ les coups d'un Ennemi que nous ne con-
„ naissions pas. Mes forces m'abandonnèrent ,
„ & je ne revins à moi que dans le moment
„ même que tu venais de vanger la mort de
„ mon Epoux par celle de son barbare meur-
„ trier ; car ce Prince succomba , j'en suis sûre ,
„ sous les coups de ceux-là même qui m'a-
„ vaient enlevée. La vue d'un homme , qui
„ autrefois avait été mon Libérateur & qui
„ venait de l'être encore , dissipia bientôt tou-
„ tes mes frayeurs ; & j'oubliai tous mes maux
„ en retrouvant ce même Héros qui , à tant
„ de titres , qui le rendaient si cher au cœur
„ de la tendre MARVEA , venait d'ajouter en-
„ core celui de son Vangeur."

LA belle Princesse des *Morduates* ayant fini son recit , PUGATSCHEW la remercia des tendres sentimens qu'elle n'avait pas fait scrupule de lui témoigner. Il lui raconta à son tour tout ce qui lui était arrivé depuis le moment qu'ils s'étaient vus pour la première fois ; & finit par l'assurer que , toujours rempli de son image , l'amour qu'elle lui avait inspiré , & l'espoir de la retrouver un jour lui avaient fait rejeter constamment toutes les propositions qu'on lui avait faites dans la Troupe. Il ajouta , pour la tranquilliser sur quelques soupçons qu'elle avait fait paraître , que dès qu'il l'aurait épousée , son dessein était de s'échapper avec

avec elle, &c d'aller ailleurs chercher une fortune plus honnête & moins dangereuse.

C'éTAIT par de semblables discours que nos deux singuliers amans tâchaient de diminuer l'ennui d'une route longue & pénible. Souvent interrompus par la nécessité d'attaquer ou de se défendre, ou par les autres devoirs qu'ils avaient à remplir, ils reprenaient leur entretien à la première occasion, & se donnaient chaque jour de nouvelles preuves de leur tendresse. Cependant on assure que PUGATSCHEW, toujours honnête, décent même, poussa l'héroïsme de la vertu jusqu'à se rendre ridicule aux yeux de ses Camarades, qui le riaient souvent de sa scrupuleuse fidélité à observer le serment qu'il avait fait à la belle MARVEA, de n'exiger d'elle aucune faveur que lorsque l'Hymen lui aurait donné le droit d'y prétendre. Comment, lui disait quelque fois BoisPRE, est-ce à toi à nourrir de pareils scrupules ? Qui t'assure que tu vivras assez pour conduire ta Princesse jusqu'à notre Capitale ? Tous les dangers auxquels nous avons bien voulu nous exposer ne sont pas passés ; toi-même tu peux devenir la victime de ta bravoure ; Et alors tu laisses MARVEA la proie du vainqueur, ou de ce lui d'entre nous qui voudra s'en charger. D'ailleurs, exposée elle même à tous les périls que nous affrontons, la mort qui sans-cesse vole autour de nous, ne peut-elle pas te l'enlever. Crois-moi, profite du moment ; jouis des plaisirs que l'amour te présente, ils sont bien plus doux que ceux que permet le devoir. Notre Héros, ébranlé, presque convaincu par les sophismes de son ami, fut

184 LA VIE ET LES AVANTURES

fut plus d'une fois tenté de faire usage de ses leçons, & le protecteur de la pudicité de la sensible MARVEA en serait enfin devenu lui même le ravisseur, si de bonne heure il ne s'était fait sur l'honneur & la probité, certains principes assez singuliers qu'il ne démentit jamais. „ J'ai donné ma parole, disait-il à Bois-PRE', je ne puis y manquer sans me couvrir d'infamie, même à mes propres yeux. J'ai voué que j'ai peut-être promis trop légèrement; mais enfin j'ai promis, & il n'est aucune considération qui puisse me rendre parjure. Riez de mes scrupules, rallez m'en tous; je ne m'en ficherai point; je fais que tant de délicatesse, doit te surprendre, mon cher Bois-PRE', surtout dans un homme de mon métier, accoutumé depuis longtems, à vivre avec des gens qui n'en ont aucune; mais j'aime; c'est moins les plaisirs de l'âmour que je désire que la possession d'un cœur, que je crois semblable au mien, & fait pour me rendre heureux. Si dans la tendre MARVEA je n'avais vu qu'une fille aimable, crois moi, j'aurais déjà usé des droits que la fortune me donne sur elle; mais avec sa beauté j'ai admiré sa vertu, & celui qui fut le protecteur de son innocence serait un monstre si, profitant de ses avantages, il était assez lâche pour la lui ravir." Comment se peut-il que tant de vertu ait été le partage d'un homme qui s'est plu à commettre les plus grande crimes? Mais qu'on ne s'en étonne pas; toute la vie de PUGATSCHEW est un paradoxe continuel. Vertueux par principes,

pes, il ne cesse de l'être que quand son ambition lui montre la gloire. Mais pour y parvenir il faut franchir de grands obstacles, courir une longue & pénible carrière. A chaque pas il s'égare, & d'erreur en erreurs il s'éloigne de cette gloire dont la perspective l'avait si agréablement flatté; & à la fin il se trouve tout-à-tonné de s'être trompé, & de se voir tout à la fois malheureux par sa faute, & coupable malgré lui (*t*).

(*t*) Je ne sais si ce que notre Auteur dit ici n'est pas un aussi grand paradoxe que pourrait l'être la Vie de son Héros. Les différents traits qu'il nous a donnés & qu'il doit nous donner encore de la conduite de cet homme extraordinaire, prouvent, je l'avoue, qu'il eut quelques vertus, ou du moins qu'il fit quelques actions louables. Mais cela suffit-il pour nous dire que PUGATSCHEW fut *vertueux par principes*; & *coupable malgré lui*? Qu'est-ce donc que la Vertu, si concentrée dans les cœurs elle y reste stérile? ou, ce qui est bien pis encore, si, indolente sur ses propres devoirs, elle y laisse l'entrée libre à tous les crimes? Je le crois, il n'est point de vertu si sublime qui quelquefois ne soit offusquée par quelque tache. Les passions sont si fortes, leur langage est si eloquent, les plaisirs qu'elles promettent sont si attrayants, qu'il est bien difficile, à l'homme même le plus parfait, de ne pas succomber quelquefois à leurs douces amères. Mais ce sont ces chutes même qui préparent le triomphe de la Vertu, & celle qui n'est jamais d'ennemi à combattre, celle qui n'eut jamais la gloire d'avoir vaincu, n'est plus qu'une vertu de tempérament. Celle-là est nulle aux yeux du Sage. L'ambition seule, suivant notre Auteur, causa tous les crimes de PUGATSCHEW. Cela se peut; mais l'ambition était dès lors l'ennemi que la Vertu avait à com-

DANS les Instructions que PUGATSCHEW avait reçues du Général, il lui était ordonné de remonter l'Occa jusqu'à Péresla, de mettre à contribution une partie des Provinces que cette Rivière arrose, & de ne rentrer dans l'Ocraina qu'après avoir pillé Donkagorod & Voronecz. Le Général des Brigands en voulait principalement à ces deux Villes, pour un affront qu'il y avait reçu quelques années auparavant, n'étant encore que Chef particulier. Les Habitans de Donkagorod lui avaient tué quelques uns de ses gens; & deux autres, s'étant arrêtés trop long-temps dans Voronecz, y avaient été pris; & avaient fini leurs jours par le plus honteux supplice. Conséquemment à ces ordres, notre Héros

combattre; dont du moins elle devait diriger la marche. La Vertu n'exclut pas le désir de la gloire; au contraire, elle est le guide le plus sûr qui y conduise. Celle que PUGATSCHEW ambitionna était vaincre, dangereuse, criminelle même; s'il avait consulté la Vertu, elle lui en aurait indiqué une autre, il ne se feroit point égaré dans la carrière qu'elle lui aurait ouverte. Aureste, il est permis de douter que M. F. S. G. W. D. B. ait trouvé le secret de faire sa cour à ses maîtres, en cherchant ainsi à flatter le portrait d'un homme, qu'ils ont peint eux-mêmes comme un monstre souillé de tous les crimes. Quant à moi j'ai cru qu'il y avait du danger à présenter tout cruellement à de jeunes Lecteurs la réflexion de l'Auteur Russe; si une fois on parvient à croire que, quelque faute que l'on commette, on peut être coupable malgré soi, il n'est plus ni vertu ni remords, La crainte même du châtiment ne sera plus qu'un faible frein contre le crime.

Note du Traducteur.

res dirigea sa course vers ces deux Villes. Le Duché de *Résan*, qu'il traversa presque tout entier, eut le plus à souffrir; il y fit un butin considérable, sans autre perte que d'un seul homme, qui fut tué dans un combat assez oïniâtre que PUGATSCHEW eut à livrer aux environs de *Michailow*. Le désir de tirer une vengeance éclatante des deux Villes qui lui avaient été spécialement indiquées, lui fit précipiter sa marche. Pour la première fois le brave JEMELJAN parut avide de carnage; & ce qui surprendra sans-doute, c'est que la sensible & généreuse MARVÉA, qui d'ailleurs avait tant de pouvoir sur son cœur, ne put mettre des bornes à la rage qui l'animait. *Donkagorod*, qui n'est plus qu'un amas de masures, & qui ne présente que quelques maisons éparses ça & là, & à peine habitées, éprouva les premiers effets de la fureur de ces barbares. La pauvreté du Lieu ne leur promettait pas un grand butin, aussi était-ce moins le désir du pillage que celui de la vengeance qui les y conduisait. Ils pénétrèrent sans peine dans cette Ville ruinée & presque déserte; firent main basse sur tous ce qui se présenta, & n'en sortirent qu'après avoir réduit en cendres la plupart des maisons qui y subsistaient encore. PUGATSCHEW, après avoir animé les siens par son exemple, semblait le repaire avec plaisir du spectacle affreux qui pour la première fois frappait ses regards. MARVÉA à ses côtés fondait en pleurs; lui reprochait doucement une barbarie pour laquelle elle ne le croyait point fait, & le conjurait de s'éloigner d'un lieu, qui pourrait enfin lui devenir

LA VIE ET LES AVANTURES

funeste, si, en s'y arrêtant davantage, il laissait aux Habitans des Environs le tems de prendre les armes & de le poursuivre. Le Brigand fourrit, & trouva cependant le conseil de sa cheffe MARVEA assez prudent pour le suivre. *Voronecz* était proprement le lieu où devoit se déployer toute la rage de ces scélérats. Ce qui venait de se passer à *Donkagorod* n'était qu'un essai de l'horrible scène que l'on projettait. Le farouche BOISPRE', à qui seul l'on pourrait reprocher d'avoir perverti le naturel de PUGATSCHEW, se réjouissait d'avance de toutes les horreurs dont il allait être le complice & le témoin. Il en inventait même qui auraient fait frémir le plus abandonné de tous les scélérats, & dont PUGATSCHEW rejeta l'idée avec une sorte d'effroi. Cependant si la Providence n'avait veillé à la conservation des Habitans de cette malheureuse Ville, le barbare BOISPRE' aurait peut-être eu la satisfaction de faire approuver le plan de destruction qu'il avait formé contre elle ; du moins est-il sûr qu'il se ferait fait un honneur d'étaler aux yeux de son Chef & de ses Camarades tous les secrets de sa science infernale. Mais le Ciel en disposa autrement.

APRÈS quelques jours de marche, PUGATSCHEW, qui, pour assouvir plutôt une vengeance qui ne lui était pas personnelle, avait dédaigné d'insulter les différents Lieux par où il avait dû passer, arriva à la vue de *Voronecz*. Il jugea à propos de faire halte dans un endroit écarté pour délibérer plus mûrement sur les moyens de faire réussir la détestable entreprise.

Dif-

Differentes projets ayant été proposés & rejetés tour à tour, on résolut d'attendre la nuit, pour s'introduire sans risque dans la Ville à la faveur des ténèbres. Cette précaution, que la prudence semblait avoir dictée, fauva les Habitans des suites affreuses de la proscription prononcée contre eux. Un jeune Pâtre, qui à quelques pas de l'endroit où s'étaient arrêtés les Brigands, faisait paître ses Troupeaux, effrayé d'abord à la vue de tant de gens à cheval, résolut d'aller à la Ville en donner avis. Pour ne point être apperçu de cette troupe, que la peur grossissait encore à ses yeux, il prend un détour & vient à toutes jambes porter l'allarme à Voronecz. Le jeune Paysan fit un récit assez circonstancié de ce qu'il avait vu, pour engager les Habitans à se tenir sur leurs gardes. Ils n'avaient point encore oublié le danger qu'ils avaient couru quelques années auparavant; mais ne pouvant se figurer que les mêmes hôtes osassent venir les visiter une seconde fois, & voulant cependant s'éclaircir sur les motifs qui pouvaient conduire à leurs portes une troupe de gens armés que l'on faisait si nombreuse, ils envoyèrent avec le Pâtre un homme sûr & intelligent, avec ordre de découvrir, s'il était possible, le but qui les amenait. Cet homme arriva par les mêmes chemins détournés dans un lieu d'où, sans être apperçu, il pouvait voir tout ce qui se passait autour de lui. Il compta toute la Troupe, qui tenait encore son conseil de guerre, & vit avec surprise qu'elle était forte de cinquante hommes; un plus grand nombre de chevaux, dont quelques uns étaient

LA VIE ET LES AVANTURES

chargés, paissaient tranquillement aux environs; ou étaient attachés aux arbres. Quoiqu'il fut trop éloigné pour entendre ce qu'ils disaient, leur figure, les armes dont il les voyait fournis, le lieu où ils étaient, tout les lui rendit suspects, & il ne douta point que ce ne fut une troupe de Brigands, qui pouvait avoir quelque mauvais dessein contre la Ville. Il eut voulu s'en assurer avec plus de certitude, mais craignant d'être découvert, il se hâta de s'en retourner pour porter la nouvelle de ce qu'il avait vu, en donnant ordre pourtant au jeune Pâtre d'épier tous les mouvements de cette Troupe, & de venir à *Voronecz* rendre compte de la route qu'il leur verrait prendre.

Le danger, dont on se crut menacé d'après le rapport du Bourgeois, parut assez pressant pour engager les Habitans à prendre les mesures les plus efficaces pour le prévenir ou le détourner. Un petit nombre de Soldats, qui formaient une espèce de garnison dans *Voronecz*, eut l'ordre de se tenir prêt à tout événement; on jugea même à propos de les poster hors des murs, & de les partager en différents pelotons, assez éloignés les uns des autres pour faire tête à l'ennemi de quelque côté qu'il approchât, & assez près pourtant pour se réunir au premier signal en un seul corps, en cas que toute la Troupe des Brigands tombât à la fois sur un même endroit. Une partie des Habitans se chargea de la garde des portes, & placé des sentinelles sur les murs, & dans les Lieux les plus élevés de la Ville, d'où l'on pouvait découvrir ce qui se passait dans la Campagne. A voir tout

tous ces mouvemens, & tous ces préparatifs on aurait dit que l'Ennemi était aux portes &c que la Ville était menacée d'un siége dans les formes. PUGATSCHEW, cependant, qui n'avait gardé de soupçonner le piège qu'on lui tendait, se mit en marche lorsqu'il crut la nuit assez avancée, & s'approcha dans le plus grand silence jusqu'à une portée de mousquet des murs. Il fit alors mettre pied à terre à sa Troupe, laissa MARVEA avec les chevaux & le bagage sous la garde de quatre de ses gens, & avec le reste marcha en bon ordre vers la Ville. Il croyait la surprendre, & en trouver les Habitans enservis dans le sommeil ; mais il fut bien surpris lui même d'entendre à son approche un cri d'allarme, & d'apercevoir au travers des ténèbres des gens armés dont le nombre semblait s'accroître insensiblement.

„ Nous sommes tra-
 „ his , dit-il , à ses Compagnons ; quelqu'un
 „ nous aura vus &c en aura porté la nouvelle
 „ à la Ville. Mais n'importe ; PUGATSCHEW
 „ n'est pas fait pour fuir à la vue du danger.
 „ Cœux que nous voyons sont sans doute des
 „ gens sans courage & déjà à demi vaincus par
 „ la peur. Marchons droit à eux ; tâchons
 „ d'engager le combat & de les attirer vers
 „ l'endroit où nous avons laissé nos chevaux ; il
 „ sera toujours temps de fuir si nous ne pouvons
 „ résister au nombre des Ennemis que nous au-
 „ rons à combattre.” Tous les autres, à l'exception de BOISPERE, furent d'un sentiment contraire, & soit qu'ils eussent moins de courage ou moins de témérité que leur Chef & son ami, ils s'opiniâtrèrent à retourner sur leurs

118. LA VIE ET LES AVANTURES

pas; pour ne point, disoient-ils, hasarder dans un combat douteux la perte de leurs chevaux & de leur butin, & peut-être celle de leur liberté. Obligés de céder au torrent, PUGATSCHEW & BOISPRE suivirent leurs Compagnons, qui avaient déjà tourné le dos à la Ville; mais ils ne purent arriver assez tôt à leurs chevaux pour fuir le plus grand danger auxquels ils eussent jamais été exposés. Le jeune Pâtre, suivant l'ordre qu'il en avait reçu était accouru à la Ville pour y annoncer la route qu'il avait vu prendre aux Brigands. On avait d'abord envoyé un détachement de trente hommes se poster dans une maison à quelques cent pas de Wornecz, avec ordre de s'y tenir cachés & tranquilles jusqu'à ce que l'ennemi eut passé cet endroit; de l'attaquer par derrière, si'ils s'apercevaient que l'affaire s'engageait sous les murs de la Ville; &c, si au contraire il retournait sans avoir rien tenté, de venir alors à sa rencontre, & de l'attaquer de front, tandis que ceux de la Ville le suivraient sans bruit pour le mettre ainsi entre deux feux. Ces ordres furent si bien exécutés, que nos Brigands se virent assaillis de toutes parts lorsqu'ils s'y attendaient le moins. PUGATSCHEW, étonné, mais non pas étourdi, ordonna à toute sa Troupe de se faire jour à coups de sabres & de pistolets, à travers de ceux qu'ils avaient en tête, afin de joindre leurs chevaux, & de fuir à toute bride si la partie se trouvait trop inégale, ou de recommencer le combat s'il y avait quelqu'apparence de le soutenir. Le désespoir d'avoir manqué leur coup, la crainte du supplice, que ne pour-

raieng

raient éviter ceux qui se laisseraient prendre, la honte dont ils se couvriraient tous s'ils se laissaient vaincre, ou s'ils étaient obligés de fuir, animèrent leur fureur, & l'ordre de PUGATSCHEW fut exécuté si à propos qu'ils écartèrent sans peine ces hommes peu aguéris, & étonnés de l'audacieuse résolution de cette poignée de Brigands. Toute la Troupe monte aussitôt à cheval, & voyant que l'ennemi s'avance toujours pour la combattre ou peut-être pour l'envelopper, elle fait mine de fuir, & d'abandonner les chevaux qui portaient le bagage. Dès que PUGATSCHEW fut à une certaine distance, & qu'il s'aperçut que son stratagème avait réussi, il fait faire volte face à ses gens, & comme un Vautour qui a épier sa proye & qui voit qu'elle ne peut lui échapper, il vient fondre sur les *Voroneziens*, dont une partie était occupée à détacher les chevaux de transport. Quoiqu'ils fussent au moins trois contre un, ils furent si étonnés de cette attaque, & si effrayés de la mort d'une douzaine des leurs, qu'ils se disperserent de côté & d'autre pour fuir avec plus de sûreté. Le cliquetis des armes, les cris des Brigands qui poursuivaient leur proye, ceux des fuyards qui appelaient du secours, firent sortir de la Ville tous ceux qui étaient en état de porter les armes. Ceux qui avaient pris la fuite se joignirent à eux, & bientôt PUGATSCHEW eut en tête une petite armée de plus de six cens hommes. Il méprisait assez cette bande de Bourgeois indisciplinés pour oser la combattre, mais le jour qui s'approchait lui fit craindre qu'elle ne grossît

par l'arrivée de tous les Habitans des Environs, &c qu'il ne fut enfin accablé par le nombre. Il jugea donc plus à propos de se retirer, non pas cependant comme un Vaincu qui fuit, mais en Vainqueur qui dédaigne de poursuivre une victoire trop facile. Ainsi il continua sa marche au pas de ses chevaux, jusqu'à ce qu'il fut tout à fait hors de la vue des *Venezziens*, qui, bien aise d'en être délivrés, n'osèrent le suivre. Dès qu'il fut assez loin pour leur dérober ses mouvements, il s'éloigna à toute bride, la rage dans l'ame d'avoir échoué, & d'avoir perdu deux hommes dans cette malheureuse affaire.

Je passe rapidement sur les autres expéditions que notre Héros fit avant son retour dans le souterrain le l'Orraina ; elles ne présentent rien d'assez intéressant pour que je m'y arrête. Son premier soin, après avoir rendu compte au Général & à l'Assemblée de tout ce qu'il avait exécuté, & déposé au Trésor le riche butin qu'il avait fait, fut de songer à épouser sa chère MARVEA. Personne ne pouvoit la lui disputer, c'était, pour ainsi dire, sa conquête ; & la cérémonie se fit selon l'usage, mais avec des rejoissances extraordinaires. Le Général voulant par là lui témoigner en quelque sorte la satisfaction qu'il avait de sa conduite. La possession d'une Epouse chérie rendit PIUGATSCHEW heureux pour quelque tems, si c'est l'être que de posséder un bien qu'on ne mérite pas. Pendant les deux mois que dura l'Assemblée, notre Héros tout occupé de son amour & de son bonheur, ne songea même pas qu'il devait bientôt

se séparer de sa Femme. Le tems approchait cependant qu'il fallait se remettre en campagne, & le jour même que le fort eut assigné à chaque Chef les différents Quartiers où ils devaient se rendre, JEMELJAN se rappella que pendant l'absence des maris l'usage réleguait leurs Femmes dans l'endroit le plus reculé de la Caverne ; & ne leur laissait que rarement la liberté de sortir dans la forêt pour y prendre l'air, ou cueillir quelques *simples*, dont elles faisaient des remèdes pour le service de toute la Société. Quoique naturellement jaloux, notre Héros jusques-là n'avait encore éprouvé aucun des Symptomes de cette passion furieuse & aveugle, qui, toujours soupçonneuse & souvent injuste, voit la trahison & l'infidélité dans tout ce qui l'environne. La loi parlait, & PUGATSCHEW n'osa pour cette fois entreprendre de la faire taire. Il est vrai qu'il fit assez paraître qu'il aurait voulu que sa Femme l'accompagnât, mais il eut la douleur d'apprendre qu'il tenterait en vain une pareille innovation. Il n'avait aucun Heu de douter de la vertu & de la fidélité de la tendre MARVEA ; elle l'aimait, il savait qu'elle n'aimait que lui ; il la laissait en la compagnie de plusieurs autres Femmes — oui, mais des hommes restaient pour veiller à leur sûreté, & quoiqu'il n'y eut point encore eu d'exemple, du moins qui eut transpiré, d'un affront fait à l'honneur d'un mari, son Epouse était si belle, qu'il craignit que la beauté ne tentât quelqu'un des Gardes pour faire en sa personne une exception à une règle qui jusqu'alors avait été générale. Il fallut pourtant se

soumettre de bonne grâce, en apparence du moins, au sort qui lui était commun avec tous ceux qui comme lui étaient mariés. Les adieux furent touchants; MARVEA répandit un torrent de larmes, & PUGATSCHEW en s'éloignant sentit tous les soupçons se fixer dans son cœur.

QUOIQU'EN disent certains incrédules, qui nient hardiment tout ce qu'ils ne comprennent pas, il est sûr qu'il y a des pressentimens qui nous avertissent quelquefois des malheurs qui nous menacent. Pendant tout le tems que dura cette première absence, JEMELJAN, continuellement rongé d'une sombre mélancolie, ne put se défaire de l'idée qu'à son retour il ne retrouverait plus sa chère MARVEA; ou, ce qu'il redoutait bien plus encore, qu'il ne la reverrait que pour la trouver infidèle. Ce noir pressentiment changea si fort son caractère, que de l'homme le plus joyeux peut-être, & le plus ouvert de toute la troupe, il devint sombre, rêveur, farouche même & barbare. Ses Compagnons s'en ressentirent; & les malheureux que leur mauvaise fortune faisait tomber entre ses mains, éprouvaient tous les effets d'une fureur, que les plus scélérats même de ceux qui l'accompagnaient avaient peine à justifier. SCORON-PONO & BoisPRE', usant de la liberté qu'il leur avait toujours accordée de lui parler avec franchise, osèrent lui demander quels pouvaient être les motifs d'une conduite, si contraire de celle qu'il avait toujours tenue, & qui pourrait enfin lui attirer la haine de tous ceux qui seraient sous lui. Honteux d'avoir donné lieu à

ces reproches, PUGATSCHEW ne tougit point d'avouer à ses amis le tourment qui déchirait son cœur. Ils le raillerent d'abord de sa faiblesse; mais s'apercevant que ce n'était pas le moyen de l'en guérir, ils employèrent tous les argumens qu'ils crurent devoir le tranquilliser, & finirent par l'exhorter à attendre au moins, pour se tourmenter de la sorte, qu'il eut des preuves de ce qu'il appellait un si grand malheur.

PENDANT que toutes ces choses se passaient, & que JEMELJAN, toujours féroce, portait la désolation dans tous les Lieux qu'il osait attaquer, ses pressentimens se réalisaient en partie, & le Souterrain de l'Ocrâine recelait dans son sein des monstres plus cruels & plus barbares que tous ceux dont ses forêts étaient habitées. Une scène d'horreurs & d'inhumanité allait faire frémir des Brigands accoutumés à tous les crimes; & préparait à PUGATSCHEW le plaisir d'une vengeance atroce & des regrets éternels.

PARMI ceux qui avaient été laissés pour la garde des Femmes & des richesses, il se trouvait un Italien & un Polonois. Le premier, domestique d'un Nonce que quelques années auparavant la Cour de Rome avait envoyé en Pologne, ne se croyant pas assez suffisamment récompensé des services secrets qu'il rendait à son Maître, se crut en droit de se payer par ses mains. Un beau jour que le Nonce s'était rendu à la Campagne du Comte Bettolli pour y passer quelque temps, l'Italien força les armoires du Prélat, emporta sa cassette, & pour plus de dix mille écus en bijoux. Le séjour de

de Varsovie lui parut dès lors contraire à sa santé, & résolu de changer d'air, il prit la route de la Russie. Le Ciel qui le poursuivait & qui de loin préparait son châtiment, le fit tomber, vers Myslaw dans la Lithuanie, entre les mains des Bandits. Dépouillé des richesses qu'il avait acquises par le crime, ne voyant aucun moyen de s'en procurer de nouvelles, redoutant d'ailleurs d'être découvert quelque part qu'il se retirât, il demanda comme une grâce aux Brigands d'être admis dans leur Société avec le compagnon de son voyage ; c'était ce même Polonais, dont je viens de parler plus haut. Aussi coquin que celui qu'il accompagnait, dans chaque ville où ils s'étaient arrêtés il lui avait servi de domestique, dans la route il n'était plus que son égal & son compagnon. Les Brigands aiment à recruter ; l'Italien & le Polonais furent admis au nombre des Frères ; & il y avait déjà quelques années qu'ils servaient la République souterraine avec assez de réputation.

Dès le premier instant que CAPELLINI, c'est le nom de l'Italien, vit la belle MARVEA, tous les feux du plus violent amour embrasèrent son cœur. Il eut pourtant la force de les y tenir concentrés jusqu'au départ de PUGATSCHEW. Mais, si pendant ces deux mois il fit taire sa passion, parce qu'il savait combien il était dangereux qu'elle éclatât, il ne s'arrêta cependant pas à soupirer indolemment. Il prépara de loin tous les ressorts qu'il voulait faire mouvoir pour parvenir au but de ses désirs criminels. SAWNAGOWSKI, son Laquais ou son Compagnon, pouvait être nécessaire à ses vues ; il résolut de faire

en

ensorte qu'il put rester avec lui à la garde du Souterrain, pendant que les autres seraient à leurs expéditions. La chose n'était pas facile. On ne laissait d'ordinaire auprès des Femmes, que des gens que leur jeunesse, leur grand âge, ou quelqu'indisposition dispensait de l'obligation de marcher, lorsque le Général l'ordonnait. CAPELLINI, non plus que son ami, ne pouvait se servir du privilége des Vieillards ni de celui des Enfans. Le troisième lui restait, quoiqu'avec repugnance il résolut de l'employer. Quelques semaines avant le jour fixé pour le départ il tomba malade; du moins il eut l'adresse de le persuader à tout le monde. Et soit qu'il se fut procuré une indisposition réelle, soit qu'il put à son gré défigurer & extenuer ses traits, le fourbe au bout de quelques jours parut si défait & si faible, qu'il n'y avait pas d'apparence qu'il put se rétablir assez tôt pour entrer en campagne. Quand il fut assuré qu'il était sur la liste des exempts de service, il songea aux moyens de faire accorder la même faveur à SAWNAGOWSKI. Ce fut de PUGATSCHEW lui-même qu'il voulut l'obtenir. Un jour qu'il fut plus malade qu'à l'ordinaire, il fit prier ce Cosaque, qui lui avait témoigné quelqu'amitié, de se rendre auprès de lui. Cher JEMELJAN, lui dit-il, ne suis-je pas bien à plaindre que cette maudite maladie soit venue si mal à propos me priver de la gloire d'accompagner nos Camarades pendant cette campagne? Hélas! je doute, même que je puisse jamais en faire d'autres; je sens mes forces s'affaiblir chaque jour, Et quand tu reviendras, CAPELLINI peut-être ne sera plus.

Bai une grâce ici demander ; fais que le Général me l'accorde. J'ai appris que le fort avait placé SAWNAGOWSKI au nombre des Braves qui doivent accompagner notre Chef. Je sais que les soins de nos Femmes & des autres Frères qui restent ici, ne me manqueront pas ; mais j'ai une confiance extrêmement dans cet Polonais, qui m'est attaché. Il connaît mon mal, il a quelque connaissance des remèdes qui lui sont propres ; ses soins, son intelligence pourraient m'être utiles. & opérer ma guérison. Fais qu'il reste auprès de moi ; cher BUGATSCHEW, songe que c'est un ami, & un ami malade, peut-être mourant, qui t'en prie. Le Cosaque, trompé par les apparences promit, tout pardem SAWNAGOWSKI eut la permission de rester. Notre Héros, qui n'avait point encore appris à connaître les mœurs des différents Peuples, poussa même plus loin les preuves de son amitié pour le perfide Italien ; il pria MARVEA de le voir quelque fois, & de contribuer de tous ses soins au rétablissement d'un homme qu'il estimait, & dont les jours devaient être précieux à toute la Troupe.

MAITRE d'abreger, de prolonger ou d'empirer sa maladie à volonté, CAPELLINI parut si bas le jour du départ, qu'on perdit toute espérance de le revoir, & que tous ses Frères lui firent des adieux qu'ils croyaient devoir être éternels. La troupe s'éloigna cependant ; &, comme si le malade n'avait attendu que ce moment, il se rétablit peu à peu, & au bout de quinze jours il reprit tout à faire son embon-point & sa santé. Il voulut faire honneur d'une guérison si prompte aux soins de MARVEA,

plus

plus efficaces, à l'en croire, que tous les temés des qu'il disait avoir pris de la main de SAWNAGOWSKI. La belle *Morduate*, il est vrai, avait fidèlement suivi les ordres de son Mari; & ses attentions pour CARELLINI, furent même poussées si loin, que l'amoureux *Italien* crut qu'un intérêt plus vif que celui de l'obéissance ou de l'amitié la faisait agir. Il n'est point d'amant qui n'aime à se flatter; dès qu'il a trouvé une Femme aimable, son amour propre lui dit qu'il doit de même paraître tel aux yeux de la Belle. Qu'il en reçoive quelque politesse, la moindre marque d'une préférence souvent équivoque, la tête lui tourne, & à peine sûr s'il aime bien lui-même, il compte les momens qui doivent amener son bonheur, & calcule d'avance les faveurs qu'il veut prendre, & que peut-être on ne lui accordera jamais. Tant que dura sa prétendue maladie, CARELLINI n'osa parler; ses yeux seuls exprimaient quelquefois l'ardeur de sa passion; mais la Princesse des *Morduates*, peu faire à leur langage, ne soupçonnait même pas qu'ils pussent dire quelque chose. Un jour que, pour respirer un air plus frais & plus salubre, il se promenait dans la forêt avec son confident & la Femme de PUGATSCHEW, qui par complaisance l'accompagnait, il hasarda quelques propos qui découvrirent à MARVEA un secret qu'elle ne cherchait pas. Étonnée qu'un autre homme, que celui à qui elle avait donné la main, osât l'aimer & le lui dire, elle demanda ingénument à l'*Italien* si les Loix dans son Pays permettaient à une Femme d'aimer plus d'un

d'un homme à la fois, & à un ami de deshonorer son ami. CAPELLINI, plus surpris de la question que de la froideur avec laquelle elle lui fut faite, étala avec assez de désordre tous les deux communs de la morale des Coulisses. MARVEAUX ne comprenait rien à un discours où on lui parlait d'arrangemens, de mystères, de précautions, de préjugés, d'intrigues secrètes qui n'étaient point criminelles tant qu'elles étaient ignorées, qui ne devenaient dangereuses que par la publicité, de toutes les belles choses enfin qui composent le *Manuel des Petits-maîtres* — mais elle comprenait fort bien qu'une Femme ne doit aimer que son mari, & que lui être infidèle, c'est ne plus l'aimer (u). Des
auvers est sans doute le 13 , quand tout
est dans le brouillard (u) Il doit paraître assez singulier, si le récit de notre Auteur est sincère, qu'une Femme presque sauvage, dont l'éducation avait été des plus simples, ait si bien compris ses devoirs, & que les Femmes de notre Europe policiée connaissent d'ordinaire si mal les leurs. Qui résoudra ce problème en morale? Philosophes, qui savez tout, qui jugez de tout, qui décidez sur tout, répondez. Est-ce de nos Loix, de nos connaissances, des progrès qu'a faits votre Philosophie que naît parmi nous la dépravation des mœurs? Plus nous acquérons de lumières plus nous voyons augmenter nos vices. Notre morale est excellente; nos mœurs sont celles d'un Peuple qui n'en aurait aucune; notre Religion est sublime; le mépris des devoirs qu'elle impose a pénétré jusques dans le sanctuaire. D'un bout de l'Europe à l'autre l'incredulité a étendu son Empire; & où elle regne, là règnent aussi tous les vices. Femmes, c'est de vous que dépend notre réforme; redevenez ce que vous fûtes jadis, ce que

DESÉSPERANT, après plusieurs tentatives, de vaincre les scrupules d'une Férime qui en revenait toujours à ce principe, & voyant d'ailleurs que la vertueuse MARVEA évitait, autant qu'elle le pouvait sans affectation, de se retrouver seule avec lui, le perfide *Italien* feignit d'avoir vaincu sa passion, & de ne s'occuper plus que du plaisir de la chasse. Il lui parlait encore quelque fois, mais avec la plus grande réserve; il se félicitait alors de la victoire qu'il avait remportée sur lui-même, & si le mot d'amour lui échappait encore, ce n'était que pour lui faire détester une passion qui avait risqué, disait-il, de lui faire perdre l'estime d'une Femme aussi vertueuse que belle. Il accepta ainsi la trop crédule MARVEA à le voir sans peine, & même à l'accompagner de tems en tems aux promenades qu'il faisait avec son ami. Il avait cependant tout préparé pour l'infaame & cruel sacrifice qu'il avait juré de faire de la Vertu de la belle *Morduare*; et c'est à PUGATSCHEW lui-même, à qui le scélérat fut obligé de faire l'aveu de toutes ses horreurs, que l'on tient l'affreux détail que je vais faire. Toujours occupé de sa malheureuse passion, CAPELLINI, en parcourant la forêt sous prétexte de la chasse, avait cherché & décou-
vrait l'opposition que moi aussi vers
et croisais à ce que j'avois fait à risq
que vous devriez être encore, simples, honnêtes,
attachées aux seuls devoirs de votre sexe. — La
Philosophie moderne y perdra peut-être, mais à
peupl sur les mœurs, y gagneront.

Note du Traducteur.

LA VIE ET LES AVANTURES

vert un endroit propre au dessein qu'il mé-
dirait. A une distance assez éloignée du
grand Souterrain il avait trouvé une Caverne,
dont l'entrée étroite & tortueuse, couverte d'é-
paisses broussailles, était dérobée aux regards
des Passans. Ce fut là qu'il voulut placer le
théâtre de la plus horrible des scènes. Quel-
ques jours, avant celui que son ame scélérate
avait fixé pour l'exécution de son affreux com-
plot, son détestable ami sortit seul du Souter-
rain, & n'y reparut plus. CAPELLINI fut un
des premiers à l'accuser de désertion & de vol;
effectivement lorsqu'on voulut le convaincre de
ce dernier point, on trouva qu'il manquait plu-
sieurs effets précieux, qu'on le soupçonna d'a-
voir enlevés. Le miserable, de concert avec
le rusé Italien, les avait transportés dans la ca-
verne, où il s'était enfermé lui-même par
ordre de son ami. Celui-ci, qui vomissait ce-
pendant mille imprécations contre le traître,
engagea une partie des autres Bandits à l'ac-
compagner, pendant deux ou trois jours, sous
prétexte de le poursuivre. Il leur fit parcourir
avec lui les différents sentiers de la forêt, mais
il eut soin de les tenir toujours écartés du seul
endroit où il savait qu'on pouvait trouver SAW-
NIAKOWSKI. Lorsqu'il crut avoir poussé la
fuite assez loin pour faire juger qu'il n'avait
aucune part à la fuite du Polonais, il ramena ses
Compagnons au grand Souterrain, puis qu'au fil
disait-il, de plus longues recherches se-
raient vaines. Il affecta ensuite de ne point sor-
tir de plusieurs jours, & parut absorbé dans une
noire melancholie, qu'il eut encore l'adresse de faire

faire attribuer au chagrin qu'il ressentait de la suite de son ami, & à la crainte qu'on ne le soupçonnât d'y avoir eu au moins une part indirecte. MARVEA, qui étoit trop simple & trop honnête pour se méfier d'un homme, qui disoit avoir surmonté la passion qu'il avait ressentie pour elle, se montra sensible à l'état où elle le voyait, & plus d'une fois elle l'invita elle-même à la promenade.

QUINZE jours s'étoient écoulés depuis l'évasion de SAWNAGOWSKI, lorsqu'un matin la femme de PUGATSCHEW sortit accompagnée seulement d'une autre de ses Compagnes. CAPELLINI avoit refusé d'être de la partie, sous prétexte qu'il se sentoit plus indisposé qu'à l'ordinaire, & qu'il avoit besoin de repos. MARVEA & sa Compagne ne revinrent plus. Nouvelles perquisitions dans la forêt, aussi inutiles que celles que l'on avoit faites pour retrouver le Polonais. CAPELLINI, dont le mal sembla augmenter par cet accident, se dispensa d'aller à la poursuite des deux fugitives ; mais il joua le desespoir à merveilles. Que dirait PUGATSCHEW, que diraient tous leurs Camarades à leur retour ? Ne pourraient ils pas lui reprocher d'être la cause, du moins innocente, d'un évènement aussi incompréhensible, qu'il devait paraître peu à craindre ? Dans son prétendu desespoir il accusoit le Polonais d'avoir débauché la femme de son ami. Cette fuite sans-doute ayant été concertée, & si SAWNAGOWSKI avoit pris tant d'avance sur elle, c'étoit pour mieux cacher leur complot. Il se rappelloit alors

132 LA VIE ET LES AVANTURES

„ d'avoir observé entre eux certains signes d'intelligence. Mais pourquoi l'autre femme „ avait elle accompagné MARVEA ? Etais-elle „ complice de son dessein ? S'évadait-elle de „ concert avec les deux autres ; ou , n'ayant „ eu aucune connaissance , aucun soupçon du „ complot des deux perfides , était-elle innocente , comment tombée dans leurs pièges ? " Ce fut ainsi que CAPELLINI donna habilement le change à ses Camarades , & qu'il parvint à charger son ami seul de toute la noirceur d'un projet , dont il se préparait à recueillir tout le fruit .

LA vérité est que les deux scélérats étaient convenus que , tandis que CAPELLINI feindrait une nouvelle maladie , SAWNAGOWSKI , sortant de sa caverne , épierait avec précaution le jour que MARVEA se promenerait seule , comme cela lui arrivait quelque fois . Qu'à la faveur du déguisement qu'il prendrait , il commencerait par l'effrayer , & l'entraînerait ensuite de gré ou de force dans la caverne , où il la retiendrait jusqu'à ce que l'Italien trouvât à propos de venir lui-même ouvrir la scène d'horreurs , dont son ame infernale avait formé l'abominable plan . La vue de la femme qui accompagnait MARVEA embarrassa un peu le scélérat , qui du haut d'un arbre touffu , où il s'était posté , observait tous leurs mouvements . Cependant , déterminé à ne pas laisser échapper cette occasion , il se prépara à tout hasarder . Le monstre vit avec un plaisir barbare qu'elles s'avançaient insensiblement vers le lieu qui devait servir de cachot à la belle Morduage .

qu'il les crut assez éloignées du grand Souterrain pour que leurs cris n'y fussent pas entendus, il descend de son poste, & se coulant doucement derrière les arbres, il arrive sans être découvert à quelques pas de ces deux infortunées. D'un coup du pommeau de son sabre il étend à ses piés, sans mouvement & presque sans vie, la Compagne de MARVEA, & saisissant celle-ci, à qui la frayeur avait étouffé la voix, il l'entraîne, sans proférer un seul mot, au fond de la caverne, qui n'était qu'à trente pas de là. Son premier soin, avant de se faire reconnaître, fut de lier les piés & les mains à la belle Infortunée, qui s'était évanouie. Sûr alors qu'elle ne pouvait se sauver, il revint vers l'autre femme, qui n'avait point encore repris ses sens, & qu'il porta dans la caverne. Pour s'assurer de celle-ci il usa des mêmes précautions, & attendit alors patiemment qu'elles voulussent d'elles-mêmes revenir toutes deux à la vie. Lorsqu'après un évanouissement de plusieurs heures elles eurent rouvert les yeux, le traître, qu'elles reconurent alors, leur dit qu'elles pouvaient être tranquilles sur leur sort; qu'on ne leur voulait point faire de mal; que pour lui il n'avait aucun dessein de leur nuire, mais qu'au premier cri qu'elles oseraient pousser il ferait voler leurs têtes. „ J'ai mes ordres, continua-t-il, j'a-
„ tends mon Maître & le vôtre, ce sera à lui
„ à décider de votre sort. Au reste pourquoi
„ vous affligeriez-vous? Un souterrain vaut
„ bien l'autre; & la vie que vous ménerez ici
„ aura des agrémens dont l'absence de vos Ma-
„ ris vous prive trop longtems.”

MARVEA comprit alors toute l'étendue de son malheur, & ne douta plus que l'infame CABELLINI ne fut le maître dont on venait de lui parler : elle voulut se plaindre, mais le féroce SAWNAGOWSKI faisant briller son redoutable sabre à ses yeux, la força de concentrer ses plaintes dans son cœur ; le barbare lui permettant à peine, de même qu'à sa malheureuse Compagne, de soulager sa douleur par un torrent de larmes. Pendant trois jours qui se passèrent avant que CABELLINI parut, MARVEA refusa opiniâtrement de prendre aucune nourriture. L'autre femme, qui ne comprenait rien à tout ce qu'elle voyait, & qui avait l'âme moins élevée que l'Epouse de PUGATSOEW, se consola bientôt de son malheur, & prit sans façon les alimens que le Polonais lui présenta.

CABELLI NI vint enfin ; qu'on se forme, s'il se peut, une idée de toute l'horreur dont l'âme de l'innocente MARVEA fut saisie à la vue de cet homme abominable. Il n'y eut point de reproches qu'elle ne lui fit, point d'injures dont elle ne l'accablât. Dans l'excès de sa douleur & de son desespoir elle oublia, ou plutôt elle dédaigna le soin de sa conservation, & se mit à pousser des cris affreux, en appellant le Ciel & la Terre à sa vengeance. Ses cris étaient inutiles, personne ne pouvait les entendre. Le barbare Italien, qui se voit au moment de jouir du fruit de son crime, rit de ses plaintes, & lui déclare avec un souris moqueur qu'elle est à lui, & qu'il n'est point de puissance qui puisse lui arracher une conquête qui lui coute tant de soupirs, de peines, & de crimes. Quant

à toi mon ami , dit-il en s'adressant au détestable complice de ses forfaits , puisque , contre notre attente , le sort t'a favorisé ; profites de ta bonne fortune. Tu n'es pas mal partagé ; suis mon exemple , apprivois ces aimables affligées ; accoutumons les à vivre ici avec nous. Quand elles seront faites à ce nouveau genre de vie , qui d'ailleurs ne diffère pas tant de l'autre , il sera tems de penser à nous éloigner de ces lieux , si la nécessité nous y oblige."

BARBARE ! s'écria MARVEA toute éplorente , envain tu crois m'intimider par tes menaces insultantes. Grâce au monstre , qui a si bien servi tes fureurs , tu es maître de ma personne ; tu pourras impunément assouvir ta brutale passion ; mais résouds-toi à ne m'ôter jamais ces cruels liens , qui me livrent à toi sans défense , ou attends-toi à ne me voir faire usage de la liberté que tu m'auras rendue , que pour t'ôter la vie ou m'arracher la mienne. L'odieux CAPELLINI essaya ce jour-là tous les moyens possibles de faire sentir à la belle affligée que , dans l'état où elle était , sans espérance daucun secours , le plus sûr pour elle était de céder de bonne grâce à sa destinée , en pardonnant à l'excès de son amour l'extrême violence à laquelle il s'était vu obligé de se porter. MARVEA ne daigna pas lui répondre , & le lâche Ravisseur se retira , en recommandant au Polonais d'avoir bien soin de sa cruelle , de l'engager à prendre quelque nourriture , & sur-tout de ne point la dégarrotter non plus que sa Compagne. Il continua ce manège pendant plusieurs jours , observant de rentrer dans le

grand Souterrain au bout de quelques heures, afin de ne point faire naître de soupçons sur son compte. Desespérant enfin de triompher de la Vertu de sa prisonnière, il porta la brutalité à son comble, & ne frémît point de chercher, dans les bras inanimés d'une femme presqu' expirante, des plaisirs désavoués par l'amour. Chaque jour voyait renouveler ces horreurs, & chaque jour MARVIA, s'obstinant à garder un énorme silence, ne répondait aux cruelles caresses de son barbare amant que par des pleurs que lui arrachaient la rage & l'impuissance de se venger. SAWNAGOWSKI répétait les mêmes scènes avec l'autre femme, avec cette différence cependant, que celle-ci lui prodiguait chaque fois toutes les injures que pouvaient lui suggerer son desespoir & sa honte.

Le moment approchait cependant que les Brigands devaient revenir de leurs Courses. MARVIA, qui, malgré les vœux qu'elle avait faits au Ciel pour appeler la mort, avait résisté à tant de maux & survécu à toutes ces infamies, MARVIA, qui comptait les instans qui devaient ramener son Mari dans la forêt, sembla prendre de nouvelles forces, & se prêter avec moins de repugnance à sa cruelle situation. Son silence, il est vrai, était toujours le même ; elle versait toujours des pleurs ; mais les symptômes du desespoir & de la rage étaient disparus, & CARELLINI crut qu'elle s'accoutumait peu à peu à son sort, & que bientôt il aurait la satisfaction de la voir partager des plaisirs qu'il ne goutait encore qu'à demi. Il se trompait : la vertueuse & insouciante MARVIA espé-

rait que quelque heureux hasard découvrira à son Mari, ou à quelqu'un des autres, l'affreux cachot où deux monstres la tenaient enchainée. Le désir de la vengeance soutenait son ame; & elle croyait le Ciel trop juste pour ne pas punir des forfaits qui semblaient braver ses foudres & sa justice.

Le jour même que les différentes Divisions des Bandits arrivèrent, l'ame infernale de CAPELLINI avait ajouté à tous ses crimes des crimes plus atroces encore. Le remords qui déchirait son cœur lui fit voir dans SAWNAGOWSKI un ennemi qui, capable d'avoir trempé dans son abominable complot, pourrait l'être de le déceler un jour, pour mériter peut-être le pardon de son propre crime, & se tirer par là de la prison à laquelle il semblait condamné pour longtems. Cette crainte fut l'arrêt de mort du Polonais; & en entrant dans la Caverne, CAPELLINI lui plongea un poignard dans le sein, & le punit ainsi lui-même de l'avoir trop fidèlement servi. L'infortunée, qui avait, si malheureusement pour elle, accompagné la Femme de PUGATSCHEW, fut la seconde victime que le barbare crut devoir immoler à sa sureté. MARVEA, témoin de cette affreuse scéne, se préparait avec joie à subir le même sort, mais elle devait être vengée, & jouir même du plaisir de la vengeance.

„ Je te laisse la vie, lui dit l'odieux „ Italien, parceque je t'aime encore, que tu „ es nécessaire à mon bonheur, & que dès dor „ main je quitte avec toi cette Forêt. Pré „ pare-toi à me suivre de bonne grâce; si tu „ fais le moindre mouvement pour t'échapper,

„ ou pour déceler notre fuite par tes cris , ta
 „ sentence est prononcée , & ta mort , ainsi que
 „ celle des deux autres me mettra à couvert de
 „ toute inquiétude . ” MARVEA ne répondit
 que par un soupir , & CAPELLINI se retira avec
 la joie amère que goutent les scélérats , lors-
 qu'ils se croient sûrs de l'impunité de leurs
 forfaits .

PUGATSCHEW cependant était arrivé . Il
 veut voler dans les bras d'une Epouse qu'il ché-
 rit encore , mais qu'il redoute de trouver infi-
 delle . Chacun voudrait lui annoncer son mal-
 heur ; personne ne l'ose . L'hypocrite Italien
 se hasarde enfin à lui faire le fatal récit . Le
Cosaque , immobile d'étonnement écoute avec
 effroi le Roman de la prétendue évasion du
Bolonais & de MARVEA . Pour la première
 fois il verse des pleurs ; aux larmes sincères de
 son ami le détestable CAPELLINI joint ses lar-
 mes perfides . Absorbé dans la plus profonde
 douleur , PUGATSCHEW se retire dans le lieu le
 plus sombre du Souterrain . Personne n'ose l'ap-
 procher ; le fidèle SCORONDONO lui-même
 craint de lui parler ; toute la Troupe prend
 part à ses chagrins , & semble respecter sa dou-
 leur . BOISPRESS cependant observe l'*Italien* ; il
 croit découvrir sur son visage des signes d'em-
 barras ; à travers sa douleur affectée il saisit le
 sourire inquiet du coupable , qui s'applaudit en
 secret d'un crime dont le remords le poursuit
 & le dévore . Il ne le perd plus de vue , il
 observe tous ses pas , & sans faire part de ses
 soupçons à personne , résolu d'épier toutes ses
 démarches , il ne désespère pas de dévoiler un
 my-

mystère qu'il soupçonne, mais qu'il a peine à concevoir.

Trois jours se passèrent avant que CAPELLINI pût trouver un moment pour sortir du Souterrain. Le partage du butin, le récit de ce qui leur était arrivé avaient occupé les Bandits pendant tout ce tems. Le matin du quatrième jour l'*Italien* sort; Boispré qui l'observe, va trouver SCORONDONO & le prie de l'accompagner. „ Ou je me trompe, lui dit-il, où nous allons retrouver la femme de notre ami, suis moi seulement, & ne dis mot.”

SCORONDONO, qui ne comprend rien à cette énigme, le suit cependant. CAPELLINI avait quelque pas devant eux; mais avec quelque vitesse qu'il courût, avec quelque précaution qu'il cherchât à cacher sa marche, l'œil percant du *Français* l'avait découvert, & lui & son amie le poursuivirent si heureusement, sans avoir été aperçus, qu'il n'était qu'à deux pas de la caverne lorsqu'ils se jettèrent à la fois sur lui & le désarmèrent. „ Malheureux, lui dit Boispré sans lui donner le tems de se reconnaître, qu'as-tu fait de MARVEA, & que viens-tu chercher ici?” A ces mots un cri perçant sort de la Caverne, & Boispré & SCORONDONO reconnaissent la voix de la belle *Morduate* qui implore leurs secours. La lâcheté accompagne toujours le crime, & sur-tout quand il se voit découvert. L'*Italien* confondu tombe aux pieds des deux Braves, confesse son crime, & leur demande où la liberté de fuir ou une mort prompte. Sans lui répondre ils l'attachent à un arbre, & pénètrent ensuite dans

la caverne. Quel spectacle s'offre à leurs yeux! Deux cadavres encore sanglants, & MARVEA la mort sur les lèvres, liée comme une criminelle, étendue par terre à quelques pas de ces cadavres! SCORONDONO ne put retenir ses larmes, & l'ame atroce de BoisPRE fut émue de tant d'horreurs. Ils s'empressèrent de délier la femme de leur malheureux ami; mais trop faible pour les suivre, ils la laissèrent dans la caverne pour aller au Souterrain annoncer ce qui venait de se passer. SCORONDONO cependant trouva à propos de rester auprès d'elle jusqu'au retour de son ami, pour lui faire prendre quelque nourriture, & garder son prisonnier à vue.

BoisPRE court à toutes jambes au Souterrain, & sans entrer dans aucun détail, il dit qu'il a trouvé MARVEA, & demande que PUGATSCHEW le suive. Toute la Troupe étonnée veut l'interroger; pour toute réponse il prend le Cosaque par la main, l'entraîne plus mort que vif, & marche avec son ami à la tête de tous les Bandits, qui, curieux de savoir ce que signifie tout ce qu'ils voyent, le suivent en silence:
 „ Voilà le Ravisseur de ta Femme, dit-il à
 „ PUGATSCHEW en lui montrant CAPELLINI
 „ attaché à un arbre. Nous te vengerons;
 „ mais modérez ta juste fureur, jusqu'à ce que
 „ nous ayons appris de lui-même toute l'histoi-
 „ re de son odieux forfait."

QUEL spectacle affreux, mais attendrissant, s'offre aux yeux étonnés de PUGATSCHEW & de ses Camarades! MARVEA, que SCORONDONO soutient à peine, MARVEA dont l'ame prête à s'envoler ne semble s'être arrêtée dans son corps

DE JEMELJAN PUGATSCHEW. 141

corps languissant & abattu que pour convaincre son Epoux qu'elle fut toujours vertueuse, & pour implorer sa vengeance! Tous ces hommes féroces retrouvèrent une ame à ce triste & douloureux spectacle (v), & leurs coeurs, endurcis au crime, frémirent de l'atrocité de celui dont ils voyaient les effets effrayants. Des larmes de tristesse, de désespoir & de rage coulaient de tous les yeux, & CAPELLINI allait être déchiré, si le Général n'eut ordonné qu'on l'épargnât pour un supplice plus digne de ses forfaits. PUGATSCHEW, dans un morne silence, les yeux fixés sur son Epouse expirante, semble ne rien voir, ne rien entendre. Un mouvement machinal lui fait enfin tourner la tête vers l'infame auteur de tous ses maux; un cri d'horreur lui échappe, il court se précipiter dans les bras de BOISPRE', comme s'il voulait cacher sa douleur, sa honte & son désespoir dans le sein de cet ami fidelle. D'abondantes larmes sillonnèrent alors ses joues, brûlantes du feu de la fureur; son cœur pressé respire avec

(v) L'habitude aux grands crimes peut sans-doute endurcir les coeurs des méchants, & former, s'il est permis de se servir de cette expression, un *catus* dans leur ame atroce, qui perd par là tout sentiment du juste & de l'honnête. Mais il est des forfaits si noirs, si inouïs, que l'homme le plus barbare, que celui même qui les commet, éprouve malgré lui un frémissement involontaire. C'est le cri de la Nature, qui se venge, par cette sensation douloureuse, du mépris que l'homme fait de ses loix saintes & inaltérables.

moins de peine, ses sanglots étouffés s'échappent avec plus de liberté; cette heureuse révolution sauva ses jours. Un peu remis de son premier effroi, il veut revoir sa tendre & fidèle MARVEA; il vole à elle, se précipite à ses côtés; il l'appelle, lui prodigue les plus tendres caresses, lui jure de l'aimer toujours, & promet de la venger. À ces derniers mots MARVEA, l'infortunée & vertueuse MARVEA ouvre à peine ses beaux yeux à demi éteints, prononce hâtivement le nom de JEMELIAN, & expire, en voulant le prononcer encore, entre les bras de son Epoux.

JAMAIS scène plus touchante n'avait frappé les yeux de ces barbares. PUGATSCHEW évanoui fut d'abord transporté dans le grand Souterrain; les trois Cadavres furent de même enlevés; & CAPELLINI, fortement garrotté, fut traîné sous une espèce de hutte, que l'on forma à la hâte à quelques pas du Souterrain, pour que son haleine impure ne souillât pas, disaient ses anciens Confrères, cet asile sacré du courage & de la liberté! Après qu'on eut fait reprendre ses sens au désolé PUGATSCHEW, & qu'on lui eut procuré tous les secours qui lui étaient nécessaires on enterra dans la même fosse les deux malheureuses victimes de la plus horrible brutalité. Le cadavre de l'infame SAWNAGOWSKI fut pendu à un arbre devant les yeux du monstre qui l'avait rendu complice de ses fureurs. On recula le supplice de l'Italien jusqu'à ce que PUGATSCHEW fut en état de paraître dans l'Assemblée. Pendant plus de quinze jours une fièvre ardente, accompagnée de

délires terribles, fit craindre pour ses jours; enfin sa jeunesse, la force de son tempérament, les soins de ses amis, & plus que tout cela, le désir de la vengeance, l'ordonnèrent à la mort. Pendant cet intervalle jusqu'à son entière convalescence, tous les Brigands venaient chaque jour accabler l'odieux CAPELLINI de toutes les malédictions que pouvait leur suggérer l'horreur de son infame perfidie. Le mari de l'infortunée Compagne de MARVEA avait demandé comme une faveur la permission d'être son bourreau, & chaque jour il terminait la terrible & bizarre cérémonie par écorcher quelque partie du corps de ce malheureux. Enfin PUGATSCHEV étant parfaitement rétabli, ce prochain céda au jugement du coupable. On n'était embarrassé que sur le genre de son supplice. JEMELJAN, quoiqu'il brûlât du désir de se venger, & qu'il consentît à la mort de son perfide ami, eut encore la générosité de ne vouloir point aggraver la sentence qui devait l'y condamner. Le sanguinaire Areopage, ne trouvant dans les coutumes d'aucun Peuple aucun supplice qui put expier un crime qui n'avait point d'exemple, voulut inventer de nouveaux; mais leur imagination, quelque féconde qu'elle fut en forfaits, ne leur en offrit point qui les satisfît. Il était réservé au féroce BOISFRE d'inventer des tourments, dont l'enfer même ne donnerait point l'idée. Il voulut que CAPELLINI, suspendu par les aisselles au même arbre auquel pendait déjà son complice & sa victime, fut attaché par le milieu du corps au cadavre de ce malheureux. Et, pour que

sel

ses yeux pussent sans cesse se repaître de ce spectacle hideux , il fit consentir ses Confrères à prolonger , autant qu'il serait possible , la vie du criminel , en le forçant de prendre de la bouche du Cadavre pourri de SAUWAGOWSKI les alimens qu'on y mettrait . PRESOKOWISKI (c'était le nom du mari de la Femme qui avait servi aux infames plaisirs du Polonais) se chargea avec joie de cet office barbare , & s'en acquitta avec tout le zèle que peut inspirer le désir de la plus terrible vengeance . Deux fois par jour tous les Brigands , le Général & les différents Chefs de la dernière campagne seuls exceptés , venaient l'un après l'autre lui reprocher son crime & lui appliquer deux coups de baguette sur le corps ; après quoi PRESOKOWISKI , son bourreau en titre d'office , continuait son affreuse excoriation .

Si le crime abominable de CAPELLINI inspire une juste horreur , le supplice que la fureur inventa pour l'en punir fait frémir la nature ; & il ne fallait rien moins que l'ame atroce d'un BOISPRE pour en concevoir l'affreuse idée , & son éloquence infernale pour le faire approuver par un Sénat même de Scélérats . Cependant le malheureux Italien résista plusieurs jours à tous les tourmens de cet horrible supplice , & si PUGATSCHEW lui-même , dont la vengeance était si inhumainement servie , n'eut enfin prié qu'on abrégât ses cruelles peines , les barbares se seraient fait un affreux plaisir de repaître plus longtems leurs yeux de ce spectacle hideux & révoltant . Avant de prononcer au coupable l'infamale sentence dont je viens

de

de donner le détail, on le força par des tortures réitérées d'avouer en présence de PUGATSCHEW toutes les particularités de son crime, & les plus modérés ou les moins sanguinaires des ces barbares avouèrent alors que, s'il était possible d'inventer des tourments plus horribles, le malheureux les avait mérités. Lorsque, à l'intercession de PUGATSCHEW, on eut fait mourir CAPPELLINI pour abréger ses peines, & que les deux Cadavres eurent été jettés loin du Souterrain dans une fosse commune, tout rentra dans l'ordre, & on ne pensa plus qu'à reprendre le fil des opérations ordinaires, qui avait été interrompu par cette terrible scène.

PUGATSCHEW, depuis cette aventure funeste, en proye à toutes les horreurs de la plus noire mélancolie, ne vit plus dans ses Camarades que ce qu'ils auraient dû lui paraître toujours; une Troupe de scélérats capables de tous les crimes, dès que l'intérêt de leurs passions exigerait d'eux qu'ils s'en rendissent coupables. La nécessité, ou plutôt son imprudence l'avait associé à ces hommes perdus, l'habitude de vivre avec eux, la vie tumultueuse, errante, mais libre qu'il menait depuis plusieurs années, l'amour de l'indépendance, le désir mal conçu de la gloire, l'ambition de commander, ne suffit qu'à des Esclaves ou à des Brigands, tout cela l'avait aveuglé sur l'incohérence & les dangers d'une Société que le crime seul unissait, & lui avait fermé les yeux sur toute l'étendue de la perversité de ceux à qui il s'était livré si légèrement. Coupable autant que ses Compagnons de tous les meurtres & de tous les bri-

LA VIE ET LES AVANTURES

gandages qu'ils avaient commis ensemble, PU-GATSCHEW ne s'était même pas douté qu'il put se les reprocher un jour. Couvert de crimes, il en détestait cependant jusqu'à l'idée, mais c'est qu'aucune action n'était crime à ses yeux, si elle ne portait l'empreinte d'une ame noire, basse & perfide. Le métier dangereux, qu'il avait embrassé presque malgré lui, il avait appris à ne le regarder que comme une guerre, défendue il est vrai par les Loix des Nations, mais permise par celles de la Nature. Depuis plus de sept ans qu'il était membre de cette singulière République à peine y avait-il vu l'ombre de ces vices & de ces crimes si fréquents chez les Peuples les plus éclairés & les mieux polisés. L'ordre & le maintien de certaines Loix pouvaient donc subsister dans le sein même d'une société d'hommes proscrits par les Loix, & ennemis de l'ordre. Voilà comme jusqu'alors avait raisonné JEMELJAN, & d'après ces idées, il ne désespérait pas, comme il l'a dit souvent lui même, d'engager un jour ses Camarades à abandonner leurs cavernes & leurs forêts, à former un corps régulier & mieux discipliné, qu'il conduirait à une gloire plus solide & plus digne de leur courage; peut-être même s'en serait-il servi pour jeter, dans quelque lieu inhabité, les fondemens d'une nouvelle Nation, dont il aurait été le Législateur & le Père (w).

MAIS

(w) Quelque chimérique que puisse paraître le plan de notre Héros, peut-être est ce dommage qu'il n'a fait pu l'exécuter. Et si l'Auteur Ruffe ne nous

Mais lorsque la plus terrible expérience lui eut appris à quels excès avaient pu se porter deux de ses anciens Camarades, il les crut presque tous capables des mêmes horreurs, & résolut nous donne pas un Roman pour une Histoire véritable, si ce qu'il a osé écrire a mérité que ses Maîtres y jettassent un coup d'œil, peut-être eut-il été digne d'eux de ne punir PUGATSCHEW que par l'obligation d'aller, dans quelques uns des vastes déserts de leur Empire immense, jeter les fondemens de sa nouvelle Nation. *Rome*, dans son berceau, ne fut habitée que par une troupe de Brigands; & si l'on remontait à la source de tous les autres Peuples, on verrait avec étonnement que les Fondateurs des plus beaux Empires, des Nations les plus célèbres, n'ont été dans leur origine que des PUGATSCHEW ou des ROMULUS. L'Auteur s'efforce dans tout son livre de nous donner une si haute idée du caractère moral de l'Imposteur dont il a fait son Héros, que l'on serait tenté de croire qu'un Pays peuplé d'Avanturiers, de Bandits, de Gens sans aveu, à qui il aurait donné des Loix, serait devenu, en peu de tems peut-être, une pépinière de Sages ou de Héros. Homme vertueux & scélérat, indéfinissable JEMELJAN, au lieu de troubler un puissant Empire, d'ébranler le Trône d'une auguste Souveraine, que ne t'es-tu modestement contenté de la gloire de devenir le Fondateur & le Législateur d'un Peuple nouveau. Ton nom, chéri & respecté des Nations, brillera à côté des noms fameux des CECROPS, des SOLOMON, des LIGURGUE, des ROMULUS, des PIERRE ALEXIEWITZ, des GUILLAUME PEN, &c. Aujourd'hui détesté, abhorré dans tous les tems, ton nom, devenu une injure, ne passera à la Postérité qu'avec l'horreur de tous tes forfaits.

Note du Traducteur.

LA VIE ET LES AVANTURES

gâtages qu'ils avaient commis ensemble, PU-GATSCHEW ne s'était même pas douté qu'il put se les reprocher un jour. Couvert de crimes, il en détestait cependant jusqu'à l'idée, mais c'est qu'aucune action n'était crime à ses yeux, si elle ne portait l'empreinte d'une ame noire, basse & perfide. Le métier dangereux, qu'il avait embrassé presque malgré lui, il avait appris à ne le regarder que comme une guerre, défendue il est vrai par les Loix des Nations, mais permise par celles de la Nature. Depuis plus de sept ans qu'il était membre de cette singulière République à peine y avait-il vu l'ombre de ces vices & de ces crimes si fréquents chez les Peuples les plus éclairés & les mieux polis. L'ordre & le maintien de certaines Loix pouvaient donc subsister dans le sein même d'une société d'hommes proscrits par les Loix, & ennemis de l'ordre. Voilà comme jusqu'alors avait raisonné JEMELJAN, & d'après ces idées, il ne désespérait pas, comme il l'a dit souvent lui même, d'engager un jour ses Camarades à abandonner leurs cavernes & leurs forêts, à former un corps régulier & mieux discipliné, qu'il conduirait à une gloire plus solide & plus digne de leur courage; peut-être même s'en serait-il servi pour jeter, dans quelque lieu inhabité, les fondemens d'une nouvelle Nation, dont il aurait été le Législateur & le Père (w).

Mais

(w) Quelque chimérique que puisse paraître le plan de notre Héros, peut-être est ce dommage qu'il n'ait pu l'exécuter. Et si l'Auteur *Russe* ne nous

Mais lorsque la plus terrible expérience lui eut appris à quels excès avaient pu se porter deux de ses anciens Camarades, il les crut presque tous capables des mêmes horreurs, & résulte de ce que nous donne pas un Roman pour une Histoire véritable, si ce qu'il a osé écrire a mérité que ses Maîtres y jettassent un coup d'œil, peut-être eut-il été digne d'eux de ne punir PUGATSCHEW que par l'obligation d'aller, dans quelques uns des vastes déserts de leur Empire immense, jeter les fondemens de sa nouvelle Nation. *Rome*, dans son berceau, ne fut habitée que par une troupe de Brigands; & si l'on remontait à la source de tous les autres Peuples, on verrait avec étonnement que les Fondateurs des plus beaux Empires, des Nations les plus célèbres, n'ont été dans leur origine que des PUGATSCHEW ou des ROMULUS. L'Auteur s'efforce dans tout son livre de nous donner une si haute idée du caractère moral de l'Imposteur dont il a fait son Héros, que l'on serait tenté de croire qu'un Pays peuplé d'Avanturiers, de Bandits, de Gens sans aveu, à qui il aurait donné des Loix, ferait devenu, en peu de tems peut-être, une pépinière de Sages ou de Héros. Homme vertueux & scélérat, indéfinissable JAMELJAN, au lieu de troubler un puissant Empire, d'ébranler le Trône d'une auguste Souveraine, que ne t'estu modestement contenté de la gloire de devenir le Fondateur & le Législateur d'un Peuple nouveau. Ton nom, chéri & respecté des Nations, brillait à côté des noms fameux des CECROPS, des SOLON, des LIGURGIE, des ROMULUS, des PIERRE ALEXIEWITZ, des GUILLAUME PEN, &c. Au-jourd'hui détesté, abhorré dans tous les tems, ton nom, devenu une injure, ne passera à la Postérité qu'avec l'horreur de tous tes forfaits.

Note du Traducteur.

I 2

LA VIE ET LES AVANTURES

solut d'abandonner au plutôt des gens qu'il ne pouvait plus estimer. Les seuls SCORONDON & BoisPRE' lui parurent dignes de conserver son amitié ; cclui-là, parce que c'était proprement à lui qu'il devait presque toute la considération dont il jouissait dans la Troupe ; celui-ci, parce que, outre plusieurs autres services, il avait retrouvé & vengé sa chère MARVEA. Cependant il était embarrassé sur les moyens de sortir sans danger de la Forêt de l'Ukraine. Demander son congé, c'était demander la mort ; les Loix ne permettaient pas de l'accorder, & la sûreté de toute la Troupe exigeait le sang de quiconque oserait en faire la proposition. Se dérober par la fuite, c'était courir le même danger ; c'était bien pis encore, c'était se couvrir de honte ; & plus que la mort même PU-GATSCHEW redoutait l'infamie & le reproche de lâcheté. Attendrait-il jusqu'à ce qu'il put parvenir au Poste de Général, pour exécuter ensuite le dessein dont il avait fait part au Gouverneur d'Afracan ? mais c'était risquer de ne l'exécuter de longtems, peut-être même jamais. Dans cet embarras il s'arrêta enfin au parti qui lui parut le plus sûr ; ce fut d'attendre que, les deux mois de l'Assemblée-Générale expirés, il fut obligé de se remettre en campagne. Il se flattait qu'il trouverait alors quelque occasion favorable qui assurât son salut & sa gloire. Il voulut cependant éprouver la discrétion & la fidélité de BoisPRE'. Cet homme, s'il pouvait le gagner & le faire entrer dans ses vues, lui paraissait propre à devenir un jour l'instrument de sa grandeur. Il était brave

brave & intrépide ; instruit par l'expérience il avait l'art de mener les hommes où il voulait & comme il voulait ; & s'il n'avait ni principes, ni vertus, il possédait des connaissances qui pouvaient lui tenir lieu de vertus & de principes, parce qu'elles lui donnaient la facilité de les afficher au besoin ; & quoique JEMELJAN n'eut encore guères vu que des *Cosaques* & des Brigands, il n'ignorait pas que le masque de l'*Honnête* vaut chez la plupart des hommes autant que l'*Honnête* réel même.

UN jour qu'avec son ami il prenait l'exercice de la Chasse, & qu'assis au pied d'un arbre dans le plus épais de la Forêt ils faisaient un repas de Chasseurs, PUGATSCHEW amena la conversation sur la gloire & les moyens de l'obtenir.
 „ La gloire, mon ami, lui dit BoisPRE' ; c'est
 „ une belle Idole que l'on adore par tout, mais
 „ que chacun habille & honore à sa fantaisie.
 „ Depuis le Monarque, qui commande à des
 „ millions de Sujets, jusqu'à nous autres qui,
 „ ensevelis dans ces forêts sauvages, ne sommes
 „ ni sujets ni libres, tout le monde cher-
 „ che la gloire. Tu crois peut-être que je
 „ badine en parlant de nous. Mon ami, sans
 „ patrie, sans parens, sans état, sans aucune
 „ relation solide qui nous attache les uns aux
 „ autres, il est pourtant vrai que l'espèce de
 „ gloire que nous ambitionnons est aussi réelle
 „ que celle après laquelle courent les Con-
 „ querants & les Rois ; ou plutôt que la leur
 „ est aussi chimérique que la nôtre. La gloire
 „ est comme la Religion ; plus les dogmes de
 „ celle-ci sont obscurs & absurdes, plus elle

1501 LA VIE ET LES AVANTURES

„ paraît divine. Plus son culte est minutieux,
„ extravagant, pénible, plus on la croit subli-
„ me elle-même. Regarde les Moines de l'*Eu-*
„ *rope* les Bonzes de l'*Afie*, tous les Fourbes
„ encapuchonnés de l'Univers, ils se croient
„ tous les Conseillers, les Favoris de la Divi-
„ nité. A mesure que leur absurde & ridicule
„ fanatisme les rend plus inutiles ou plus dan-
„ gereux aux hommes, ils croient approcher
„ d'un degré de la parfaite Sainteté, & le subli-
„ me de la perfection pour ces Dévots faineants,
„ c'est ce qu'ils appellent le pur *Quiétisme*,
„ ou le renoncement le plus absolu aux devoirs
„ de la Société. D'un autre côté jette les
„ yeux sur les Enthousiastes de la gloire ; ses
„ plus beaux lauriers sont pour les Conquérants,
„ pour les Destructeurs des Nations. Un Roi
„ pacifique trouve à peine une place dans
„ l'Histoire, quelques vertus qu'il ait d'ail-
„ leurs ; un *ALEXANDRE* qui dévaste toute
„ l'*Afie* ; un *Cesar* qui met sa Patrie & la
„ moitié du Monde dans les fers, un *GINGIS-*
„ *KAN* qui renverse les Trônes les mieux af-
„ fermis & change en vastes déserts des pays
„ qui pouvaient à peine contenir leurs nom-
„ breux Habitans, voilà les Héros que tout
„ l'Univers revère ; leur gloire à eux est d'être
„ crants & redoutés ; mon ami, c'est aussi la
„ nôtre..”

- Mais enfin, dit *PUGATSCHEW*, il est
plus glorieux d'être le défenseur de sa Pa-
trié, que d'être voleur ou assassin, comme
toi & moi nous le sommes. „ Tu te trompes,
mon ami, il est peut-être moins dangereux,

„ si comme moi, tu ne vois pas le danger dans
„ la mort que nous affrontons, mais dans la
„ honte des peines que les Loix décernent con-
„ tre nous. Ce point excepté, la gloire, s'il
„ y en a, est égale entre le Soldat & le Bri-
„ gand. Verse tout ton sang pour la défense
„ de ta Patrie, ou pour la querelle de tes Maî-
„ tres, qu'elle gloire t'en revient-il? Confondu
„ avec des milliers d'Esclaves de la volonté
„ d'un seul Homme, tu vis ou tu meurs igno-
„ ré, de même que le Brigand qui, les armes
„ à la main, trouve la mort au milieu de ses
„ brigandages. Toutes tes belles actions, tout
„ le fruit de la Victoire à laquelle tu as eu
„ part, comme tous les autres, se rapportent
„ à celui qui commande ; le Soldat moissonne
„ les lauriers, le Général seul s'en décore." —

Mais tu avoues au moins que celui qui com-
mande peut obtenir l'espèce de gloire dont
je parle, car je ne veux point disputer avec
toi sur les termes ; & quoique je me sente
incapable de bien répondre à tes sophismes,
je sens pourtant quelque chose au dedans de
moi qui me dit que tu as tort. „ Eh bien !
„ en t'avouant ton principe qu'en concluras-
„ tu ?" — Que la gloire est quelque chose, &
que je ne vois pas pourquoi je ne pourrais
pas y prétendre. — „ Tu dois être satisfait ;
„ tu as déjà commandé avec honneur, tu t'es
„ couvert de gloire parmi nous ; & si tu en am-
„ bitionnes une plus brillante encore, attends
„ quelques tems, notre Général ne peut aller
„ bien loin, le commandement suprême ne peut
„ te manquer ; du moins tu sais que SCORONDONO

„ & moi avons assez de pouvoir pour te le faire
„ déferer.” — J'ai prétendu autrefois à cette
gloire que tu m'annonces ; mais c'est la gloire
des Brigands , elle m'est devenue trop odieu-
se , j'y renonce. — „ Et que prétends-tu
„ donc faire ? quelle autre route t'est ouverte ? ”
„ quelle autre carrière peux-tu t'ouvrir ? ” —
Fuir , ou mourir. Cher Bois Pre' , connais
toute mon ame. L'ambition la dévore ; mais
une ambition noble & généreuse. Tu n'igno-
res pas l'accident qui m'a conduit parmi des
Hommes , dont je déteste à présent la So-
ciété. Le feu de la jeunesse , l'image de la
liberté , que l'on traça si belle & si entière
à mes yeux , l'amour de l'indépendance , la
nécessité peut-être , tout m'entraîna dans
une profession pour laquelle je n'étais point
fait. Dès mes premières courses j'osai for-
mer le dessein de me rendre assez recommandable
à mes Compagnons , pour les forcer à
m'élire pour leur Chef quand ils m'en croi-
raient digne. J'osai plus ; mon imagination
exaltée par l'attrayante perspective d'une
gloire dont mon cœur se formait la plus
séduisante idée , me représenta comme possi-
ble le projet d'inspirer à cette Troupe de
Brigands , ou du moins à la plus saine partie
d'entre eux , des sentimens plus relevés. De-
venu leur Général , mon dessein était d'en
former un Corps , de me mettre à leur tête ,
d'abandonner pour toujours les Forêts de
l'Ocraina & ceux qui préféreraient d'y rester ,
& d'aller avec mes Braves offrir mes ser-
vices & mon bras à quelque Prince qui re-
com

compenserait un jour ma bravoure & ma fidélité — Tu ris, Boispre'; mon projet te paraît chimérique ; cependant cet agréable rêve m'a occupé jusqu'au moment, où MARVEA ne m'a été rendue que pour remplir mon ame d'horreurs & de remords , en connaissant toute l'atrocité des hommes auxquels je me suis associé. Je veux les fuir ces Hommes barbares , ou périr par leurs mains odieuses. Ne me dis pas que je suis injuste ; que les coupables ont été punis — Le chatiment même qu'un excès de zèle pour venger ton ami , t'a fait inventer & que les cruels n'auraient jamais dû approuver , ce chatiment auquel ils se sont complus avec une joie féroce me les rend plus odieux encore. Je ne regretterai que toi & Scorondono ; mais je veux fuir ; & si tu n'as pas le courage de me suivre , de te dérober aux remords & au supplice qui t'attendent , aye au moins celui de me laisser partir , ou de me dénoncer à tes Confrères. Je préfère la mort à un séjour plus long parmi eux.

„ J'AI ri du projet de nous reformer ; il était „ aussi chimérique que ridicule. Mais , mon „ cher JEMELJAN , j'approuve fort celui d'a- „ bandonner une Société qui te déplait , & „ qui remplirait le reste de tes jours d'amer- „ tume & de remords. Non seulement je te „ promets le secret le plus inviolable , je fais „ plus , dès ce moment si tu veux y consentir , „ je jure de te suivre pour ne t'abandonner „ jamais. Ce n'est pas que mon ame redoute

„ les remords dont tu me ménaces ; je n'en
 „ connus jamais ; & quant au supplice — mon
 „ ami , je dois mourir un jour , & pour un
 „ homme qui pense comme moi , le genre de
 „ sa mort doit lui être assez indifférent. Mais
 „ je t'aime ; j'ai plus d'expérience que toi ;
 „ ton ambition mal dirigée pourrait te perdre ;
 „ je saurai la conduire , si tu me le permets ;
 „ & s'il est quelque gloire , capable de tenter
 „ l'ame insensible de BoisPRE' , c'est celle de
 „ travailler au bonheur & à la gloire de son
 „ ami. Cependant , crois-moi , ne négliges
 „ pas le conseil que je vais te donner. La fuite
 „ du Souterrain est difficile , dangereuse , &c ,
 „ j'ose le dire , indigne de notre courage.
 „ Nous pourrions attendre la prochaine cam-
 „ pagne ; il serait plus facile de nous dérober
 „ à la vigilance d'un petit nombre. D'ail-
 „ leurs , Chef d'une division tu serais le maître
 „ de régler les choses de façon à favoriser &
 „ à cacher notre désertion. Mais la prudence
 „ semble encore nous interdire ce moyen.
 „ Irons-nous , dénués de tout secours , hasar-
 „ der un voyage long & pénible ? Quel moyen
 „ de subsister sur la route ? Faudra-t-il se ré-
 „ soudre de rechef à arracher par la force des
 „ Biens , qu'en attendant encore un peu nous
 „ serons maîtres de nous procurer sans peine ?
 „ Nous n'aurions donc pas cessé d'être ce que
 „ nous sommes ; & nous serions exposés à des
 „ dangers plus réels. D'ailleurs , supposons
 „ que nous arrivions à un lieu sûr , où nous
 „ n'ayons plus à craindre la vengeance de nos
 „ Camarades ; que faire , qu'entreprendre ?

„ Sang

„ Sans les richesses , qui seules donnent de la
 „ considération parmi les hommes , il ne nous
 „ resterait d'autre ressource que de devenir Sol-
 „ dat , Laquais , ou Filou . Le cœur de l'am-
 „ bitieux JEMELJAN ne se revolte-t-il pas à
 „ l'idée seule de ces viles professions . Pour
 „ moi j'ai été tout ce qu'on peut être ; &
 „ peu m'importerait de la Mandille ou du Mous-
 „ quet ; pour BoisPRE vivre est le bien su-
 „ prême , le *comment* ne l'inquiète ni ne l'em-
 „ barrassé . Mais c'est à l'âme altière de PU-
 „ GATSCHEW que je parle ; à cet homme qui
 „ dit lui même que l'ambition le dévore . Mon
 „ ami , ce n'est ni dans l'Antichambre des
 „ Grands , ni dans les Chambrées du Soldat , ni
 „ dans les obscures retraites des Filoux que
 „ l'on trouve les moyens de satisfaire celle qui ,
 „ comme la tienne , vise à la gloire . Mon
 „ avis est donc que tu attends encore avec pa-
 „ tience jusqu'à ce que la mort de notre Gé-
 „ néral te mette à sa place . Maître alors de
 „ tous nos Trésors , nous en prendrons ce qu'il
 „ nous faudra pour nous mettre en état de pa-
 „ raître avec éclat dans le nouveau Monde où
 „ je te conduirai . Nous y brillerons , on nous
 „ y remarquera ; la fortune & les circonstances
 „ achèveront le reste . ”

PUGATSCHEW sentit toute la force des rai-
 sons de son ami ; mais l'éloignement de la mort
 du Général , l'incertitude de lui succéder , ne
 lui permirent pas de s'y rendre d'abord . „ Quant
 „ à la succession au Généralat , j'en fais mon
 „ affaire , luidit BoisPRE ; je ne crois pas
 „ que personne s'oppose au choix que Sco-

„ RONDONO & moi nous aurons fait. Et si
 „ notre Chef vit trop longtems, au gré de tes
 „ désirs, un seul mot de ta part sera son ar-
 „ rêt; la mort d'un Chef de Brigands ne peut
 „ être que méritoire.” Le Cosaque frémît à
 cette proposition; il ne pût s'empêcher d'en
 marquer une sorte de surprise mêlée d'indigna-
 tion à son ami; il commença même à redouter
 le société d'un homme si dangereux, & ba-
 lança quelque tems s'il ne voulait pas fuir seul
 à la première occasion, & attendre de son cou-
 rage & de la fortune cette gloire qu'il ambi-
 tionnait tant. Cependant, son destîn l'entraî-
 nant sans-doute, il s'abandonna entièrement à
 la conduite de son ami, en lui recommandant
 seulement de ne point travailler à sa liberté par
 la mort d'un homme, qui ne méritait que son
 amitié & sa reconnaissance.

PUGATSCHEW, toujours dévoré par son
 ambition & déchiré par ses remords, passa
 pourtant deux années encore dans l'affreuse in-
 certitude de son sort. BoisPRE', qu'il ne quit-
 tait plus & qu'il consultait toujours, voyant
 enfin que le Général ne s'empressait pas de mou-
 rir, & craignant que son ami n'effectuât la
 menace qu'il lui répétait toujours de s'échapper
 seul, se détermina, sans lui en rien dire, à son
 œuvre méritoire. Cette seconde année Pu-
 GATSCHEW avait fait des prodiges de valeur
 dans une action qui s'était passée sur les fron-
 tières de la Pologne, & où ceux qu'il avait osé
 attaquer étaient au moins six contre un. Il y avait
 perdu onze hommes, avait lui-même été assez
 dangereusement blessé, mais le champ de ba-
 taille

taille lui était demeuré, & le butin qu'il rapporta surpassait en richesses tout ce que les Brigands avaient jamais vu. Boispre', qui ne perdait point de vue le projet favori de son ami, profita de cet heureux évènement pour en hâter l'exécution. Il vit tous les esprits si enthousiasmés de la bravoure & du bonheur du Cosaque qu'il crut sans risque pouvoir hasarder quelques propos, pour voir s'ils ne feraient point sensation. Il trouva, comme on en trouve dans toutes les Sociétés, des gens mécontents & jaloux; il nourrit par les plaintes le mécontentement des uns, & par ses soupçons la jalousie des autres. Sans se compromettre il excita les murmures, & bientôt la division & la discorde regnèrent dans le Souterrain. Le Général, s'apercevant de la fermentation qui allait soulever & peut-être déchirer son petit Empire, voulut prévenir le mal. Il fait assebler toute la Troupe, & demande de quoi l'on se plaint. Cent voix s'élèvent aussitôt qui demandent qu'on forme le Tribunal des Vingt-quatre, que le Général cependant suspende ses fonctions & rende compte de sa conduite. Scorondono & Pugatschew, qui ignoraient le manège de Boispre', plus étonnés que le Général lui-même, prirent sa défense, & représentèrent qu'avant de transporter le pouvoir suprême au Tribunal des Vingt-quatre, la Loi voulait qu'il y eut un Accusateur & un Délit; que le crime, dont leur Chef pouvait s'être rendu coupable, leur était inconnu, & qu'ils demandaient que l'Accusateur formât ses chefs d'accusation selon l'usage, & gardât les arrêts jusqu'au jugement.

ment définitif du procès. — Nous ne lui compaissons d'autre crime, dirent les rautins, que son incapacité à nous conduire; il nous faut un autre Chef. — A ce cri PUGATSCHEW crut reconnaître le doigt de son intriguant & dangereux ami. Il en parut moins ardent à reprimer l'insolence des prétendus mécontents, & laissa à SCARENDO NO, & au Général lui-même, le soin de débrouiller cette fusée.

„ AMIS, leur répondit alors le Général,
 „ depuis tant d'années que je suis votre Chef
 „ personne ne s'est avisé jusqu'à présent de se
 „ plaindre de ma conduite ou de mon incapacité.
 „ Si aujourd'hui j'y ai donné lieu, que
 „ quelqu'un de vous se lève & m'accuse, je
 „ tâcherai de me défendre. Mais tant qu'on
 „ ne met point d'autre crime à ma charge que
 „ celui d'une incapacité que tous n'avoueront
 „ pas, & dont les preuves, si quelqu'un osait
 „ en fournir, seraient au moins balancées par
 „ des preuves contraires, mon honneur me dé-
 „ fend de remettre en d'autres mains le com-
 „ mandement qui m'a été confié. S'il vous
 „ faut un autre Chef, je ne m'y oppose pas,
 „ mais commencez par m'immoler à sa sûreté
 „ & peut-être à la vôtre; il faut, s'il veut
 „ monter à la place que j'occupe, que mon
 „ corps ensanglanté lui serve de marchepied.
 BoisPRE, qui s'était tû jusqu'alors, dit que le
 Général avait raison; que des murmures équi-
 voques, des motifs vagues de mécontentement
 ne suffisaient pas; que si quelqu'un voulait se
 porter accusateur, il se déclarât; que sinon il
 était d'avis qu'on rompit l'assemblée & qu'il
 ne

DE JEMELJAN PUGATSCHEW.

ne fut plus parlé de toute cette affaire. Le rusé Français avait porté les choses au point où il les voulait; il savait bien que personne n'oserait risquer une accusation dans les formes; mais il avait voulu, par ce manège, préparer les esprits à voir avec moins de surprise le triste sort qu'il préparait à un homme, qu'il faisait semblant de défendre.

L'ASSEMBLÉE s'étant séparée, & tout, en apparence, étant rentré dans l'ordre, BOIS-PRE affecta d'éviter PUGATSCHEW, sans-doute pour n'être point obligé de lui rendre compte des raisons qu'il avait eues de jouer cette comédie. Mais le fourbe se rendit secrètement auprès du Général, &c, après l'avoir loué de la fermeté qu'il avait fait paraître, il lui insinua adroitement qu'il croyait avoir découvert la source du mécontentement qu'avaient fait éclater quelques uns. „ PUGATSCHEW „ est devenu l'Idole de tous nos Frères, son „ malheur même le leur a rendu plus cher; „ une ligue s'est formée sans-doute pour lui „ déferer le Généralat. Impatients de le voir „ à la tête de tous, les traîtres ont voulu t'in- „ timider, & voir si tu serais assez pusillanime „ pour céder à leurs murmures; cette lâcheté, „ si tu en avais été capable, eut suffi à leurs „ vues; & sans être accusé, sans être coupable, tu étais déposé, deshonoré. Ta fer- „ meté a rompu leur projet, mais tu as tout „ à craindre de leur rage. J'aurais un conseil „ à te donner; il sauve ton honneur, & peut- „ être ta vie; il ajoute même au pouvoir & „ à l'autorité que tu as déjà, en te donnant un „ nou-

„ nouveau droit ; celui de nommer ton Successeur. Tu dois m'entendre” — Quoi ! tu voudrais ! — „ que sous prétexte de récompenser PUGATSCHÉW de la bravoure qu'il a fait paraître dans cette dernière expédition, tu le nommases ton Successeur en cas de mort.” — Mais ce droit, qui ne m'appartient pas, les Mutins me le disputeront & m'en feront peut-être un crime ; ton conseil alors accélère ma porte. — „ Ne crains rien ; n'ordonne pas, propose simplement ; je t'affirme du succès, & du retour de la confiance générale. Mais si, ce que je ne puis croire, on en prenait un prétexte pour te déposer, tu me connais, tu as des amis, nous saurons bien te conserver le rang auquel nous t'avons élevé.” Le Général, voyant un risque égal des deux côtés, se détermina à suivre le conseil de BOISPRE'. Dans une Assemblée, qu'il affecta de ne convoquer que quelques jours après, il fit une énumération assez modeste de ses services, promit de les continuer encore avec le même zèle, & finit en disant que, comme la profession qu'ils avaient tous embrassée était pleine de dangers, & que le Chef n'était pas moins exposé que les autres à de sinistres événemens, il demandait qu'on lui permit de faire une proposition, qui, à ce qu'il se flattait, ne déplairait pas à la Compagnie. Personne ne s'y étant opposé ; il continua ainsi. „ Il serait à souhaiter, mes amis, que, pour prévenir tout sujet de Division entre nous, pour empêcher que les funestes excès de l'anarchie ne se glissent dans notre petite République,

„ que,

que, l'Assemblée voulut accorder au Général le droit de se nommer un Successeur pendant sa vie. Toujours aux côtés de son Chef ce Vice-Général, qui porterait le titre de *Chef-Lieutenant* se formerait dans l'art pénible du Gouvernement. En cas de maladie ou d'autre empêchement il présiderait vos assemblées. — Je demande les voix."

La nouveauté de la proposition, à laquelle on ne s'attendait pas, étonna d'abord & divisa les Esprits. La pluralité enfin se décida pour l'affirmative, à condition que l'on passerait en loi que le Sujet proposé par le Général serait ensuite approuvé par les deux tiers de l'Assemblée. Mes amis, dit le Général alors, la plus grande preuve que je puisse vous donner du zèle qui m'anime en faveur de toute la Troupe, c'est de nommer le brave JEMELJAN PUGATSCHEW, pour remplir avec moi les pénibles fonctions de ma Charge, & pour m'y succéder, en cas que la mort ou quelqu'autre accident m'enlève à mes Compagnons. Toute l'Assemblée applaudit à ce choix, & JEMELJAN, moins étonné peut-être de son élévation que curieux de connaître les ressorts qu'avait fait jouer son ami pour l'y porter, se prêta à l'honneur qu'on lui faisait avec cette fierté modeste, qui fied si bien aux grands Hommes, & qu'eux seuls savent employer à propos.

L'INAUGURATION du premier *Chef-Lieutenant* fut célébrée par de grandes réjouissances, c'est-à-dire qu'on donna de longs repas, où l'on but avec excès les santé des deux

K

Gé-

Généraux. Boispre' avait réussi au-delà même de ses espérances, cependant il savait bien que le projet favori de son ami ne devait point en paraître plus avancé à celui-ci. Mais ce que ne pouvait comprendre Pugatschew, c'est que le Français évitait encore de se trouver seul avec lui. Le moment de rentrer en campagne n'était plus éloigné que de huit jours. Tous les préparatifs étaient faits, tous les postes distribués, lorsqu'un matin on s'aperçut que le Général manquait. On le cherche, on le trouve dans une espèce de Feuillée ou de cabane de verdure, qu'il s'était fait construire à quelque distance du Souterrain, sur le bord d'un ruisseau qui traversait la Forêt. On savait qu'il allait s'y amuser quelque fois avec sa Femme & ses amis, &c. que souvent il y passait plusieurs nuits de suite. Il était mort. Un poignard, teint encore du sang qui coulait de son sein, était à ses pieds ; on le reconnut pour être le sien. Sur un gason à ses côtés on trouva ses tablettes ouvertes. Un Russe, qui avait toujours été dans sa confiance, les prit &c y lut ces mots.

J'AI cédé à l'impatience d'une troupe d'ingrats. Je leur ai donné le Chef qu'ils demandaient ; mais je n'étais pas fait pour partager le commandement avec un autre. Je meurs, en rendant au brave Pugatschew la justice qu'il mérite, &c en lui laissant mon exemple pour leçon.

UNE mort aussi inopinée étonna les esprits, mais ne fit naître aucun soupçon contre celui qui en recueillait tout le fruit, encore moins contre celui qui en était l'Auteur. Cet évènement même ne changea rien aux dispositions déjà

déjà faites; & PUGATSCHEW prit les rénes de son petit Empire sans embarras, comme sans remords. Il est vrai que lorsque BOISPRE dans un entretien secret lui eut fait part de tous les ressorts qu'il avait fait jouer pour l'élever au Poste dont il le félicitait, le nouveau Chef fit paraître quelque peine de la cruauté à laquelle s'était porté son ami. Cependant, puisqu'il n'y avait plus de remède, il consentit à se prêter aux circonstances, laissant au Français le soin de pourvoir à tout ce qui restait à faire pour la réussite de leur dessin. Notre Héros ne pouvait se lasser d'admirer la fécondité du génie de son ami, pour trouver des expédients à tout; & un homme, qui, à la hardiesse criminelle d'immoler à l'ambition de son ami un innocent qui sans le savoir y mettait obstacle, joignait l'audace, peut-être plus criminelle encore, de contrefaire la main de cette victime infortunée, pour s'accuser soi-même de suicide; un homme enfin qui avec l'âme la plus noire, le cœur le plus corrompu avait un esprit doué des plus belles & des plus utiles connaissances, lui parut digne d'être ménagé. C'était un présent que lui faisait la Fortune; mais un présent dangereux, & contre lequel lui même devait toujours être en garde.

LORSQUE tout fut prêt pour le départ, & que PUGATSCHEW & BOISPRE eurent pris sciemment dans le Trésor pour des sommes immenses en bijoux & en argent, le nouveau Général, d'après l'exemple que lui avait donné son Prédécesseur, nomma & fit approuver SCORBONONO pour lui succéder. Il le dispensa

Rez LA VIE ET LES AVANTURES

même de l'accompagner, & lui donna une forte
Division à commander. „ Le brave SCORON-
„ DONO , dit - il , n'a pas besoin de suivre le
„ Général pour apprendre à gouverner. C'est
„ à lui que je dois tout ce que j'en sais moi-
„ même , & peut - être je devrais souhaiter de
„ pouvoir profiter plus long - tems de ses in-
„ structions & de son exemple.” JEMELJAN
n'était guéres sincère alors , & il n'éloignait
SCORONDONO de sa personne que pour se dé-
faire d'un surveillant incommodé.

NOTRE nouveau Général, maître de choisir
pour le théâtre de ses déprédations, telle Pro-
vince qu'il voudrait, dit à ses Compagnons que,
pour tirer une vengeance éclatante de la mort
des onze hommes qu'il avait perdu l'année pré-
cédente , il pousserait ses courses jusques sur les
Frontières de la Pologne . Après avoir traversé ,
avec une rapidité, qui ne lui était pas ordinaire ,
tout cette grande partie de la Russie , qui sépare
l'Ocraina de la Pologne , ou plutôt du Grand-
Duché de Lituanie , il s'arrêta à deux miles
de la Sosz , petite Rivière qui prend sa Source
dans le Duché de Smolensko , & se décharge
dans le Nieper ou Boristhène . Là il range sa
Troupe en bataille derrière un tertre à quel-
ques cent pas d'un Village , qu'il dit vouloir at-
taquer la nuit même ; ordonne à ses gens de ne
pas quitter ce poste jusqu'à ce qu'il revienne
se mettre à leur tête , pour les conduire , dit - il ,
à une Victoire assurée & facile ; & , sous pré-
texte d'aller reconnaître les lieux , il les quitte ,
suivi du seul Boispre , & prend le chemin du
Village . Quand il fut assez éloigné pour que

le tertre, qui masquait ses Camarades, leur dérobât sa marche, il prend plus à gauche, arrive sur les bords de la Sosz, & pour ne point risquer le passage de *Myslow*, dont cette Rivière baigne les murs, il pousse son cheval dans l'eau, & lui & BoisPRE' passent à la nage sans aucun accident. „ Enfin, dit-il à son ami, grâces à tes soins & à tes conseils me voilà libre. „ Sois encore mon guide dans ce nouveau monde, de qui m'est inconnu ; je m'abandonne à ta conduite, mais n'oublie pas que si PUGATSCHEW a quitté les Bois de l'Ocraina, ce n'est que pour satisfaire une ambition plus noble que celle qui l'y a retenu si long temps.”

JE ne suivrai pas nos deux Avanturiers de Province en Provinces, de Ville en Villes. Si dans leur route jusques à *Varsovie* ils eurent quelques avantures, elles ne sont point parvenues à ma connaissance, ou elles sont si peu intéressantes, que ce serait abuser de la patience du Lecteur de lui faire part de vingt intrigues amoureuses qu'ils eurent en chemin. Dans quelques pays que l'on voyage, elles ne peuvent jamais manquer, à qui est assez riche & assez fou pour payer au poids de l'or des plaisirs, que l'on retrouve par tout avec la même facilité, & qui cessent de l'être dès que la vénalité les accorde & que le repentir les suit.

ARRIVÉS à *Varsovie*, BoisPRE' conseilla à son ami de prendre un habit à l'Européenne, un nom & un titre étrangers „ Quelques Richesses, lui dit-il, que nous ayons, quelque figure que nous puissions faire, si tu fais paraître que tu n'es qu'un Tartare, ces Riches-

ses même serviront à faire soupçonner que nous ne sommes que ce que nous étions réellement dans le Souterrain de l'Ukraine.' PUGATSCHEW fut donc transformé en Seigneur Italien ; prit le nom, le titre, & les armes de ZANARDI (^x) ; se donna un équipage, une livrée, & enfin tout ce qui pouvait contribuer à soutenir avec éclat la dignité de Comte, à laquelle l'avoit élevé son confident & son Mentor. C'est sous ce nom qu'il a vu les principales Cours de l'Europe, qu'il a été admis à la table, à la familiarité même de plusieurs Seigneurs, qu'il a servi quelque tems comme Volontaire dans les Armées d'un grand Monarque, qu'enfin en 1763 il épousa une Dame allemande, alliée à une des Maisons Souveraines de l'Empire.

Les deux ou trois premiers mois de son séjour à Varsovie il parut peu en public. BOISPRE' crut devoir employer tout ce tems à perfectionner son Elève, à l'instruire des coutumes

(x) J'ai en main une Matricule de la Noblesse Vénitienne, dans laquelle on trouve la Famille ZANARDI. Ses armes sont d'azur à l'homme armé de pied en cap d'argent, tenant en sa main droite une lance, & en sa gauche une fleur de lis d'or. S'il est vrai que BOISPRE' ait osé faire prendre ce nom & ces armes à notre ambitieux Cosaque, il faut avouer qu'il a porté l'effronterie à son comble. Mais en ce cas aussi ceux qui auront connu alors le prétendu Comte ZANARDI, seront sans-doute bien surpris de retrouver leur Seigneur Italien dans le rebelle PUGATSCHEW.
Note du Traducteur.

& des mœurs des différents Peuples qu'il voulait lui faire voir, en un mot à lui donner cet air d'aisance & de grandeur que l'on n'acquiert bien que par l'usage du grand monde, & qui est indispensable à quiconque veut y vivre. PUGATSCHEW avait heureusement employé ses momens de loisir, pendant son séjour avec les Brigands de l'*Ukraine*, à étudier plusieurs Langues. Il parlait parfaitement le *Russe*, le *Pontais*, & l'*Allemand*; son ami s'appliqua à lui rendre plus familières les Langues *Anglaise* *Française* & *Italienne*. Il ne négligea pas même le *Latin*, & l'on m'a assuré qu'il fit des progrès si rapides dans toutes ces Langues, qu'à son accent l'on aurait eu peine à distinguer de quel Pays il était. Avant de produire son nouveau Comte au grand jour, BOISSPRE jugea nécessaire d'orner l'esprit & le cœur de son Elève de quelques uns des principes de la nouvelle Philosophie.

„ Tu vas vivre, lui dit-il, parmi des hommes qui t'accableront de politesses & de marques d'amitié. Ton ame franche & sincère se livrerait sans réserve à leurs protestations doucereuses. Mon ami, ne t'y trompes pas; c'est l'appau du chasseur. Si tu prêtes l'oreille à sa voix séduisante, tu tombes dans le piège qu'il a tendu à ta simplicité. Les Hommes dans toute notre *Europe* ne sont rien moins que ce qu'ils paraissent. Pour vivre avec eux, mon ami, il faut se masquer comme eux. Toute la Morale aujourd'hui consiste en un seul point; chercher son bien-être aux dépens des autres. Point de scrupules;

„ un galant homme, qui veut vain faire son
 „ chemin, les laisse aux Femmes; & les Fem-
 „ mes elles mêmes commencent peu à peu à
 „ s'en défaire. On est venu à bout de simpli-
 „ fier la Religion comme la Morale; & la voye-
 „ du salut ne consiste plus à croire, mais à jouir.
 „ Ne vas pas cependant afficher imprudemment
 „ l'Athéisme ou le Libertinage, Je te le re-
 „ pète, prend le même masque dont se cou-
 „ vrent les Hommes avec qui tu vas vivre." —
 Tu veux donc qu'à chaque instant je démente
 les sentimens de mon cœur! — „ Sans-doute,
 „ la sincérité est la vertu des dupes." — Mais
 malgré les erreurs dans lesquelles m'ont entraîné
 ma jeunesse & mon inexpérience, malgré les
 crimes que j'ai commis pendant le temps de mon
 brigandage, j'aime la Vertu, la Justice, je sens
 même que j'aimerais ma Religion, si je la con-
 naissais mieux. — „ Aime tout cela, mon ami
 „ mais n'en fais parade que quand la nécessité
 „ t'y oblige. Il est un seul pivot sur lequel
 „ roulement tous nos devoirs; & ce pivot, mon
 „ cher JEMELJAN, c'est l'INTÉRÉT, ou plu-
 „ tôt l'AMOUR DE SOI-MÊME. Si ton intérêt
 „ t'exige, sois vertueux, juste, dévot même.
 „ Si d'autres circonstances demandent d'autres
 „ moeurs, sacrifice sans scrupule à ton intérêt la
 „ Vertu, la Justice, la Religion, la Conscience,
 „ ce, tous les prétendus devoirs de l'homme.
 „ Il n'en est qu'un seul que tu ne dois immo-
 „ ler jamais, celui qui t'appelle à travailler à
 „ ton bonheur." — Et rongé de remords,
 pourrai-je être heureux? — „ Des remords!
 „ mot usé, qui n'a plus de signification; je t'ai

„ dit que je n'en sentis jamais! Fais comme
 „ moi ; étouffe les à mesure qu'ils naîtront dans
 „ ton cœur. Comme toi, comme tous les
 „ Hommes, je fus élevé dans des préjugés.
 „ Mauvaise marchandise, je m'en suis défait. —
 Mais je ne vois pas que tu en sois plus heu-
 reux. — „ Heureux ! je le fus toujours ; je le
 „ serai toujours. Rien dans la vie n'est capa-
 „ ble d'altérer la sérénité de mon ame. Prends
 „ ces dés, jette les sur cette table ; il y a mille
 „ à parier contre un qu'à chaque fois tu amé-
 „ néras des points différents. Voilà l'embleme
 „ de la vie humaine. Nos biens & nos maux
 „ font autant de coups de dés. Et au bout du
 „ compte si l'on calcule bien toutes les chan-
 „ ces, l'on trouvera à peu près que la balance
 „ est égale. Jouir, mon ami, c'est là le tou-
 „ de l'homme." — Et la mort, & les suites
 „ de la mort. Car enfin. . . . „ La mort ! c'est
 „ le plus bas point qui sorte du cornet à c'est
 „ le terme où vont aboutir toutes nos félici-
 „ tés, tous nos malheurs. Quant à ses suites,
 „ je t'avoue que je les ignore ; mais je les
 „ devine, & un grand Homme, qui fut ambi-
 „ tieux comme toi, & que j'oserais te propo-
 „ ser pour exemple, a dit fort sérieusement :
 „ Post mortem nihil est, ipsaque mors nihil (y).
 „ Peut

(y) Cette maxime désespérante est attribuée à JULIUS CÉSAR. Dans un discours qu'il prononça en plein Sénat pour sauver la vie à un de ses amis accusé, & que l'on voulait condamner à perdre la tête, il se servit de cet argument pour prouver que la mort n'était pas un si grand mal qu'on se l'ima-

„Peut-être il s'est trompé; pour moi je ne
„m'en mets pas en peine. Je sens que je suis
„fait pour jouir de la vie. Ce qui m'attend
„après ma mort, je le saurai toujours assez
„tôt, si tanti est que l'on puisse encore appren-
„dre quelque chose quand on n'est plus.” —
Ta morale n'est guères consolante, & malgré
toute mon ambition je sens que j'aurai peine à
m'y faire. — , Elle est au moins commode &
elle s'y tient sans me faire trop d'effort, uti-
lise mes idées & mes goûts, mais je ne me
génit. *Après la mort*, dit-il, *il n'est rien*, & *la mort n'est rien elle-même*. S'il doit paraître éton-
nant que M. F. S. G. W. D. B. ait eu des Mé-
moires assez exacts, pour nous donner jusqu'aux
conversations les plus secrètes de nos deux Avan-
turiens, il est peut-être plus étonnant encore que
ceci Esvivain ait osé publier, sans ménagement, les
principes aussi absurdes que hardis qu'il met ici dans
la bouche de Boispre'; & cela dans un Pays, où
à peine l'on a vu luire le premier crépuscule de
cette *Aurore Philosophique*, qui promet à toute l'*Eu-
rope* un soleil sans tâches & des jours sans nuages.
Il est vrai que quelques uns de nos Philosophes
modernes, ont été admirés, pensionnés, fêtés par
les premières têtes de la *Russie*; mais il est vrai
aussi que les Russes en général sont encore assez
Russes pour croire bonnement en Dieu, avoir une
Religion, & pour penser que les devoirs qu'elle
impose ne sont pas tout à fait si indifférents. A
Dieu ne plaît que nous soupçonnions M. F. S.
G. W. D. B. de grossir le petit nombre de têtes
fortes qui pourraient se trouver dans sa patrie! Nous
croyons qu'en fidèle Historien il retiendra simplement
les termes, comme les idées, du Brigand Philosophe.
Mais il nous a semblé qu'il aurait bien dû y ajouter
un correctif, ou les supprimer tout à fait.

Note du Traducteur.

„ utile ; je ne vois même pas qu'elle soit affligeante que tu te l'imagines. — Mais mon ami, laissons là ma morale pour le moment, nous pourrons y revenir une autre fois, & je ne doute pas que bientôt l'expérience ne t'en prouve la nécessité."

PUGATSCHEW, guidé par un si habile maître, brilla bientôt dans tous les Cercles de Varsovie. Fastueux, magnifique même, les déceptions qu'on lui voyait faire lui procurèrent une foule d'amis. Il en trouva même si d'assez com plaisants, ou d'assez lâches, pour échanger contre ses dons, leur honneur, celui de leurs Filles & de leurs Femmes. On rapporte, à ce sujet, une anecdote assez singulière. AUGUSTE III. occupait encore le Trône de la Pologne, & quoique sa Cour fut moins galante que celle de son Père AUGUSTE II., ce Prince cependant n'était point ennemi des plaisirs ; & si, plus scrupuleux que son Prédécesseur, il n'avait point érigé en Charge de la Couronne le titre de Maîtresse favorite, il se déommageait dans l'ombre du mystère de la gêne de cette décence forcée. Lorsque le nouveau Comte Italien parut à la Cour, on se disait à l'oreille que la belle Comtesse de K. était sur les rangs, & que le Monarque se délassait quelque-fois dans ses bras des pénibles occupations de la Royauté. ZANARDI, curieux de voir la Maîtresse d'un grand Roi, fut ébloui de ses charmes ; & pour le moment toute son ambition se borna au désir d'en faire la conquête. Mais le Cosaque JEMELJAN n'était point encore assez italienisé, pour se conduire avec l'habileté nécessaire dans

une

une intrigue, dont le succès devait apparemment être traversé par la vigilance d'une Mère, la jalouſie d'un Mari, & la puissance d'un Amant couronné. BOISPRY fut consulté ; en homme expert BOISPRY releva toutes les difficultés. „ Les Mères, dit-il, ne gardent l'honneur de leurs Filles que jusqu'au moment où elles trouvent un homme assez libéral pour en payer le prix, auquel elles l'ont prudemment mis. La jalouſie des Maris n'est qu'un épouvantail d'émissans ; & vingt Couronnes sur la tête d'un Rival n'arrêteront point un Amant aussi courageux que passionné. Cependant ce dernier article peut exiger quelques précautions, quelques ménagements. Quant aux deux autres ils n'affrent pas le moindre obstacle. La Mère est sans-doute instruite de l'honneur que le Roi fait à sa fille ; & si le Mari l'ignore encore, quoique toute la Cour en soit informée, pourquoi n'ignorerait-il pas de même la bonne volonté que tu as pour sa Femme ? ” Flatté de l'espoir de vaincre, PUGATSCHEW se fit introduire chez le Comte de K... Un Etranger riche & brillant est bien reçu par tout. On fit l'accueil le plus gracieux au prétendu Seigneur Italien. Il fut bientôt l'Ami du Mari, le Conseiller de la Mère, & l'Ecuyer de la Femme. Les Polonois aiment le faste & le jeu, & il n'est pas rare d'en voir qui se ruinent pour satisfaire ces deux passions. C'était le cas du Comte de K... ; il faisait grande figure, mais il était accablé de dettes, & s'il brillait encore, ce n'était que de l'éclat que repandaient sur lui les rayons

de la faveur Royale. PUGATSCHEW s'appuya bientôt du délabrement des affaires de son ami ; il en profita pour ses vues. Il jouait, & quand c'était avec la Mère, le Mari, ou la Femme, il avait l'adresse de perdre toujours. La Comtesse s'en apperçut ; *Vous êtes bien malheureux, M. le Comte,* lui dit-elle un jour qu'il avait perdu deux mille Ducats. „ Malheureux ! Madame, j'ai toujours regardé „ comme un bonheur toutes les pertes que j'ai „ faites, quand pour me les causer la fortune „ a bien voulu se servir de vos belles mains.” *Malheureux & galant, ah ! M. le Comte, c'en est trop ; &, avec ces qualités, une Femme qui aimerait moins son mari pourrait vous trouver dangereux.* Le Comte de K. . . . , qui s'approcha alors, avec quelques autres personnes de la Compagnie, interrompit cet entretien ; mais PUGATSCHEW donnant un tour favorable aux dernières paroles de la Comtesse, se promit bien de renouer la conversation au premier jour. Un événement imprévu hâta l'exécution de ses projets ; & peut-être fut-ce moins à l'Amour qu'il dut les faveurs que lui accorda la belle Comtesse, qu'à la bassesse de l'Epoux de cette Dame.

IL s'était élevé quelque différend à *Dresden*, entre les Officiers municipaux de cette Ville, & ceux du Roi, en sa qualité d'Electeur de *Saxe*. Le Prince fut bien aise de trouver ce prétexte pour éloigner avec honneur un Homme, que le titre de Mari rendait quelquefois importun. Le Comte de K. . . . eut ordre de se rendre dans l'Electorat, d'y remettre les

choses sur l'ancien pié, & même de ménages & bien les intérêts de son Maître qu'il eût la gloire, s'il était possible, d'ajouter de nouveaux droits à ceux dont le Prince jouissait déjà. Cette Négociation était honorable, mais difficile, & l'on prévoit que l'absence du Comte de K. . . . serait longue. Ce Seigneur, à qui le Roi lui-même avait fait entendre qu'il lui conseillait de laisser son Epouse à *Varsovie*, faisait cependant les apprêts de son départ avec un chagrin trop visible pour que ses amis ne s'en apperçussent pas. PUGATSCHEW fut un des premiers à le remarquer, & le seul peut-être qui osât lui en demander la raison. „ Mon cher Comte, lui répondit le rusé *Polonais*, le Roi m'honneure d'une Commission bien glorifiée, mais il me jette dans le plus grand embarras; & pour m'en tirer je ne vois qu'un moyen honnête, mais dangereux, c'est de refuser l'honneur qu'il me fait.” Le présumé Comte *Italien* crut que la jalouse inquiétait son ami, & que le chagrin de laisser sa Femme à la merci du Roi était l'unique embarras que lui causât l'ordre du Prince. Il lui en toucha quelque chose avec toute la circonspection d'un homme qui sait avec quelle délicatesse les Grands traitent ces sortes d'affaires. „ Non, mon ami, le séjour de ma Femme à *Varsovie*, pendant mon absence, ne m'inquiète pas. Je crois pouvoir me reposer sur la vertu de la Comtesse; d'ailleurs si j'étais capable de former des soupçons, je saurais mettre si bon ordre à tout qu'aucune de ses démarches ne m'échapperait. Rassuré de ce-

cô.

„ côté , c'est pourtant ma femme seule qui
„ cause mon plus grand embarras. Je crois,
„ mon ami, pouvoir me confier à votre discré-
„ tion. Jugez de ma douleur, j'aime la Com-
„ tesse , je serais au desespoir de lui causer le
„ moindre chagrin; elle aime l'éclat, la repré-
„ sentation , & cependant ce n'est qu'en ven-
„ dant ou en engageant ses bijoux les plus pré-
„ cieux que je puis me charger de l'Emploi ,
„ moins honorable qu'il n'est dispendieux , que
„ le Roi me confie." — Mais le Prince ne
devrait-il pas. . . . „ Je vous entendez ; mais
„ mon honneur ne me permet pas la ressource
„ à laquelle vous semblez me renvoyer. J'ai
„ vu que notre Monarque aime à récompens-
„ er le zèle de ceux qu'il emploie , mais rare-
„ ment ses bienfaits dévancent les services
„ qu'on lui rend." — J'admire votre déli-
catesse , & je vous en estime davantage , répondit ZANARDI ; mais ce que vous ne voudriez
pas demander au Prince , le refuseriez-vous de
la main d'un ami? — „ D'un ami! eh! mon
„ cher , les Grands en ont-ils? Le premier à
„ qui je m'adresserais tirait de ma simplicité,
„ irait tout rendre au Roi ; & , dût-il s'y
„ ruiner lui-même , il n'est point de ressorts
„ qu'il ne fit jouer pour m'enlever un honneur
„ que tous m'envient également. Des amis à
„ la Cour! en vérité, mon cher Comte, vous
„ ne connaissez guères ce pays-là." — Il en
est pourtant — parlez , ma bourse vous est ouverte.
Je serais au desespoir que , pouvant l'em-
pêcher , une Personne aussi aimable que la Com-
tesse fut privée de la gloire de paraître avec
éclat

éclar à une Cour dont elle fait le plus bel ornement. — LE Polonais, qui, dit-on, s'était déjà aperçu des dispositions amoureuses de PUGATASCHEW pour son Epouse, & qui voulait d'avance se faire payer du sacrifice de son honneur, fit cependant force compliments ; affecta la plus grande surprise d'un procédé qui n'avait point d'exemple, & finit par puiser dans la bourse du généreux ZANARDI des sommes que, malgré ses promesses, il comptait bien ne jamais rendre. Il ne voulut pourtant point être en reste de générosité avec le galant Italien. „ Je m'éloigne, lui dit-il, avec des marques de votre part de la plus grande confiance, qu'un étranger puisse jamais donner à un autre étranger. Permettez qu'à mon tour je vous prouve combien moi-même je me confie en vous. Je laisse ma Femme ici. On dit, & vous-même avez semblé vouloir m'en avertir, que le Prince n'est pas tout à fait indifférent à ses charmes. Je le répète, je me repose sur sa vertu ; mais elle est jeune, & l'éclat qui environne son Amant, supposé que ce ne soit pas une calomnie, pourrait l'éblouir — eh bien, cher ZANARDI, c'est à vous que je remets le soin de mon honneur, & la garde de la vertu de mon Epouse. Un homme, qui pense & qui agit aussi noblement, que vous, n'abusera pas de la confiance d'un Mari qu'il honore de son amitié . . . &, permettez-moi de vous le dire, quand même vous ne seriez qu'un homme ordinaire, j'ai entre les mains des gages trop précieux de votre

, si-

„ fidélité, pour avoir rien à craindre. On ne „ risque guères de perdre des sommes aussi for- „ tes que celles que vous m'avez remises, pour „ le plaisir de sacrifier à un goût passager l'hon- „ neur d'un honnête homme notre ami.” JEM- „ MELJAN répondit à ce joli compliment en ha- „ bile Courtisan; &c, en habile Courtisan aussi, il „ se promit bien de faire usage du conseil tacite, „ renfermé dans les dernières paroles du commo- „ de Mari.

LE Comte de K.... partit, après avoir instruit son Epouse des obligations qu'ils avaient au généreux *Italien*, & lui avoir recommandé, en sa présence, de lui rendre le séjour de *Var- sovie* aussi agréable qu'il se pourrait. PUGAT- SCHEW, qui ne comptait s'y arrêter encore que quelques mois, devint entreprenant, il en avait, acquis le droit. On fit parler la fierté, l'honneur, & la vertu; depuis quelque tems le *Cosaqué* avait appris de *Boispré* ce que dans la bouche d'une jolie femme signifient ces grands mots. „ Le Roi vous aime, Madame, lui „ dit-il un jour, j'en suis instruit; & je fais „ que votre vertu, votre honneur & votre fier- „ té n'ont que faiblement résisté à la gloire „ de voir un Amant couronné dans vos chai- „ nes. Je ne prétends point vous enlever une „ conquête aussi brillante; mais, croyez moi, „ ne refusez pas celle que l'amour vous offre, „ en ma personne. Si j'avais des couronnes, „ plus amoureux & plus juste que le Roi, je „ ne voudrais les posséder que pour en orner „ votre tête. La fortune m'a envié la gloire „ de vous les offrir, mais, Madame, à mon â-

„ ge l'on a une sorte de mérite que les Rois,
 „ quelques puissants qu'ils soient, n'ont pas
 „ toujours." La Comtesse, subjuguée par la
 mâle éloquence de notre Héros, ne résista plus
 que pour la forme; &, curieuse d'éprouver
 jusqu'où s'étendait le mérite de son nouvel Amant, elle prit les arrangements nécessaires.

L'AMOUREUX Cosaque était heureux, & la voix de l'ambition, étouffée par celle de l'amour & des plaisirs, ne parlait plus à son cœur. Deux mois s'étaient écoulés dans cette douce yvresse, lorsqu'un matin BoisPRE vint lui dire que le jaloux Monarque avait, sur son compte, des lumières, que l'on disait lui avoir été communiquées de la part du Comte de K. lui même; que la Comtesse avait reçu ordre de se retirer dans un Couvent jusqu'au retour de son Mari; & qu'il y avait tout à craindre pour lui PUGATSCHEW, s'il s'arrêtait plus long-tems à Varsovie. L'avis lui venait d'un homme trop attaché à ses intérêts pour le négliger; & dès le jour même notre Héros, suivi d'un seul Domestic, sortit de la Capitale de la Pologne, laissant au fidèle BoisPRE le soin d'arranger leurs affaires, & de venir ensuite le joindre à Brzezzye, où il allait se retirer & l'attendre.

LA guerre cependant dévastait une partie de l'Europe; & la France, assez brusquement attaquée par l'Angleterre, en avait transporté le théâtre en Allemagne (z). L'intérêt, l'ambition

(z) L'Auteur parle ici sans-doute de la guerre de 1756 entre les Rois de France & d'Angleterre. Tout le monde sait comment les Français furent attaqués. Quel:

tion ou la jalousie avaient entraîné d'autres Souverains dans la querelle des deux Rois; des millions d'hommes étaient froidement sacrifiés aux caprices de deux ou trois hommes comme eux; & la victoire, encore indécise pour qui elle se déclarerait, favorisait tour à tour l'un & l'autre Parti.

Quelques malheureux qu'aient été les succès de cette guerre pour la première des deux Couronnes, on peut croire, sans craindre de se tromper, que les grands avantages, remportés par sa Rivale, ont accéléré les maux dont celle-ci sent encore les cruelles atteintes. La France, il est vrai, dépouillée de presque toutes ses Possessions de l'Amérique, a vu son Commerce ruiné, ses Finances fondues, sa Gloire obscurcie. Cependant, quoiqu'avec peine, la France s'est soutenue; ses forces reviennent, &, si on lui laisse le temps de se relever tout à fait, ses ennemis pourraient l'éprouver plus redoutable que jamais. L'Angleterre, victorieuse partout, fière de ses conquêtes & de ses nouvelles acquisitions, ressemble à un corps trop replet que son embonpoint suffoque. Elle se croit riche; mais sa dette nationale, suite de ses funestes succès, rend son opulence prétendue plus que douteuse; elle se croit puissante; mais c'est cette trop grande puissance même qui l'affaiblit. En paix avec ses Voisins, elle tourne ses propres forces contre elle-même; &, comme les furieux de Bedlam, elle se porte les coups qu'elle voudrait, mais qu'elle ne peut, faire tomber sur d'autres. Elle se croit libre; l'Amérique peut-être va le devenir; mais les fers de la servitude Anglaise sont déjà forgés, &, à la honte de cette Nation autrefois libre, les Anglais eux-mêmes, tendent humblement les mains aux liens qu'on leur présente.

Note du Traducteur.

L. 2

100 LA VIE ET LES AVANTURES

PUGATSCHÉW sentit renaître tout son courage ; l'amour , ou plutôt le goût du plaisir , banni de son cœur , fit de nouveau place à l'ambition ; & dès que BOISPRE' l'eut rejoint , il se détermina à passer en Allemagne , & à aller exercer sa bravoure en faveur de quelqu'une des Puissances belligérantes. Aucune considération ne le portait à choisir un Prince plutôt qu'un autre. Mais la brillante réputation que s'était faite le Héros du Nord , & à laquelle ses nouveaux exploits ajoutaient un nouvel éclat , fit naître dans l'ame de notre belliqueux Cosaque cette espèce d'enthousiasme , qui pendant toute cette guerre conduisit tant de braves étrangers sous les Drapeaux du Grand F R E D E R I C . Il congédia la plûpart de son monde , & , accompagné de BOISPRE' & de deux Domestiques , il partit de Brzestye , & arriva à l'Armée Prussienne quelques jours avant la bataille de Prague. Quoique dans tout ce qu'entreprénait notre Héros , depuis sa sortie de l'Ukraine , il demandât & suivît presque toujours les avis de son ami BOISPRE' , il crut cette fois ne devoir pas s'y soumettre. Le Français , par des raisons qui ne seraient pas bien difficiles à deviner , voulait engager le Cosaque à prendre parti dans les Troupes Autrichiennes ; mais celui-ci enthousiasmé pour la gloire , & s'imaginant qu'il n'y avait de Lauriers à cueillir que dans le Camp de F R E D E R I C , prétendit au moins essayer une Campagne sous les Drapeaux de ce victorieux Monarque. La bonne mine du Seigneur ZANARDI , le feu de la valeur qui brillait dans ses yeux , firent recevoir avec joie les

les offres de ses services. Lui & Boispre' entrerent à l'Armée comme Volontaires. La bataille se donna quelques jours après (aa) ; elle fut des plus sanguinaires ; mais les *Prussiens* sortirent victorieux, & mirent le Siège devant *Prague*, où s'étaient retirés les débris de l'Armée *Autrichienne*. Le Comte *Italien* & son ami *Français* firent des prodiges de valeur dans cette mémorable journée ; & le Monarque à qui on en rendit compte, & qui savait récompenser le mérite, pour prix de leur bravoure, leur offrit à chacun des Postes distingués dans ses Troupes. *ZANARDI*, qui ne voulait pas trop s'engager, refusa avec modestie l'honneur qu'on voulait lui faire, & ne demanda pour toute grâce que la liberté de servir encore comme Volontaire pendant le Siège de la Ville.

PUGATSCHEW, qui croyait que le courage seul suffisait pour se battre en rase campagne, n'avait qu'une idée assez confuse de l'attaque & de la défense des Places. Boispre' lui en avait quelquefois développé la théorie ; mais, méditant dès lors de grandes choses, notre Héros voulait tout voir de ses propres yeux, & joindre la pratique à la spéculation. Tout le monde sait quel fut le succès de ce Siège. Les *Autrichiens*, ayant battu deux fois les Troupes du Roi de *Prusse* dans deux différentes batailles (bb), forcèrent enfin les *Prussiens* à lever le

(aa) Le 6. Mai de l'année 1757.

L'Auteur Russe.

(bb) Elles se donnèrent le 18. & le 20. du mois de Juin de la même année 1757.

L'Auteur Russe.

le Siège; & rentrèrent dans *Prague* chargés du butin qu'ils avaient faits sur leurs ennemis. Cependant notre Héros, qui s'exposait sans ménagement, avait été dangereusement blessé & fait prisonnier en poursuivant avec trop de chaleur les Assiégés, qui, quelques jours avant la levée du Siège, avaient fait une vigoureuse sortie. *Bois PRE'*, qui combattait à ses côtés, ne voulant point l'abandonner dans cet état, s'était laissé prendre avec lui. „ Mon ami, dit „ le *Cosaque* à celui-ci, lorsqu'il fut à peu près „ guéri de ses blessures, j'avais cru les *Prussiens* „ invincibles; je viens de vérifier que la valeur „ des Chefs & le courage des Soldats ne suffi- „ sent pas pour s'affirmer la victoire; souvent „ c'est la fortune seule qui la donne. Puisque „ *FRE'DERIC* a été vaincu, il n'est point de „ Général qui ne puisse l'être. Si j'étais en- „ core dans son camp, je voudrais encore com- „ battre pour lui, sûr qu'il faura reparer bien- „ tôt l'affront que l'on vient de faire à ses ar- „ mes; mais puisque la fortune m'a fait tom- „ ber entre les mains de ses ennemis, que d'ail- „ leurs je ne dépende de personne, que je ne „ suis attaché à aucun parti, je veux, ne fut- „ ce que pour te plaire, faire aussi une Cam- „ pagne en faveur des *Autrichiens*.“ D'après cette résolution, lorsque l'échange des Prisonniers se fit, le Comte *ZANARDI* refusa d'être mis sur la liste; ajoutant que, si l'on voulait bien agréer ses services, il demandait qu'il fut permis de passer comme Volontaire dans l'Armée Impériale. Le Général *Autrichien* s'ap- plaudit d'avoir fait l'acquisition d'un homme d'un

d'un rang & d'un mérite si distingués. Il n'y eut point d'honneurs qu'on ne lui fit, point de grâces qu'on ne lui promit; & si le brave JEMELJAN avait pu se résoudre à suivre moins aveuglément les pernicieux conseils de BOISPRE, il n'y a presque point de doute qu'il ne fut parvenu aux premiers grades de la guerre, & son ambition alors satisfaite lui eut assuré une vie tranquille & glorieuse. Mais le Ciel en avait ordonné autrement, & PUGATSCHEW devait laisser à la Postérité un exemple terrible de l'inconstance de la Fortune.

JE ne prétends point entrer dans le détail de toutes les Campagnes que fit notre Héros. Partout il fit admirer son courage, sa bravoure & sa bonne conduite. Aimé des Généraux, respecté des Soldats, il servit avec gloire dans les Troupes de l'Impératrice-Reine jusqu'à la fin de l'année 1760. Ce ne fut qu'après la prise de Berlin (^{cc}), par les Généraux de TOTTEBEN, CZERNICHEW & de LASCY, que notre Héros, frappé de tout ce qu'on lui racontait du premier de ces Généraux, résolut de s'attacher à la fortune de ce célèbre Avanturier. Il y avait quelque chose de si analogue entre les caractères de ces deux singuliers Personnages, qu'ils s'unirent bientôt de l'amitié la plus intime. TOTTEBEN, qui après avoir servi différents Maîtres était passé au service de la

(cc) Berlin fut pris au mois d'Octobre 1760.

Russ.

L'Auteur Russ.

Russie, s'était si bien insinué dans les bonnes grâces du Grand-Duc, qui d'ailleurs avait une estime de prédilection pour les Allemands ses Compatriotes, que ce Prince engagea facilement l'Impératrice ELISABETH, sa Tante, à confier à TOTTEBEN un Corps de Troupes Légères. L'intrigant Allemand fut en habile homme profiter de la faveur du Prince; & même après la mort inopinée de cet infortuné Monarque, l'envie voulut envain perdre l'heureux TOTTEBEN. Il fut se débarrasser de tous les pièges qu'elle lui tendit; & tel que l'Astre du jour, qui se lève plus lumineux après avoir souffert un moment d'éclipse, TOTTEBEN, proscrit en Hollande, proscrit en Prusse, acheva sa brillante carrière avec toute la gloire qui accompagne les Héros.

PEUT-ETRE trouvera-t-on hors de propos que je me sois un peu étendu sur cet homme, devenu si célèbre par ses intrigues, autant que par son courage. Je me serais sans-doute épargné la peine d'en parler, si une Anecdote, connue de peu de personnes, & qui regarde notre Cosaque, ne m'y avait pour ainsi dire forcé. On peut assurer que cette Anecdote, si elle est vraie, fut la cause de l'imposture de PUGATSCHÉW, & le germe de la rébellion d'Orenbourg. Voici comme un des Confidens de notre Cosaque a raconté la chose.

UN jour que TOTTEBEN, PUGATSCHÉW, & BOISPRESS étaient seuls à table, le premier, après avoir porté à ses deux Convives la santé du nouvel Empereur, à qui il devait le retour

de sa liberté (*dd*), se mit à fixer JEMELJAN avec une sorte d'attention curieuse. „ En vérité, mon cher ZANARDI, lui dit-il enfin, plus je vous regarde, & plus je suis frappé de la ressemblance que je vous trouve avec l'auguste Monarque que je sers. Vous savez le bon mot d'AUGUSTE (*ee*); si l'Empereur vous voyait il pourrait vous faire la même demande, mais je doute que vous pussiez lui faire la même réponse que le jeune Etranger fit au Maître de *Rome*.“ — Et pourquoi pas, répliqua d'abord PUGATSCHEW, y a-t-il si loin de Vénise ma Patrie dans le Holstein, pour que mon Père n'ait pu y voyager, & s'y faire remarquer de la Princesse ANNE, Mère de votre Empereur? — „ Railing à part, reprit TOTTEBEN, je n'ai jamais rien vu de si ressemblant; & si par

„ un

(*dd*) Quelques mois avant sa mort l'Impératrice ELISABETH, mécontente de TOTTEBEN, l'avait fait arrêter. Dès que PIERRE III. fut monté sur le Trône, il rendit la liberté à ce Général, de même qu'à plusieurs autres Prisonniers d'Etat.

L'Auteur Russe.

(*ee*) L'Empereur AUGUSTE, voyant un jeune Etranger qui lui ressemblait beaucoup, lui demanda si sa Mère était jamais venue à *Rome*? Non, Seigneur, répondit le jeune homme, qui sentit toute la malignité de cette question, mais mon Père y est venu plusieurs fois. C'est à cette repartie, aussi piquante que spirituelle, que fait allusion la réponse de PUGATSCHEW à la raillerie de TOTTEBEN.

Note du Traducteur.

L 5

„ un de ces évènemens bisarres, qui n'arrivent „ que de loin à loin, nous venions à perdre „ PIERRE III. de la même manière que les „ Portugais perdirent autrefois leur Roi SE- „ BASTIEN, il ne serait pas difficile, avec un „ peu de conduite & d'audace, de faire revivre „ en votre personne celle du Monarque éga- „ ré (ff)." Ce propos de table, que TOTT- LEBEN était bien loin de regarder comme un présage du rôle que devait jouer son ami, ne fit sans-doute alors aucune impression sur l'esprit de notre Cosaque; & ce ne fut même que plusieurs années après la mort de PIERRE III. que, se trouvant dans l'état le plus desespéré, il prêta l'oreille aux dangereuses insinuations de BoisPRE', qui, lui rappellant la conversation de TOTTLEBEN, lui représenta les paroles de

(ff) SE'BASTIEN, Roi de *Portugal*, étant passé en *Afrique* à la tête de ses Troupes, pour y combattre les *Maures*, fut pris & tué par les *Infidèles* en 1578. Comme le Corps de ce Prince ne se retrouva pas sur le champ de bataille, le bruit courut qu'il s'était sauvé au fort de la mêlée. Quelques Imposteurs voulurent profiter de cette circonstance, & se faire un droit au Trône de la crédulité des Peuples. L'imposture fut découverte & punie, & le Cardinal HENRI, Oncle du défunt Monarque, hérita du Royaume, qu'il ne put cependant sauver du joug de l'*Espagne*. PHILIPPE II. s'en empara en 1580. & les *Portugais* furent soumis aux *Espagnols* jusqu'en 1640. que JEAN, Duc de *Bragance*, brisa les fers de la servitude *Castillane*, & monta sur le Trône qu'avaient occupé les Péres.

Note du Traducteur.

de ce Général comme la voix d'un oracle qui l'appelait à un Empire. Mais n'anticipons pas sur les événemens. Notre Héros a encore bien des rôles intermédiaires à jouer, avant d'arriver à celui d'Empereur de *Toutes-les-Russes*.

PUGATSCHEW, entré au service de la *Russie*, moins par zèle pour les intérêts de ses légitimes Souverains, que par l'inclination qui l'attachait à TOTTLEBEN, s'en dégoutta cependant bientôt, par un affront qu'il crut lui avoir été fait en la personne de BOISPRE'. PIERRE III. venait de monter sur le Trône (gg); & les commencemens de son règne, loin de présager sa chute que l'on vit arriver quelques mois après, semblaient annoncer aux Russes les beaux jours d'*Auguste* ou de *Trajan*. Quelques jours après la conversation singulière des Comtes TOTTLEBEN & ZANARDI, on apprit que la Paix était faite entre le nouvel Empereur de *Russie* & le Roi de *Prusse* (hh). Cette nouvelle, prévue par bien des gens qui connaissaient la vénération de PIERRE III. pour le Grand FRÉDÉRIC, & sa manie pour tout ce qui

(gg) L'Impératrice ELIZABETH mourut le 25. Décembre (vieux style) 1761. ce qui revient au 5. Janvier 1762. (nouveau style) PIERRE III. monta le même jour sur le Trône, & n'en fut renversé que le 9. Juillet 1762. jour de sa mort comme de son détrônement.

Note du Traducteur.

(hh) Le Traité de Paix fut signé à Petersbourg le 5. Mai 1762.

L'Auteur Rassc.

qui était *Prussien*, fut reçue à l'Armée avec les marques de la plus vive allégresse. On célébra cet heureux évènement par des fêtes brillantes. Chacun des Officiers Généraux se fit un devoir de donner de magnifiques festins. Boispré avait été invité avec le Comte ZANARDI à tous ceux qui avaient précédé celui que donna le Général-Major de L.... Cet Officier, piqué de quelques propos que le *Français* avait tenus sur son compte, crut que ce serait en tirer une vengeance éclatante, s'il n'invitait pas Boispré à la fête qu'il donnait. Pugatschew s'en tint offensé, s'en expliqua avec le Général-Major, &c, sur le refus que celui-ci fit de se battre avec lui ou avec son ami, il quitta dès le jour même l'Armée Russie, & suivi de son fidèle Boispré il prit la route de Pétersbourg.

PIERRE III. n'était déjà plus lorsqu'il y arriva. L'immortelle CATHERINE II. Maîtresse paisible & reverée d'un Trône qu'elle occupait plus dignement que le Prince qu'elle en avait fait descendre, faisait voir aux Russes étonnés les premices d'une administration, qui devait rendre son règne plus glorieux même que celui de PIERRE le Grand (ii). PUGATSCHEW

(ii) On ne prétend pas démentir ici l'idée flatteuse que l'Auteur nous donne du règne de l'Auguste CATHERINE. L'Envie même est forcée de l'admirer & de se taire. Mais enfin CATHERINE ne fait qu'achever ce qu'avait commencé PIERRE I.; & s'il est glorieux de perfectionner un ouvrage, il l'est plus encore d'en avoir conçu l'idée. PIERRE fut

fut aussi surpris qu'indigné de voir une Femme commander à des Hommes. Il ne comprenait pas, disait-il, que toute une Nation put être avilie, au point de recevoir des Loix d'un Sexe que la Nature n'a fait si faible, que pour lui faire sentir qu'il est dans la dépendance d'un Sexe plus noble & plus fort, & que son sort est d'obéir & de se soumettre. Mais sans-doute il ne comprenait pas aussi que la Vertu ne connaît pas de sexe, & que, quand elle se trouve dans une Femme que les Loix placent sur le Trône, c'est moins la Femme qui gouverne, que la sagesse dont le Ciel l'a douée pour le bonheur des Hommes.

UN séjour de quelques mois dans la nouvelle Capitale de l'Empire *Russe* lui suffit pour satisfaire sa curiosité sur les objets qu'il avait voulu connaître. „ Hâtons-nous, disait-il à „ BoisPRE', hâtons-nous de sortir d'une terre „ d'où la Liberté est bannie; où des Hommes, „ indignes de l'être, baissent les fers que leur „ présente une Femme, assise sur le Trône en „ core

fut *Créateur*; ce titre seul le met au-dessus de tous les élogés. Nouveau PROME'TH'E, il déroba le feu du Ciel pour animer des hommes d'argile; la seule gloire qu'il laissa à ses Successeurs, c'est celle d'empêcher que ce feu divin ne s'éteigne. CATHERINE, plus qu'aucun autre, s'occupe du soin sublimé de lui donner plus d'activité & d'énergie. Satisfait de cette gloire, Elle dédaignerait sans-doute des éloges qui rabaisseraient à son niveau un Héros que la Nature fit naître pour n'avoir point de pair.

Note du Traducteur.

„ core teint du sang de son Epoux (kk). Quoi-
 „ que je sois né libre, j'ai honte d'être né
 „ dans un Pays auquel de tels Maîtres don-
 „ nent des Loix. Eloignons-nous, mon ami;
 „ la Russie ne sera jamais le théâtre de ma
 „ gloire." Le jour du départ fut donc fixé;
 & JEMELJAN, content des Lauriers qu'il avait
 cueillis dans les Camps de trois Souverains dif-
 férents, résolut d'employer quelques années à
 parcourir les différentes Cours de l'*Europe*. Il
 quitta la Russie, passa la *Pologne* & une partie
 de l'*Allemagne*, sans s'y arrêter qu'autant de
 tems qu'il lui en falait pour se reposer. Son
 dessein était de commencer son tour par l'*Ita-
 lie*,

(kk) On ne doit pas s'étonner de voir notre Hé-
 roïs adopter, dans sa mauvaise humeur, la fable du
 meurtre de PIERRE III. La mort subite de cet
 Empereur, qui arriva le jour même qu'il fut dé-
 trôné (ou du moins bien peu de jours après.)
 parut à bien des gens un évènement si extraor-
 dinnaire, qu'ils ne crurent pouvoir l'expliquer
 qu'en soupçonnant qu'on avait hâté le terme de
 l'infortuné Monarque. „ A juger des cris affreux
 „ qu'on a entendus de sa chambre le jour de sa
 „ mort, il faut que les Hémorroïdes aient été bien
 „ douloureuses. Il y en a plusieurs qui prétendent,
 „ que les remèdes qu'on a employés pour adoucir
 „ le mal qu'il sentait dans les entrailles aient été
 „ trop violents, & propres à l'en délivrer pour ja-
 „ mais." C'est ainsi que s'exprime l'Auteur des
Anecdotes Russes; & si PUGATSCHEW, pendant son
 séjour à Pétersbourg, a été informé de quelques
 particularités semblables, il était tout naturel que,
 pensant comme il faisait, il ajoutât foi à des bruits,
 que la prévention où il était ne lui permettait pas
 d'approfondir.

Note du Traducteur.

lie, de voir la France & l'Angleterre, &c de rentrer par la Hollande en Allemagne, où il comptait se fixer. Il serait aussi inutile de suivre notre Héros dans tous ces Pays, qu'il serait ennuyeux pour les Lecteurs de retrouver à chaque page mille choses, qu'ils ont déjà pu voir dans les Relations de tous les Voyageurs. Il est vrai que JEMELJAN ne voyagea pas tout à fait comme voyagent d'ordinaire un Baron Allemand, ou un Lord Anglais. Il voulut voir autre chose que des *Antiques*, & des *Masures*, que l'ignorance & le préjugé ont rendu aussi vénérables, que leur ancienneté & le mérite d'avoir été bâties ou sculptées par des mains Gréques ou Romaines les rendent précieuses aux yeux d'un poudreux Antiquaire (II). Notre Héros voulut connaître les hommes; s'instruire des moeurs & des coutumes de tous les Peuples. La Politique, la Guerre, le Commerce, les différentes branches de l'Administration publique, tout entraînait dans le plan qu'il s'était formé; & éclairé des lumières de son ami Bois-

PRE,

(II) Il paraît que M. S. G. W. D. B. a le goût encore un peu *Russe*. JEMELJAN faisait bien sans-doute de vouloir voir autre chose que des *Antiques* & des *Masures*. Mais ces précieux restes de la grandeur des *Romains*, ces monumens éternels du génie des *Grecs*; tous ces Chefs-d'œuvre enfin qui sont seuls à présent la gloire de *Rome* moderne, méritaient peut-être qu'on en parlât d'une manière, au moins plus conforme à l'idée que s'en font toujours formée, & que s'en formeront toujours, tous les Connaisseurs, & les gens d'un goût éclairé.

Note du Traducteur.

PRE', il espérait voyager en Philosophe, & mettre même à profit jusqu'aux erreurs & aux folies des Hommes. Il serait difficile de dire jusqu'à quel point il a poussé ses progrès dans une étude aussi difficile. L'essai malheureux qu'il vient de faire des leçons qu'il a puisées dans ses voyages, & des principes que lui a inspirés son ami, est un préjugé peu favorable à sa prétendue Philosophie. Peut-être aussi que s'il avait réussi dans son coupable dessein, on l'aurait vu racheter tous ses crimes par toutes les vertus qui caractérisent les grands Princes. AUGUSTE Triumvir fut un monstre de cruauté ; AUGUSTE Empereur mérita l'admiration de l'Univers entier.

QUOIQU'IL EN SOIT, notre Héros fournit la carrière qu'il s'était tracée ; il vit l'Italie & la France ; y vécut avec assez d'éclat pour s'y faire remarquer de tout ce qu'il y a de plus grand ; mais de manière cependant à ne point négliger son étude favorite. Un homme qui peut faire quelque dépense ne vit point à Rome, à Vénise, à Naples sans intrigue amoureuse, ni à Paris sans galanteries. Si j'écrivais une Histoire galante, je me ferais un devoir de raconter toutes les avantures de cette espèce que l'Amour & la Fortune semblèrent faire naître par-tout en faveur de PUGATSCHEW. Cependant, pour ne point priver tout à fait les Lecteurs, qui aiment ces sortes d'historiettes, du plaisir qu'ils pourraient s'en être promis, je leur conseille d'ouvrir le premier Roman qui leur tombera sous la main ; à quelques nuances près ils

Ils y trouvront tous les exploits amoureux de notre Héros.

„ J'ai vu des *Monsignori* en *Italie* & des „ *Petits-Maîtres* en *France*, disait-il quelquefois à *Boispré*. Nulle part je n'ai vu des „ *Hommes*. Passons en *Angleterre*, mon ami, „ c'est là, dit-on, qu'est l'Empire de la Li- „ berté; c'est là que l'on ose penser, c'est là „ que l'on ose dire ce qu'on pense.” Nos deux Voyageurs passèrent la mer, & arrivèrent à *Londres*. Un séjour de quelques semaines détromba l'ingénue *Cosaque* de l'idée qu'il s'était formée du Peuple *Anglais*. Il admira, comme tout le Monde, les Loix & le Gouvernement de cette Nation fameuse. Il chercha la Li- berté; par-tout il entendit retentir son nom sacré; mais par-tout aussi il vit les livrées de l'esclavage. La Servitude, des marches du Trône où elle était assise, présentait avec le sourire de l'ironie ses fers dorés à tous les Ordres de l'Etat. Des Ministres, vendus à l'am- bition, à la faveur, à la cabale, préparaient sourdement les entraves, qui bientôt devaient mettre la Nation *Britannique* au pair des autres Nations asservies; & un Parlement mercenaire, oubliant les intérêts du Peuple qu'il repré- sentait, aidait lui même à détruire l'antique Trône de la liberté, ou voyait avec indifférence porter des coups qui allaient le renverser. Le cri du patriotisme, il est vrai, se faisait entendre quel- quefois; un petit nombre d'hommes vertueux osait éléver la voix, & plaider la cause d'une Nation jadis libre & digne de l'être, mais les efforts même de ces généreux Défenseurs des

M

droits du Peuple étaient rendus inutiles, par les sophismes spécieux de certains *Fourbes*, qui, sous le masque de la liberté qu'ils semblaient défendre, s'appaient tout l'édifice des Loix, & sur ses ruines prétendaient éléver un Trône à l'Anarchie ; mais bien plus encore par le fanatisme de ce même Peuple qui se croyait toujours libre, parceque dans les accès de sa licence effrénée il osait impunément insulter à ses Maîtres, ou célébrer avec brutalité de tumultueuses *Orgies* en l'honneur des séditieux *Champions* de sa prétendue Liberté. D'abord PUGATSCHEW fut admirateur enthousiaste d'un de ces hommes populaires. La hardiesse, avec laquelle cet esprit inquiet semblait parler & écrire en faveur du Peuple *Anglais*, inspira à notre *Cosaque* l'envie de le connaître de plus près. Il le vit cet homme, devenu célèbre par ses audacieux emportemens ; à la honte des Loix, il vit une populace insolente & séditieuse adorer bassement l'Idole qu'elle s'était faite, la promener en triomphe par les rues de Londres, & dans sa frénésie crier : *vive la Liberté ! vive WILKES !* . . . dans le moment même que sa liberté n'était plus, & qu'elle baissait aveuglément la tête sous le joug le plus honteux, celui qui asservit les esprits & les coëurs à la volonté tyrannique d'un Sophiste captieux & fourbe. Si c'est là cette Liberté tant vantée du Peuple *Anglais*, je renonce à jamais à la gloire d'être libre (mm). Oui, cher Boisnard, alors si rebelle au précepte de l'autorité, Voilà une terrible sortie que notre Auteur fait ici contre le Peuple *Anglais*; ce Peuple si grand,

PRE', je préférerais à la liberté *Anglaise* celle
,, dont j'ai joui dans les Forêts de l'Ocraina.
,, Je préférerais même de ramper en *Russie*
,, dans les fers du Despotisme. Personne n'y
,, est libre, pas même celui qui est sur le
,, Trône; le Noble y est aussi esclave que le
,, dernier du Peuple; mais au moins les fureurs
,, y' n' auront pas de armes pour s'aboyer " de
,, si libre, si sage, qui se croit le premier Peuple de
l'Univers. Il serait difficile de bien plaider la cause
de cette Nation, autrefois réellement célèbre; il
ferait même ridicule de chercher à la disculper de
la plupart des imputations dont la charge M. F.
S. G. W. D. B. Mais en faisant la Satyre d'une
Nation, toujours respectable à bien des égards,
l'Auteur *Russe* n'a-t-il pas trop donné à la mé-
disance? Pourrait-il bien, si on l'en pressait, le la-
ver du reproche de calomnie? Il est au moins per-
mis d'en douter. Un Historien, un simple Biogra-
phe même, doit avoir assez de candeur & de cou-
rage pour dire la vérité, pour ne dire que la vé-
rité; mais sous prétexte d'être vérifique, il ne faut
pas que la manie de tout critiquer, au lieu d'une
Histoire, lui fasse faire un Libelle. Notre Auteur
n'a lancé qu'un trait, depuis long temps émoissoé,
sur les *Italiens* & les *Français*; il n'a pas dit un
mot des *Allemands* & des *Hollandais*. Toute la bille
s'est répandue sur la seule Nation *Britannique*. Ce
n'est être ni juste ni impartial. Il n'est point de
Nation qui n'ait ses défauts; mais que l'*Angleterre*
chasse ou réprime ses *Wilkes*; qu'elle brise les fers
que l'on prépare dans son sein pour les Peuples de
l'*Amérique*; &, avec tous leurs défauts, les *Bre-
tons* seront encore aux Peuples d'aujourd'hui, ce que
les *Romains* furent jadis à tous les Peuples de la
Terre.

Note du Traducteur.

192 LA VIE ET LES AVANTURES

„ de la licence y sont inconnues. Tout le
 „ monde connaît le Maître qu'il doit servir, &
 „ il le fert; & si ce Maître est bon, s'il est
 „ juste, s'il entend ses intérêts, les chaînes qu'il
 „ fait porter à ses sujets sont alors si légères
 „ qu'à peine s'aperçoivent-ils qu'ils ne sont
 „ pas libres. Quittons ce Pays de trouble &
 „ de désordre, retournons en Russie, nous n'y
 „ serons pas plus esclaves qu'ailleurs; mais
 „ sûrement nous y vivrons plus tranquilles
 „ qu'ici (nn).”

Le reste du voyage de nos deux Avanturiers ne fut plus, pour ainsi dire, qu'une partie de plaisir. PUGATSCHÉW, rebuté de voir par tout les Mœurs en contraste avec les Loix; sûr d'ailleurs que, à quelques nuances près, tous les hommes, toutes les Nations se ressemblent; dédaigna

(nn) Il n'y a qu'un moment que nous avons vu notre Héros quitter la Russie pour n'y rentrer jamais, parceque, dit-il, la liberté en est bannie. Ici nous le voyons s'empresser de retourner en Russie; parceque, quoique tout le monde y soit esclave, en y connaît au moins le Maître qu'on y fert. Peut-être il y a des gens qui croiront trouver de la contradiction, de la légèreté dans cette conduite de PUGATSCHÉW. Ils se tromperaient; & la façon de raisonner de notre Héros est très conséquente. Esclave pour esclave, il vaut mieux l'être chez soi que chez des Etrangers; & une douce servitude, pour laquelle la Nature semble avoir formé quelques Hommes, est préférable à une liberté licencieuse, qui brave les Loix & la Justice, & encoule bassement les caprices de quelque Faquin séditeur.

Note du Traducteur.

s. M.

daigna de pousser plus loin ses recherches Philosophiques sur les Peuples & leurs Gouvernemens, & ne s'occupa plus que d'objets de simple curiosité, & des plaisirs que lui offraient les différents Lieux qui se trouvaient sur sa route.

ARRIVE à Vienne, notre Cosaque fut obligé de s'y arrêter plus long-tems qu'il ne l'avait cru, pour attendre la guérison de BoisPRE qui y était tombé dangereusement malade. Malgré le tendre empressement avec lequel il donnait tous ses soins au rétablissement de son ami, il n'en faisait pas moins assidument sa cour. Admis à tous les Cercles, il s'y était fait une réputation brillante. Les Dames sur-tout le traitaient avec une distinction marquée; aucune d'elles ne tarissait sur les éloges du galant & magnifique Italien. Long-tems insensible à la gloire de triompher de vingt cœurs, dont la conquête lui paraissait peu glorieuse, parce qu'on la lui rendait trop aisée, il eut enfin la vanité d'en attaquer un qui, loin de lui avoir été offert, semblait promettre la plus vive résistance. La jeune Comtesse de C. . . . , Fille cadette du vieux & célèbre Comte de C. . . . L. . . . , lui parut seule digne de tous ses soins. Il est douteux si ce fut l'amour ou l'ambition qui l'engagea dans une démarche aussi hasardeuse, laquelle, s'il venait à échouer, devait le couvrir de honte, & le rendre la victime de sa fatuité. La jeune Dame comptait des Princes Souverains parmi ses Ayeux; & même le Duc regnant de B. . . . S. . . était assez proche parent de son Père. Pour peu que l'on connaisse

la fierté de la Noblesse Allemande, on avouera que notre *Cosaque* *italianisé* risquait gros jeu. **BOISPRE'**, quelqu'effronté qu'il fut, conseilla plus d'une fois à son ami de se désister d'une poursuite, dont il ne prévoyait que de sinistres effets. „ Le fort en est jeté, lui répondait „ JEMELJAN; je me suis trop avancé pour „ reculer à présent, Il s'agit de vaincre avec „ gloire; mais si je sucoome, je ferai du moins „ en sorte que ce soit sans honte.” Il est assez inutile de dire par quels dégrés le faux **ZANARDI** sut rendre la jeune Comtesse sensible. Il avait du mérite, il était bien fait; la réputation de sa bravoure n'était point équivoque; il faisait une figure brillante & passait pour très riche. La moitié de tous ses avantages suffirait pour faire tourner la tête à une Femme. La jeune Dame était jeune, belle, & possédait cette sorte d'esprit qui fait le premier charme des personnes de son sexe; mais l'espèce de célébrité qu'avait ambitionné son Père, & qu'il avait obtenue, avait mis un tel dérangement dans ses affaires que, malgré tous ses *Quartiers*, peu de Seigneurs *Allemands* auraient voulu se charger du titre de son Beau-Fils. **PUGATSCHEW** ne l'ignorait pas; & il savait aussi que l'unique avantage que le vieux Comte espérait pour sa Fille du grand nom qu'il deshonorait, & de son antique Noblesse qu'il avilissait, se réduisait à la faveur de faire entrer son aimable Fille dans un Chapitre noble. Enhardi par la connaissance qu'il s'était acquise de la situation du vieux Comte, il osa demander sa Fille en mariage; il osa plus; il produisit des titres;

&

& tous les papiers qui pouvaient servir à constater sa naissance & ses Biens. Charmé d'une acquisition aussi brillante, plus charmé du douaire considérable que l'*Italien* faisait à la Future, & des sommes qu'il lui promettait à lui même pour remettre ses affaires en ordre, le Comte *Allemand* consentit sans peine à tout; le contrat fut signé, & le mariage célébré & consommé, à la satisfaction des parties qui y avaient le principal intérêt.

Rien ne semblait manquer au bonheur de PUGATSCHEW; il possédait une Femme aimable, qu'il aimait & dont il était aimé; il jouissait d'une considération distinguée, & se voyait à la veille d'obtenir de la Cour des faveurs qu'on n'accorde d'ordinaire qu'au mérite & à la confiance. Il sollicitait un Emploi en *Lombardie*, & le crédit de ses amis, joint à l'idée avantageuse que l'on s'était formée de ses talents militaires, allait peut-être le lui faire obtenir, lorsque le plus fâcheux de tous les accidens vint déranger tous ses projets, & le couvrir de toute la honte que lui avait fait envisager le prévoyant Boispre'. C'est ainsi que la Fortune se rit des vains projets des Hommes, qu'elle semble n'élever plus haut, que pour avoir ensuite le plaisir barbare de les précipiter dans un plus profond abîme. La cause même qui devait opérer l'élevation de notre Héros fut celle de sa chute.

La Maison d'*Autriche* & la République de *Vénise* sont rarement sans quelques uns de ces procès politiques que de vieilles *Prétentions* font naître entre les Souverains. Depuis quelque

tems la Cour de *Vienne* & la serénissime *Seigneurie*, se disputaient certains Droits domaniaux que l'une & l'autre prétendait lui appartenir. La *Seigneurie*, toujours prudente & circonspecte dans toutes ses démarches, crut qu'il valait mieux terminer ces démêlés à l'amiable que d'en abandonner la décision au sort des armes. Elle fit partir un Ambassadeur pour *Vienne*; ses Négociations furent heureuses. Il se préparait à retourner dans sa Patrie après avoirachevé sa Commission, lorsqu'un jour dimant chez le Prince de L. . . . ou lui dit que si les choses ne s'étaient pas arrangées entre la Cour & sa République, c'était, selon toutes les apparences, le Comte *ZANARDI* qui aurait été chargé du soin d'aller en *Lombardie* faire valoir les Droits de la Maison d'*Autriche*. L'Ambassadeur demanda assez froidement qui était le Seigneur *ZANARDI*. On fit le plus grand éloge de la personne, du mérite, & des Biens du pretendu Comte; on parla de son mariage avec la jeune Comtesse de C. . . . ; & celui qui faisait ce détail remarquant quelque surprise sur le visage de l'Ambassadeur, qui semblait douter de ce qu'on lui disait; „ Je m'étonne, ajouta-t-il, que vous „ ne connaîtiez pas le Comte *ZANARDI*, „ puisqu'il est de *Vénise* même, & qu'il en a „ fourni les preuves, avant d'épouser la Fille „ du Comte de C. . . . L. . . — ” Nous avons eu des *ZANARDI* à *Vénise*, répliqua l'Ambassadeur; mais cette Famille est éteinte, ou tellement oubliée que je doute que le nom s'en retrouve ailleurs que dans notre *Livre d'Or*

d'Or (oo). — Par bonheur pour notre Brigand titré il n'était point de ce repas. Depuis quelques jours il était à un vieux Château de son Beau-Père , auquel il faisait faire quelques réparations. Un bruit sourd se répandit bientôt dans Vienne que le Comte ZANARDI n'était qu'un fourbe , qui avait usurpé un grand nom , pour jouir plus sûrement d'une considération que sans-doute il ne méritait pas. BOIS-PRE', toujours alerte , toujours attentif à tout ce qui se passait autour de lui , heureusement n'avait point suivi son ami à la campagne. Il fut informé des soupçons que l'on avait sur son compte , & lui dépêcha sur le champ un de ses Domestiques pour lui donner avis de l'orage qui le menaçait , & lui conseiller de s'y dérober au plus vite. Il lui mandait en même tems de sortir des terres de l'*Empire* par le plus court chemin , & d'aller l'attendre sur les Frontières

(oo) Le *Livre d'Or* est la liste ou le catalogue des Familles Nobles de la République de Vénise. On peut diviser les Nobles Vénitiens en trois Classes. Les Familles Patriciennes , au nombre de douze , selon les uns , ou de vingt-quatre selon d'autres , forment la première classe & la plus illustre. La seconde Classe , dont les Membres sont en très grand nombre & qu'on pourrait appeler Noblesse Plébeienne , est composée de Familles autrefois bourgeoises , mais la plupart anoblies dans les pressants besoins de l'Etat , pour la somme de cent mille Ducats. La troisième Classe enfin , est celle des Aggrégés. Ce sont des Familles étrangères que le Sénat par honneur ou par reconnaissance inscrit dans son *Livre d'Or*.

Note du Traducteur.

M S.

de la *Pologne*, que lui cependant mettrait ordre à tout , & viendrait le joindre dès qu'il aurait fait argent de tout ce qu'il pourrait vendre.

UN coup de foudre, menaçant d'écraser notre Héros , l'aurait moins étonné que la terrible nouvelle qu'on lui annonçait. Il se composa cependant assez pour ne laisser voir qu'une partie du trouble qui l'agitait. Sa Femme & son Beau - Père , qui virent pourtant quelque altération sur son visage , lui en demandèrent la cause. Il leur répondit tout simplement que son ami avait eu une affaire d'honneur ; qu'il avait dangereusement blessé son adversaire , & que pour se dérober aux poursuites de la Justice il s'était réfugié dans l'Hôtel de l'Ambassadeur de *Vénise*. „ J'ai connu particulièrement cette „ *Excellence* , ajouta - t - il ; je pars dans l'instant „ pour *Vienne* , il faut à tout prix que je sauve mon „ ami ; mais pour faire moins d'éclat , je ne „ me ferai suivre que du seul Domestique qui „ m'a apporté cette fâcheuse nouvelle. Tran - „ quillisez - vous , Madame , je ne serai à ce „ petit voyage qu'autant de tems qu'il m'en „ faut pour remercier l'Ambassadeur de sa „ protection , & conduire ici mon ami en su - „ reté.” Le Château du Comte de C. . . . L. . . . était situé à quelques lieuës de *Neubausel* dans le Comté de *Neytracht*. Il y avait au moins quatre bonnes journées de la à *Vienne* ; de sorte qu'avec toute la diligence possible le Comte *ZANARDI* ne pouvait être de retour que dans huit ou dix jours au plus tard. Cette observation n'est point indifférente. Avant qu'on put avoir au Château des nouvelles de ce qui

se passait à *Vienne*, où l'on attendait tranquillement que le prétendu Comte revint débrouiller lui même l'énigme de sa naissance & de sa condition, il était déjà bien loin; & l'on ne se doutait point encore de son évaison qu'il était à l'abri de toutes les poursuites. *Boispre'* cependant s'était conduit avec tant d'habileté & de sécret, qu'à l'aide de quelques *Juifs*, il s'était fourdement défait des meubles & des effets les plus précieux qu'il put vendre, sans que les autres Domestiques pussent s'en appercevoir. Quand il eut tout arrangé pour son départ, il prétexta à son tour auprès des gens de la Maison des ordres du Comte *Zanardi*, qui avait, dit-il, besoin de ses conseils & de ses lumières pour l'embellissement de son Château. On conjecture aisément qu'il ne se fit accompagner de personne. Il joignit heureusement son ami, & suivis du seul Domestique que *Pugatschew* avait pris en quittant son Epouse & son Beau-Père, ils s'enfoncèrent dans la *Pologne*, où *Zanardi* & *Boispre'* crurent pour plus de sûreté devoir changer de nom.

Il serait difficile de décrire toute la rage du vieux Comte de C. . . . L. . . . , & le juste dépit que dut ressentir son aimable Fille, lorsqu'ils ne purent plus douter qu'ils avaient été les dupes de l'imposture la plus noire. Aussi, quand même il eut été possible d'être instruit de tout ce qui se passa à *Vienne*, lorsque l'on y apprit l'évasion du prétendu Comte *Zanardi* & de son ami; quand même toutes les mesures qu'on dut y prendre pour le poursuivre & s'assurer de sa personne, seraient venues à ma-

con-

connaissance, je n'oserais encore, dans le récit que je pourrais en faire, entreprendre de tracer le tableau de la douleur, de la honte, de la rage & du désespoir du Comte & de sa Fille.

SATISFAITS d'être échappés au plus grand de tous les périls, PUGATSCHEW, qui avait pris le nom d'EMELKA, & BOISPRE, qui s'était aussi donné un nom *Cosaque*, résolurent, pour mieux dérouter leurs ennemis qu'ils craignaient toujours, de passer à Constantinople. Ils en prenaient la route, après s'être cruellement défait de leur Domestique, dont ils craignaient toujours quelque trahison, lorsqu'ils apprirent les préparatifs qui se faisaient en Pologne pour la tenue de la Diète Générale de 1767. La curiosité est naturelle aux hommes, & celle que PUGATSCHEW eut alors était bien dans son caractère, & digne d'arrêter un Esprit même plus philosophe que le sien. Il voulait voir une Nation fameuse, assemblée pour régler les Constitutions & les Loix de l'Etat, auxquelles la force, la violence, la cabale avaient plus d'une fois, & récemment encore, porté les plus rudes atteintes. Ce séjour en Pologne, lui fit perdre de vue le dessein de passer en Turquie, & peut-être fut la cause de sa perte.

DEPUIS l'élection du nouveau Roi, les Polonais, divisés entre eux, menaçaient leur Patrie de tous les désordres dont toute l'Europe a été témoin. PUGATSCHEW entendait parler de *Dissidens*, de *Confédérations*, d'un Roi intrus par la force. Il se fit expliquer les motifs d'un mécontentement qui paraissait général; ses idées de liberté, lui firent plaindre les *Dissidens*,

& trouver fort mauvais qu'une Puissance étrangère s'ingérât de donner un Maître à une Nation libre, malgré elle, & à laquelle les Loix fondamentales donnaient le droit exclusif d'échapper ses Chefs. Il trouvait si juste & si raisonnable la cause des Confédérés, qu'il ne pouvait comprendre qu'aucun Polonais pût se refuser à l'obligation d'en augmenter le nombre. „ Il y
 „ a quelque chose de si injuste, de si odieux,
 „ disait-il quelquefois à BOISPRE', dans une
 „ domination que l'on ne tient pas des droits
 „ qu'y donne la naissance, ou l'élection libre
 „ & unanime de la Nation à laquelle l'on com-
 „ mande, que si c'était moi que la violence &
 „ l'intrigue eussent couronné, & que cette élé-
 „ vation illégale divisât mes Sujets, je dépose-
 „ rais & sceptre & couronne entre leurs mains,
 „ est leur dirais: Mes Frères, je me suis laissé
 „ entraîner à l'idée que, placé sur le Trône, je
 „ pourrais vous rendre tous heureux; l'expérience
 „ prouve que je me suis trompé. Je devais san-
 „ voir que le droit d'y monter ne pouvait m'être
 „ donné que par vous; je l'ai usurpé ce droit;
 „ je vous le rends, content d'être votre égal, &
 „ prêt à obéir à celui que vous voudrez honorer
 „ de votre choix, & que vous croirez plus digne
 „ que moi de commander à des hommes justement
 „ jaloux de leur liberté. Crois-tu, mon cher
 „ BOISPRE', que si le Comte PONIATOWSKI,
 „ s'apercevant des troubles qu'allait causer son
 „ intrusion au Trône, avait parlé ainsi aux
 „ Polonais, ils ne se fussent pas tous réunis
 „ pour affermir sur sa tête une Couronne, qu'il
 „ mérite peut-être, mais dont alors il aurait
 „ été

206 LA VIE ET LES AVANTURES

„éte doublement digne ?” Lorsque JEMELJAN s'exprimait avec tant de grandeur d'ame, il ne pensait pas sans-doute qu'il était lui même à la veille ; non pas de prendre un sceptre qu'une partie de la Nation qu'il voulait s'asservir lui aurait présenté ; mais de renverser de son Trône une Souveraine, sa Souveraine légitime, que le vœu unanime de tous ses Peuples y avait placée, pour y monter lui même souillé de tous les forfaits que l'ambition la plus insensée lui ferait commettre.

JEMELJAN ou EMELEKA PUGATSCHEW lia bientôt connaissance avec quelques uns des principaux Mécontents, & jusqu'en 1769, que la guerre éclata entre la Russie & la Porte, on peut dire qu'il eut au moins une part indirecte à tout ce que firent les Confédérés pour le redressement de leurs prétdus griefs. Une affaire d'honneur qu'il eut avec un jeune Seigneur, proche parent du Palatin de Belsk, lui fit pour la seconde fois quitter la Pologne. La guerre était allumée entre les deux Empires, & quoique PUGATSCHEW fut sujet de la Russie, sa façon de penser sur la liberté des Nations, & sa partialité en faveur des Polonais mécontents ne lui permettaient pas d'être indifférent sur le succès des armes des deux Puissances belligérantes. Aucun avantage remporté par les Russes qu'il ne fit paraître une sorte de mauvaise humeur. Au plus petit échec qu'ils recevaient de la part des Turcs, ce qui n'arrivait guères, il pronait avec une affectation puérile leur valeur, leur courage, la bonne conduite de leurs Généraux, il prédisait la déroute prochaine & totale de l'armée

mée Russie, & fixait presque l'instant du détronement de STANISLAS AUGUSTE. Le Parent du Palatin, jeune homme plein de feu & de bravoure, porté d'ailleurs pour un Prince, qu'il croyait légitimement élu, s'offensa des discours inconsidérés & insolents du Cosaque. Il lui envoya un Cartel; EMELKA prit Bois-PRE pour son Second, & la Fortune fut assez cruelle pour leur accorder une Victoire qui par dégrés devait les conduire l'un & l'autre dans l'abîme où ils sont enfin tombés. Il n'y avait pas de tems à perdre pour se dérober au glaive de la justice, ou aux coups plus assurés de la vengeance. Sans autre ressource que leurs chevaux, leurs armes & quelqu'argent dont ils s'étaient munis, nos deux Avanturiers ne quittèrent le lieu du combat que pour se rendre à grandes journées à l'Armée Russie. C'était la seule retraite assurée qui leur fut ouverte, encore se crurent-ils obligés, pour plus de sûreté, de changer de nom pour la troisième fois. Le peu d'argent qu'ils avaient sur eux en sortant de la Pologne avait à peine suffi pour les conduire jusqu'au Camp devant Chorzm. Le Siège de cette Place était déjà fait avancé, & huit jours après l'arrivée de PUGATSCHEW les Turcs l'abandonnèrent (pp). Nos deux Avanturiers, n'ayant plus de quoi subsister, se trouvèrent forcés de prendre parti dans ce qui fut le combat de Chorzm, lequel fut (pp) Ce fut le 9. Septembre 1769, que les Russes entrèrent dans Chorzm qu'ils trouvèrent déserte,

L'Amour Russie.

208 LA VIE ET LES AVANTURES

dans l'Armée, non plus comme Volontaires, mais en qualité de simples Soldats. JEMELJAN, qui ne servait qu'à regret dans des Troupes qu'il croyait combattre pour une cause injuste, n'attendait qu'une occasion favorable pour se ranger de l'autre parti; ou, s'il ne pouvait le faire sans courir de trop grands risques, pour abandonner tout à fait le service. Cette occasion ne se présentant pas assez tôt au gré de ses désirs, son ami la fit naître. Le Commandement de la grande Armée ayant été remis par le Prince de G. . . . au Comte de R. . . ., celui-ci s'avança vers Bucharest. Un Corps de Cosaque fut envoyé à Kapoutschani. PUGATSCHEW, fut du nombre, de même que son fidèle François qui, pour ne pas l'abandonner s'était dit de la même Nation. La résolution fut prise alors de déserter aux premiers jours; mais JEMELJAN, ou plutôt EMELEKA, qui ne voyait aucun moyen de le faire sans danger eut encore cette nouvelle obligation à son intrigant & dangereux ami. En effet BoissPRE, s'étant par ses intrigues ordinaires insinué dans les bonnes grâces d'un des Officiers-Généraux, trouva le secret de s'emparer de sa bourse, & n'attendit pas que celui-ci eut le tems de s'en appercevoir, pour se dérober au châtiment qu'il ne pouvait éviter, si son larcin était découvert. Il eut pourtant la bonne foi d'avertir PUGATSCHEW & du coup qu'il venait de faire, & de la nécessité où il se trouvait de se mettre, lui & sa proye, en sûreté par une prompte fuite. Le Cosaque approuva son dessin, quoiqu'il condamnât le motif qui l'y for-

forçait. Il se faisait même, disait-il, un scrupule de se charger, en s'évadant, de la honte & du reproche d'une action à laquelle il n'avait point de part. Mais le désir de se revoir libre, autant que l'éloquence insidieuse de Bois-PRE, l'emporta encore sur les bons mouvements qu'il sentait s'élever dans son cœur, & acheva bientôt d'étouffer tout à fait le cri de la conscience & du remords. D'ailleurs il était trop accoutumé à cet homme, dont il sentait qu'il aurait toujours besoin, pour ne pas se refoudre à le suivre.

La fuite n'était pas facile, tous les environs étaient remplis de Troupes, & de quelque côté que nos deux Déserteurs tournassent leurs pas, ils ne pouvaient éviter de passer par quelques uns des différents Corps de l'Armée, ou de tomber entre les mains de l'un ou de l'autre des divers Partis qui battaient la campagne. Jamais court sur les ressources, Bois-PRE n'en manqua pas dans cette occasion. A l'aide d'un déguisement & d'ordres, de même que de noms supposés, lui & son ami parvinrent de poste en postes jusqu'à la seconde Armée des *Russes*, campée le long de la Rivière *Sintucka*. Il eut été dangereux de montrer au Général Comte P... des ordres dont la supposition pouvait aisément être découverte ; mais l'esprit fécond du *Français*, qui avait tout prévu, avait aussi pourvu à tout. En état de faire, pour quelque tems au moins, une figure honnête de l'argent que Bois-PRE avait su s'approprier, lui & PUGATSCHEW eurent la hardiesse de se faire passer pour des Volontaires qui, après avoir servi dans

la première Armée , & donné des preuves de leur courage au Siège de Choczim , venaient avec l'agrément du Général offrir leurs services au Chef de la seconde Armée . Ils poussèrent même l'effronterie jusqu'à produire des lettres de recommandation , dont plusieurs étaient signées de quelques uns des principaux Officiers . Leur dessein était , de profiter de la proximité de l'Ennemi , pour déserter une seconde fois , & se rendre ou à l'armée Ottomane ou dans quelque Garnison Turque . La fortune sembla vouloir les séconder dans leur projet . Le Général Comte P. . . ayant résolu d'envoyer un détachement de Troupes Légères du côté de Bender , nos deux Avanturiers ne voulurent pas laisser échapper cette occasion . Ils demandèrent & obtinrent facilement la permission d'être de ce Corps , qui devait marcher sous les ordres du Général-Major WITGENSTEIN . Quelqu'empressement qu'eussent nos deux Avanturiers , il fallut prendre patience , & montrer dans l'occasion une bravoure & un courage , dont cependant ils auraient préféré de donner des preuves partout ailleurs . Quoiqu'ils combattaient à regret , PUGATSCHEW & BOIS-PRE n'en combattirent pas moins vaillamment , & plus d'une fois ils reçurent en rougissant des éloges que méritait leur valeur . JEMELJAN se fit sur-tout remarquer dans l'Action du 27. Novembre 1769. où les Turcs , qui avaient fait une sortie vigoureuse furent repoussés avec une perte considérable . Notre brave Cosaque qui combattait à côté du Lieutenant WIRKOWITSCH , Cosaque du Don tout comme lui , avec qui il s'était

s'était lié , y donna des marques si éclatantes de son courage & de sa conduite , que le Général-Major Comte WITGENSTEIN , qui en fut informé , crut devoir lui en témoigner publiquement sa satisfaction . Cependant ce fut cet excès de courage même qui recula encore l'instant où PUGATSCHEW devait se voir libre . Car ayant poursuivi les Turcs avec trop d'opiniâtreté jusques sur le Port de Bender , il fut dangereusement blessé au bras gauche , de même que son nouvel ami WIRKOWITSCH . Il se vit donc forcé de rester à l'Armée , & sa blessure ayant été heureusement fermée en assez peu de tems , il ne put se dispenser de servir pendant le Siège , & d'avoir part à la gloire que remportèrent les Russes de la prise de Bender (qq).

De's que cette Ville fut au pouvoir des Troupes Russes , PUGATSCHEW & Bois-PRE aux quels , comme Volontaires , on ne pouvait honnêtement refuser la liberté de se retirer , profitèrent de celle qu'on leur donna de retourner à l'Armée du Général Comte R. . . Mais , aulieu de prendre la route qui y conduisait , ils longèrent le Dniester jusques à la vue d'Ori-chov , traversèrent ce Fleuve à quelques miles de Ribnitz , & pénétrèrent , sans oser presque s'arrêter nulle part , jusqu'à Konicepole dans la Podolie . Une Ville aussi peu considérable n'é-tait

(qq) Ce fut dans la nuit du 26. au 27. Septembre 1770. que les Russes se rendirent Maîtres de Bender.

L'Auteur Russo.

N 2

tait pas un théâtre digne d'eux, aussi n'y s'arrêtent-ils qu'autant de tems qu'il leur en fallait pour se refaire des fatigues qu'ils venaient d'essuyer, & se remettre de la crainte qui ne les avait point abandonnés pendant toute la route. Leur situation cependant devenait de jour en jours plus embarrassante. L'argent leur manquait, & pour s'en procurer il ne leur restait que deux ressources; celle de mandier & de vivre de la charité des hommes; ou bien de leur arracher par la force ou par la ruse une partie de leurs richesses. On ne doit pas douter que nos deux Braves n'aient préféré cette dernière ressource à l'autre. Accoutumés depuis long-tems à braver tous les dangers; à fouler aux piés toutes les Loix du juste & de l'*bonnête*, ce serait avoir mal appris à les connaître que de croire que leurs ames altières ayent pu s'abaisser au vil métier de mandiant. Je sais que quelques uns des Complices de PUGATSCHEW ont dit, & que sur leurs dépositions on a publié, que pendant quelque tems il avait vécu d'aumône à *Dobrinka*. Mais je suis aussi informé de bonne part que jamais il n'a voulu avouer ce fait, & que même il a constamment nié savoir où était situé *Dobrinka* (rr).

QUOI-

(rr) Il est assez singulier que M. F. S. G. W. D. B. prétende être mieux instruit de ce qui regarde son Héros, que la Cour même qui, dans une Relation publiée par ses ordres, dit positivement le contraire de ce qu'avance ici notre Auteur. Cependant il ne serait pas étonnant que l'Historien eut dit la vérité, & que l'Auteur de la Relation, eut cherché par cette anecdote, vraye ou fausse, à avilir

Quoiqu'il en soit, après avoir erré long-
tems de lieux en lieux, E M E L K A & son ami
arrivèrent dans les forêts de la *Petite-Russie*.
Ils y trouvèrent plusieurs de ces Sectaires er-
rants, & fugitifs, connus sous le nom de Ros-
kolniks (ss). PUGATSCHEW se tint quelque
si temps li appartenant aq; ob ann appartenant
ob aq; qn qn nq nq nq nq nq nq nq nq
avoir encore davantage le malheureux JEMELJAN.
Au moins est-il sûr que d'après le portrait que
M. F. S. G. W. D. B. fait de son Héros & de
son ami BOISPRE', d'après même celui qu'en a
fait faire la Cour de Russie, il serait presqu'incon-
cevable que ces deux Scélérats, aussi hardis qu'in-
trépides, eussent préféré l'Aumône au Brigandage.

Note du Traducteur.

(ss) Les Roskolniks, quoiqu'ils suivent, à peu près, la Religion Greque, sont si éloignés de celle que professent les Russes, qu'à peine ils en ont retenu quelques cérémonies. Cruellement persécutés par des gens qu'ils détestaient autant qu'ils en étaient hais, ils se retirèrent dans les Bois & d'autres lieux incultes. Voici ce qu'en dit un Auteur qui paraît instruit. „ Ils payent régulièrement les contribu-
„ tions, mais ils ne veulent pas se soumettre à la
„ même obéissance que les autres Russiens. Du reste
„ ils mènent une vie fort innocente. On a fait de
„ vains efforts pour les reduire. Il n'y a pas long-
„ tems que trois cens d'entr'eux, ayant été enve-
„ loppés, se refugièrent dans une Eglise, & que
„ pour n'être pas faits prisonniers ils y firent eux-
„ mêmes le feu, & se jetterent dans les flammes
„ où ils furent consumés. Le Czar (PIERRE I.)
„ ordonna depuis qu'on les laissât vivre tranquille-
„ ment dans leurs forêts, tant qu'ils s'abstiendraient
„ de répandre leur doctrine entre les Russiens.”
Mémoires de l'Empire Russien. Tom. I. pag. 112.
Je m'abstiendrai aussi de faire aucune reflexion sur

tems caché parmi ces malheureux qui, sous une feinte tranquillité, n'attendent que l'occasion de se venger des persécutions qu'on a fait souffrir à leurs Pères, & un Chef assez hardi pour les conduire à cette vengeance. Ce fut là, à ce que l'on assure, que, de concert avec son ami & quelques uns de ces Fanatiques, il forma le plan de la Rebellion qui n'éclata que plus de deux ans après. Il n'est pas facile de concevoir ce qui put faire naître dans l'esprit de notre *Cosaque*, une idée aussi extravagante, & dont les suites ne pouvaient être que funestes. Je crois faire plaisir au Lecteur de lui communiquer en peu de mots tout ce que j'ai pu en apprendre, quoique d'ailleurs je ne prétende obliger personne à ajouter plus de foi à ce récit que je n'ai fait moi-même lorsqu'on me l'a raconté.

PARMI ces lâches Deserteurs de la Religion de leurs Pères, se trouvait un Homme, inquiet, turbulent, plus éclairé que le reste de ses malheureux Confrères, & que par cette raison même ils s'étaient choisis pour le Chef de leur Religion, ou pour leur *Archibrejes* (ii). Le

cette horrible anecdote. Il serait difficile de ne pas détester des fanatiques assez inhumains pour pousser de sang-froid d'autres fanatiques à un désespoir aussi barbare qu'inouï. O ! Religion, que tu es sainte, que tu es bonne, mais que de crimes & de maux tu fais commettre !

Note du Traducteur.

(ii) La Dignité d'*Archibrejes* répond à celle des *Archevêques* du Clergé Romain.

Note du Traducteur.

Le furieux Roskolnik, brulant depuis long-
tems du désir de la vengeance, & voulant, à
quelque prix que ce fut, sortir de l'état pré-
taire où il était obligé de vivre, crut avoir
trouvé le moment favorable de satisfaire son
ambition & sa fureur. Il avait lu dans l'ame
de PUGATSCHEW, il y avait découvert un mé-
lange étonnant de vices & de vertus, de gran-
deur d'ame & de férocité; mais surtout il avait
vu qu'elle était dévorée par la soif de domi-
nner. Dans les conversations qu'ils avaient sou-
vent ensemble, BoisPRE un jour laissa échapper
le bardinage de TOTTLEBEN sur la prétendue
ressemblance de JEMELJAN avec PIERRE
III. Il n'en fallut pas davantage au rusé Ros-
kolnik pour ourdir la trame la plus odieuse dont
on ait jamais oui parler. Il savait fort bien
que PUGATSCHEW n'était qu'un *Cosaque* fugi-
tif & errant; que PIERRE III. était réelle-
ment mort, & que l'Impératrice qui occupait
le Trône était adorée de tous ses sujets. Ce-
pendant il résolut d'arracher le sceptre des mains
augustes de sa Souveraine; de faire revivre le
malheureux Empereur, & de placer sous son
nom JEMELJAN sur le Trône de *Toutes-les-
Russes*. Il n'était pas facile de faire croire à
ce dernier qu'il n'était pas ce qu'il était réelle-
ment; cependant le fourbe l'entreprit, bien sûr
que si le *Cosaque* n'était pas assez insensé pour
se persuader cette singulière métamorphose, il
était assez ambitieux pour hasarder de la faire
servir à son élévation, & assez scélérat pour
consentir que tout un Empire en fut la dupe.

De's le jour même que BoisPRE eut

LA VIE ET LES AVANTURES

raconté le fait, FOMA (uu) (c'était le nom
du Roskolnik) répandit parmi tous ses crédules
(uu), Un Prêtre Russien, nommé Foma, eut
la hardiesse de prêcher publiquement à Moscou
contre la Religion Grecque, contre le culte des
Images, & autres articles de la croyance ordinai-
re. Le Clergé l'exhorta d'abord à se retraiter;
mais bien loin de se rendre aux remontrances
qu'on lui fit, il entra dans l'Eglise le jour de la
fête de saint Alexis, & brisa avec une hache
l'image de ce Saint & celle de la sainte Vierge,
& commença à vouloir démontrer au Peuple les
naïsseries de la Religion Grecque. On le mit en
prison, & on lui fit son procès comme à un
Hérétique endurci & un Iconoclaste; & comme
tel il fut condamné à être brûlé tout vif. Il
souffrit la mort (en 1715.) avec beaucoup d'in-
trépidité, & prêcha le Peuple jusqu'à ce que les
flammes l'étouffèrent. On dit qu'il était Ros-
kolnik." (*Mémoires de l'Empire Russien.* Tom. I.
pag. 111 & 112.) Le Fourbe, dont il est ici que-
tion, se nomme dit-on, Alexey-Petrowitz FOMA,
& se dit Fils du FOMA, dont parle l'Auteur des
Mémoires que je viens de citer. Une petite diffi-
culté s'élève ici. Suyvant M. P. S. G. W. D. B.
le prétendu Archevêque des Roskolniks aurait don-
né à PUGATSCHEW la première idée de son im-
posture; il serait réellement un de ces Sectaires qui
habitent les Forêts de la Russie; enfin PUGAT-
SCHEW aurait passé un assez longtems avec lui &
ses Frères. Suyvant certains bruits au contraire,
qui se sont repandus dans le tems, FOMA ne serait
qu'un Avanturier que les Ennemis de la Russie au-
raient associé à notre Cosaque. Peut-être il ne serait
pas impossible de concilier ces deux opinions, qui
réellement se contredisent moins qu'elles ne le sem-
blent. Quoiqu'il en soit, le récit de FOMA sur la
prétendue évasion de PIERRA III. est une de ces
anec-

Confrères que l'un des deux Etrangers n'était rien moins que ce qu'il paraissait. Enfin, après bien des fimagrées, bien des scrupules affectés de divulguer un secret qu'il avait découvert, il avoua que cet Inconnu, si pauvre, si misérable, était l'Empereur de Toutes-les-Russes, PIERRE III. Quelques simples, quelques crédules que fussent ces hommes, éloignés de presque toute communication avec les Villes de l'Empire, ils ne pouvaient comprendre qu'un Prince, mort depuis près de dix ans, se retrouvât plein de vie au milieu d'eux.

FOMA avait un Roman tout prêt; il débita avec un sérieux emphatique, « Ceux qui avaient détrôné l'Empereur, disait-il, prenant voyant que, tant qu'il vivrait, il ne manquerait pas de Vengeurs; craignant même que peut-être un jour il ne trouvât le moyen de revendiquer en propre personne des Droits, dont aucune Puissance n'avait pu le dépouiller légitimement, avaient donné ordre qu'on lui ôtât la vie. Mais ils avaient en même tems exigé que ce détestable crime fut commis. » mis anecdotest controyées quelque tems après la mort de ce Prince & dont tous les Papiers publics régâterent alors toute l'Europe. On nommait des Lieux où cet infortuné Monarque avait été vu; on parlait des secours qu'il cherchait, & des gens assuraient même qu'il en recevrait d'assez considérables pour le remettre en possession de sa couronne. Et voila sans-doute tout le canevas du Roman & de l'Imposture du Faux PIERRE III.

Note du Traducteur.

N 5

mis avec tant de précautions, que personne
ne put au moins prouver la véritable cause
d'une mort qui, arrivant si subitement & dans
un moment aussi critique, ne laisserait pas
que de faire naître des soupçons. Deux per-
sonnes seules, à qui cet affreux mystère avait
été confié, ne purent sans frémir se résoudre
à devenir les bourreaux d'un homme qui
avait été & qui aurait dû être encore leur
Maître. Ils résolurent de le sauver ; mais
pour y réussir il ne faisait pas, en refusant le
cruel ministère dont on les chargeait, faire
que le sort de cet infortuné Prince fut com-
mis à des gens, qui se seraient fait un devoir
d'exécuter en esclaves ces ordres sanglants.
Le lendemain le bruit se répandit que PIER-
RE III. était mort subitement, les uns di-
saient d'une *Colique*, d'autres des *Hémorroïdes*.
Cependant comme il fallait en quelque sorte
constater sa mort, & que le faire évader sans
cette utile précaution, c'était s'exposer soi-
même au plus grand danger, il fut résolu de re-
soudre malgré soi à être cruel envers quel-
qu'autre. Un des Soldats commis à sa gar-
de, à peu près de sa taille & de son âge,
fut la victime que dans le plus grand secret
on immola à la sûreté du Prince. Quant à
l'infotuné Monarque, on le revêtit des ha-
bits du Soldat même que l'on venait de faire
périr, on le fit sortir de nuit de Kraskazelo
sous prétexte de l'envoyer à *Oranjebaum* y
porter certaines dépêches ; & à l'aide de ce
déguisement, guidé par la main de la Pro-
vidence, ce Prince a eu le bonheur de se
dés.

„ dérober aux effets de la haine &c à la cruauté de
„ ses ennemis, & après avoir erré jusqu'à présent
„ dans les Pays étrangers, il n'est rentré dans
„ son Empire que pour essayer s'il ne trouvera
„ pas enfin, parmi le grand nombre de Nations
„ qui le composent, des coeurs assez fidèles &
„ assez courageux pour tout entreprendre, afin
„ de le faire remonter sur un Trône qu'occu-
„ pèrent ses Péres, qu'il a occupé lui même
„ quelques instans, & qui ne peut appartenir
„ qu'à lui. Cependant pour que personne ne
„ pût douter que PIERRE III. était réelle-
„ ment mort, on ordonna d'exposer son Corps
„ en public pendant deux jours. Tout le mon-
„ de eut la liberté de le voir ; mais peu d'en-
„ tre les Grands en eurent la curiosité, & ceux
„ du Peuple qui voulaient satisfaire la leur ou
„ n'étaient pas en état de juger si c'était réel-
„ lement leur Empereur qu'ils voyaient, où
„ étaient incapables de soupçonner que l'on
„ osât hasarder d'en imposer à tout une Na-
„ tion par une imposture facile à découvrir.
„ Toutes ces particularités, ajouta le rusé
„ FOMA, je les tiens de l'étranger même qui
„ accompagne l'Empereur. Mes Frères, c'est
„ la Providence qui nous envoie ce Prince pour
„ nous venger de toutes les injustes persécu-
„ tions que souffrissent nos Péres, & que nous
„ effuyons encore nous mêmes. Vous savez
„ que PIERRE III. n'était que faiblement at-
„ taché à une Religion que la nécessité lui
„ avait fait embrasser ; on dit même qu'une
„ des causes de son détrônement fut la réforme
„ qu'il voulut introduire & dans le Culte &

„ part

„ parmi le Clergé. Profitons des moyens que
 „ le Ciel nous offre; unissons notre sort à ce-
 „ lui de ce Prince; s'il triomphe de ses enne-
 „ mis si nous contribuons à lui rendre une Cou-
 „ ronne qui lui fut injustement ravie, ne dou-
 „ tons pas que par reconnaissance, il ne nous
 „ rende à son tour au moins la liberté entière
 „ de professer publiquement notre Religion
 „ dans toute l'étendue de ses vastes Etats.”

ON croit facilement ce qu'on souhaite; &
 quand des gens, grossiers & crédules entendent
 assurer quelque chose par la bouche de ceux
 qui, par les ressorts de leur propre intérêt, con-
 chuisent leurs esprits comme ils dirigent leurs
 consciences, c'est la voix d'un Oracle qu'ils croient
 entendre, & la raison, soutenue de l'évidence
 même, ne les détrumperait pas d'une erreur qu'ils
 respectent parce qu'elle leur vient de leurs Prê-
 tres. Tous les *Raskolniks* se persuadèrent donc
 que PIERRE IH. était réellement parmi eux.
 Mais notre *Cosaque* fut bien étonné lorsque le
 lendemain il se vit traité par ces crédules Fana-
 tiques & par FOMA lui même avec des égards
 & un respect qu'il ne savait à quoi attribuer.
 Il en demanda la raison à ce dernier, qui lui
 répondit effrontément qu'il avait beau se ca-
 cher, qu'il n'ignorait pas que l'Empereur n'é-
 tait pas mort, & que sans-doute c'était à lui-
 même qu'il avait l'honneur de parler. „ Au-
 „ reste, Seigneur, ajouta-t-il, ne craignez
 „ rien; votre secret est en des mains sûres; &
 „ si vous daigniez vous fier à mon zèle & à
 „ celui de mes Frères, peut être les secours
 „ que nous pourrions vous fournir ne seraient
 „ pas

„ pas inutiles à votre gloire.” Plus JEMELJAN s’efforçait de l’assurer qu’il se trompait, plus l’autre lui soutenait qu’il ne se trompait pas. BOISPRE’, qui commençait à se dégouter de la vie oisive & précaire qu’il menait depuis quelque tems, saisit bientôt l’idée du *Roskolnik*; & parcourant d’un coup d’œil tous les avantages qui pourraient lui en revenir, sans songer peut-être à tous les dangers qu’il avait à craindre, il se hâta de prendre la parole. *Nous n’avons point lieu, dit-il, de douter de votre zèle; mais, quand même nous serions ce que vous semblez croire, quel secours aurions-nous à attendre d’un petit nombre d’hommes désarmés, qui n’ont d’autre ambition que celle de servir Dieu par un culte aussi pur & aussi simple que le sont leurs cœurs eux-mêmes?* FOMA lui peignit les *Roskolniks* comme un Peuple simple, il est vrai, mais en assez grand nombre pour en former un Corps de quelques mille hommes. Peut-être ils n’étaient point fort aguéris; mais leur courage supléerait à leur inexpérience; & la justice de la cause qu’ils auraient à défendre ajouterait encore à leur valeur naturelle. D’ailleurs plusieurs Nations sujettes ou tributaires étaient mécontentes du Gouvernement présent. Les *Tartares* du *Cuban*, les *Cosaques* du *Don* & ceux du *Faïck*, plusieurs autres ne demandaient qu’un Chef pour se soulever.

„ Que l’Empereur, ajouta-t-il, daigne se fier à moi,
 „ qu’il me suive dans les Contrées où je crois
 „ devoir le conduire, il verra bientôt grossir
 „ le nombre de ses Partisans & de ses Défenseurs,
 „ & dans moins de six mois il se trou-

„ vera

„ vera à la tête d'une Armée assez formidable
„ pour faire trembler ses Ennemis, & les for-
„ cer à lui remettre entre les mains les rênes
„ de l'Empire."

De's que FOMA se fut retiré, BOISPRE',
affectant l'air du plus grand embarras, se pré-
cipite aux piés de PUGATSCHEW. „ Pardon-
„ nez grand Monarque, *lui dit-il*, si, ne vous
„ ayant point connu, j'ai manqué au respect
„ qu'aurait dû m'inspirer l'éclat de la Majesté
„ Impériale. Mais — ” Trêve de railleries,
mon ami ; n'augmente pas par un persiflage
offensant le trouble où me jette l'impertinente
imagination de ces bonnes gens. Quel Démon
a été leur fourer dans la tête que j'érais PIER-
RE III. ressuscité ? Eloignons-nous au plutôt
de ces dangereux Fanatiques ; ce FOMA n'est
à mes yeux qu'un vil fourbe, qui, ennuyé de
son obscurité, veut en sortir à tout prix. Maî-
tre de remuer à son gré le cœur de ses Frères,
dont il connaît la simplicité, il s'est hâté de
bâtir un Roman, aussi ridicule qu'inavaisembla-
ble, sur la prétendue ressemblance que tu lui
a dis que j'avais avec l'infortuné Empereur des
Russes. Mon cher BOISPRE', j'aime mieux
mourir ignoré que d'aller à la célébrité par une
imposture aussi grossière, dont le succès ne peut
même être équivoque, puisqu'après avoir rem-
pli l'Empire d'horreur & de carnage, je ne
pourrais cependant échapper au supplice des
Traîtres. „ Et tu prétends donc rejeter le
„ présent que t'offre la Fortune ! ” — Tu ba-
dines, mon ami ; & à coup sûr tu ne peux
me conseiller sérieusement d'accepter des dons
aussi

aussi dangereux. — „ Ecoute; il ne m'est ja-
 „ mais venu dans l'esprit que le badinage de
 „ TOTTLEBEN pût un jour servir à ton am-
 „ bition; mais je t'avouerai que le discours du
 „ Roskolnick a porté dans mon ame un trait
 „ de lumière, qui me retrace comme présentes
 „ toutes les suites de cette heureuse imposture.
 „ Quoique la mort de PIERRE III. passé
 „ actuellement pour avérée, il est sûr que cette
 „ mort arriva dans un moment si critique, &
 „ fut accompagnée de circonstances si singu-
 „ lières, que plusieurs ont douté si ce n'était
 „ pas un bruit controuvé, pour cacher plus
 „ sûrement à tout l'Univers la prison où l'on
 „ retenait ce malheureux Prince. Dans plus
 „ d'un endroit de l'Europe on a débité que
 „ PIERRE III., échappé à ses Bourreaux,
 „ s'était découvert à quelques personnes. Ces
 „ bruits, il est vrai, contreditis, démentis mê-
 „ me presqu'aussitôt qu'inventés, n'ont fait
 „ aucune sensation sur des esprits peu intéressés
 „ à faire revivre PIERRE III. ou à laisser sa
 „ Veuve jouir paisiblement de son usurpa-
 „ tion (vv). Mais, dans les circonstances
 „ pré-

(vv) On ne doit pas être surpris d'entendre
 BOISPRE' parler de l'Auguste CATHERINE II.
 comme d'une Usurpatrice. Dans son système, &
 suivant le Plan qu'il traçait à son ami, il ne pou-
 vait regarder la révolution étonnante qui avait pla-
 cé cette Princesse sur le Trône de Toutes-les-
 Russies, pour y regner seule, que comme la suite
 d'un complot dès long-tems formé, pour arracher
 le sceptre à un Prince, qui dès les premiers jours
 de son règne avait fait voir assez clairement ce qu'il

„ présentes, ces mêmes bruits peuvent être renouvelés avec plus de succès. Le moment ne pouvait jamais être plus favorable. „ La guerre qui est allumée entre la *Russie* & la *Porte*, semble tout naturellement être le signal qui devrait appeler *Pierre III.*, supposé qu'il vécut encore, à essayer de monter sur le Trône dont l'ambition & l'injustice l'ont fait descendre. Ce n'est pas aux portes de *Moscou* ou de *Pétersbourg* qu'il se montrerait; il commencerait par éprouver la fidélité de ces Peuples simples & crédules qui habitent aux extrémités de son vaaste Empire. Ce serait sur les Confins des Etats du „ *Turc*

pensait d'une Nation qu'il méprisait. Si les vœux de tout un Peuple sont les plus sûrs garants de la légitimité des droits du Souverain qu'il appelle à regner sur lui, ceux de *CATHERINE* sont sans-doute incontestables. La Politique peut penser autrement; mais il est encore vrai que la plus saine Politiques, est celle qui fait ou accélère le bonheur des Peuples; & dès lors qui osera dire que les droits de *CATHERINE* à cet égard ne sont pas légitimes & sacrés? Ce qui doit étonner le Lecteur judicieux & impartial, c'est que l'Auteur *Russe* n'aït point relevé l'expression indécente du *Français*. Au reste, ce n'est point ici le seul endroit de son livre, sur lequel l'on aurait pu faire cette remarque; & plus je réfléchis à sa manière d'écrire, plus je crois découvrir un Etranger, qui s'est servi de l'avantage que lui donnait la connaissance de la Langue *Russe*, pour lancer plus furement, sous le masque dont il se couvre, les traits d'une malignité qu'il n'a point l'art de cacher assez habilement.

Note du Traducteur.

DE JEMELJAN PUGATSCHEW.

„ *Turc* qu'il chercherait des amis, des défenseurs. Les *Tartares*, ses sujets ou ses tributaires, mis en mouvement, il verrait bientôt les *Russes* eux-mêmes venir en foule se ranger sous ses étendarts. Le *Turc* lui-même, charmé d'une diversion qui obligerait ses Ennemis à partager leurs forces, soutiendrait sous main le Parti du Monarque ressuscité; peut-être même se ferait-il gloire d'embrasser hautement sa querelle. Les *Polonais* mécontents ne perdraient point cette occasion de venir grossir les Armées de PIERRE III. & sous prétexte de venger les torts faits à ce Prince, ils se feraient un plaisir de tirer une vengeance éclatante de l'injustice qu'ils prétendent leur être faite à eux-mêmes par la Cour de *Russie*. Il est plus d'un Monarque qui, jaloux des succès des Armes *Russes*, s'empresseraient de donner secrètement au moins des secours à un Prince, de l'excellence duquel ils seraient peut-être eux-mêmes les premiers à douter. Car, mon cher JEMELJAN, les Rois regardent moins à la justice de la cause qu'ils protégent, qu'à l'avantage qui peut leur en revenir, ou au mal qu'ils peuvent faire en la soutenant, quoiqu'eux-mêmes bien souvent ils n'en retirent aucun profit. Réfléchis un moment à ce qui se passe actuellement en *Egypte* & dans la *Syrie*. „ A L Y - B E Y n'est qu'un Sujet rebelle; un Usurpateur, qui n'a pas même, pour excuser sa défection, le spécieux prétexte de rentrer dans des droits dont on l'aurait dé-

O

„ pouil-

„ pouillé. Il a su saisir le moment , il s'est
 „ fait des amis & des créatures ; il a subjugué
 „ l'*Egypte* ; presque toute la *Syrie* est en sa
 „ puissance ; il fait trembler le *Grand-Seigneur*
 „ sur son Trône ; & si la Fortune continue à
 „ seconder son ambition & son courage , l'*Em-*
 „ *pire Ottoman* démembré ne sera bientôt plus
 „ qu'une Province du nouveau Royaume qu'il
 „ va rétablir en *Egypte*. Et tous ces succès ,
 „ mon ami , crois - tu qu'*Aly-Bey* ne les doive
 „ qu'à sa bravoure & à la fidélité de ses nou-
 „ veaux sujets ? Les *Russes* , qui ne le regardent
 „ que comme un rebelle , combattent pour
 „ lui , parceque lui-même est en guerre avec
 „ leurs ennemis. Leur argent , leurs vaisseaux ,
 „ leur artillerie , leurs soldats , tout est accordé ,
 „ tout est offert à l'*Usurpateur* , parceque sa
 „ révolte faisant diversion affaiblit nécessaire-
 „ ment les forces de l'ennemi que la *Russie* a à
 „ combattre . Osé suivre l'exemple d'*Aly-Bey* ,
 „ mon ami ; comme lui tu réussiras , comme
 „ lui tu seras fécouru (ww). Je congois ,
 „ mon cher ami , que l'*Empereur* com-
 „ mence à épargner d'*Imposteur* si odieux si odieux (ww). Il est sûr que dans l'*indécision* où était
PUGATSCHEW , l'exemple d'*ALY-BEY* proposé par
Boispre était un coup de Maître. La différence
 que le *Cosaque* semblait trouver entre un sujet sim-
 plemment *Rebel* & *Usurpateur* & un autre sujet ,
 qui , à ces deux êtres si odieux , ajoutait le titre
 plus odieux encore d'*Imposteur* , était réellement
 plus spécieuse que solide & satisfaisante. Mais en lais-
 sent là le plus ou le moins dans le crime de ces
 deux Hommes si extraordinaires , ne pourrait-on
 pas hasarder une réflexion sur les motifs qui ont
 armé les deux *Usurpateurs* presqu'en même tems.

ALY.

comme toi, que les Ennemis de la Russie verraient avec plaisir le feu de la discorde s'allumer

A LY-BEY, à l'une des extrémités de l'Empire Ottoman, n'a pas plutôt fait éclater quelque mécontentement, que les Emissaires d'une Nation, amie de la Russie, soufflent & attisent dans son âme le feu de la Rébellion. A LY léve l'Etendart de la Revolte, & l'argent & les autres secours que peut lui envoyer l'Ennemi de son Ennemi & de son Maître lui facilitent des Conquêtes, que peut-être il n'aurait point obtenues de ses seules forces. *Dolus an virtus, quis in hoste requirat?* est une maxime bien ancienne, dont dans tous les tems les Rois ont su faire usage. Les Turcs, quoiqu'enemis par principes de tous les Peuples qui ne sont pas de leur Religion, ne manquent cependant point d'amis & d'alliés parmi les Princes même les plus Chrétiens. Les ressorts que faisaient jouer les alliés ou les amis de la Russie, ne purent être long-tems cachés aux alliés & aux amis de la Porte. Leurs Emissaires eurent ordre de chercher un A LY-BEY dans les vastes Etats de CATHERINE. Sous une domination douce & sage rarement il se trouve des Traîtres, surtout parmi les Grands qui, comblés des faveurs du Prince, n'ont point à en redouter les injustes caprices. Aucun de ces Hommes en place n'étant où n'osant paraître inécontent, on jetta les yeux sur un de ces malheureux sans nom comme sans vertu, qui se trouvent partout, & qui n'ont d'autre mérite que celui d'être propres à tous les rôles que l'intrigue & la cabale veulent bien leur confier. PUGATSCHEW fut celui que le hasard offrit à la politique & peut-être à la vengeance des amis de la Porte. On lui promit des secours, & on lui en donna; & il est apparent que, si l'éloignement des lieux, la difficulté des transports & des passages n'avaient été autant d'obstacles au zèle de ses Protecteurs, ou plutôt si EMEL-

mier dans son sein ; toutes les horreurs des guerres civiles y faire couler des ruisseaux de sang. Mais, mon ami, quel droit ai-je d'embraser ma Patrie ? L'exemple même de cet *Aly-Bey*, que tu me cites, ne peut, de quelque côté que je l'envisage, me servir de prétexte ou de motif. Quoique Traître & Usurpateur, cet Homme peut avoir des torts à venger, des droits à réclamer. Du moins il est déjà revêtu d'une sorte

KA lui-même avait eu plus de conduite & moins de férocité ; il est apparent, dis-je, que le feu de la révolte se serait plus répandu, & que l'on aurait eu plus de peine à l'éteindre. Au reste la Paix venant à se faire entre les deux Empires, il était assez inutile que le fantôme de PIERRE III. parut plus long-tems sur la scène. Cette opinion paraît contredire celle de M. F. S. G. W. D. B. qui donne à Boispre tout l'honneur de l'entreprise. Cependant tout épisodique, tout romanesque même que paraisse ce Personnage. Français, il l'est peut-être moins qu'on ne pense, &, malgré l'anachronisme, il ne ferait pas étonnant qu'il fût un de ces Etrangers qu'on a vu à la suite de PUGATSCHÉW. Quoiqu'il en soit, en faveur de certains Lecteurs, il ne sera pas inutile d'observer que l'idée que le Cesaque s'était formée de la différence de son crime, à celui d'*ALY-BEY*, semble avoir été confirmée par l'évènement. La Providence a voulu qu'ils périssent tous les deux, pour ainsi dire, au milieu de leurs conquêtes & de leurs dépradations ; mais le brave *ALY-BEY*, quoiqu'immolé peut-être à la vengeance, ou à l'envie, est mort sans avoir en la honte de subir un supplice infamant ; au lieu que le féroce JEMELJAN a bu jusqu'à la lie la coupe de l'infamie & de l'opprobre.

Note du Traducteur.

sorté de puissance, qui lui donne la facilité de lever des Troupes, & le droit apparent de les conduire contre le Tyran qu'il ne veut plus reconnaître pour Maître. Moi, je n'ai en ma faveur rien de tout cela; & quand même mon ambition m'aveuglerait au point de me faire jouer le rôle dangereux que tu me proposes, serait-ce des faibles secours, que m'offrent les fanatiques *Roskolnicks*, que je pourrais me promettre le succès d'une entreprise aussi hasardée qu'elle ferait criminelle? Mon ami, sans rappeler ici tous les Imposteurs dont parle l'Histoire, & qui, de ton aveu même, ont tous fini avec infamie, combien notre *Russie* elle-même ne nous en offre-t-elle pas? Tous ont subi le châtiment dû à leur crime; tous sont encore justement abhorrés. Et voudrais-tu que ton ami allât grossir la liste de ces Monstres insensés, qui ne durent les succès momentanés de leurs audacieuses Impostures qu'à la barbarie des siècles où ils vécutrent, & à la grossiereté des Peuples qu'ils osèrent tenter de soumettre à leur coupable & odieuse usurpation. Non, mon ami, PUGATSCHEW ne se laissera pas éblouir par le frivole honneur de conquérir un Empire, s'il doit acheter cette conquête par tous les forfaits qu'enfenterait cette grossière imposture, & si, pour monter sur le Trône, il faisait qu'il y portât l'idée affreuse & humiliante qu'un jour il n'en descendrait, comme l'infame OTRÉPIEW, que pour devenir l'horreur de la Postérité, & l'exécration de toutes les Nations (xx). D'ailleurs,

(xx) GRIGOREI OTRÉPIEW (ou comme d'autres
O 3

leurs; mon ami, nous ne sommes plus dans ces
 villes de la Russie que pour moi 38. asquez T zeb r hē.
 auqz que il up hē T si emos subbes
 tres le nomment A R I S K O O T R O F E I , ou
 G R I S K O K O O T R E P P E R) quitta le Cloître
 où il était entré dès l'âge d'environ quatorze ans;
 & s'étant rendu dans la Maison du Prince
 A D A M W I S C H N E W I T S K O Y , il déclara à ce
 Seigneur, dans une maladie qu'il eut l'art de feindre,
 qu'il était Fils du feu Czar F E D O R I V A N O -
 W I S C H , & ce même D E M E T R I U S que l'on avait
 cru assassiné à U g l i t s c h , par les ordres de l'Usur-
 pateur B O R I S G U D E N O W . W I S C H N E W I T S K O Y eut
 la simplicité de le croire, le protégea, & l'introduisit, après sa guérison, dans la Maison du Pala-
 tine de S e n d o m i r , qui lui donna même sa Fille en
 mariage. Aidé de S I G I S M O N D , Roi de P o l o g n e ,
 & de plusieurs Seigneurs Polonais, il leva une pe-
 tite Armée, entra en R u s s i e , y fit valoir ses pré-
 tentions, & G U D E N O W étant mort, le faux D E M E -
 T R I U S , après plusieurs combats, fut reconnu &
 couronné en 1605. A force de promesses & de
 menaces il avait forcé la Mère du Prince légitime ,
 massacré à U g l i t s c h , de le reconnaître pour
 son fils. S'il s'était conduit avec prudence il au-
 rait peut-être paisiblement régné jusqu'à la fin de
 ses jours. Mais ses débauches, & le mépris qu'il
 témoignait à la Nation soulevèrent les Espres. Plu-
 sieurs seigneurs conjurèrent, on environna son
 Palais; on massacra tous, ceux qui lui étaient atta-
 chés. Il se défendit vaillamment, mais enfin forcé
 de sauter par une fenêtre, il se rompit une jambe.
 Il fut pris & questionné; il soutint toujours qu'il
 était le vrai D E M E T R I U S . Il en appela au té-
 moignage de sa prétendue Mère qui, n'ayant plus
 rien à craindre, le démentit. Livré à la Population
 il fut inhumainement massacré; & sa femme M A -
 R I X A renvoyée en P o l o g n e .

Note du Traducteur.

- ne b ammos do - WINTER TO FRAGGIO (xx)
 831

siècles d'ignorance & de barbarie , où les fables les plus absurdes, les plus mal tissées étaient avidement adoptées, & cruës comme autant de vérités incontestables. Tout le monde était *Peuple* alors; aujourd'hui le *Peuple* même a des yeux, & commence à avoir du bon-sens. —

„ Et tu pretends donc languir ici le reste de
 „ tes jours, & y terminer sans honneur & sans
 „ gloire une carrière si brillamment commencée?
 „ Est-ce à ce langage que je devrais recon-
 „ naître l'ambitieux PUGATSCHEW? Des motifs
 „ de prudence ou d'équité , des remords , la
 „ crainte peut-être d'un succès malheureux ,
 „ la terreur des supplices qui pourraient en être
 „ la suite . . . mon ami, sont-ce là des raisons
 „ pour arrêter une grande âme ? Il n'est au-
 „ cune des difficultés que tu m'opposes , que
 „ je ne pusse résoudre sans peine ; mais , dans
 „ les grandes entreprises , il est question d'agir ,
 „ non de raisonner. D'ailleurs , tu me parles
 „ de siècles de barbarie & d'ignorance , com-
 „ me si celui dans lequel nous vivons en était
 „ meilleur ou plus sage , pour être plus éclai-
 „ té. Crois-moi , le gros des hommes est le
 „ même dans tous les tems ; toute la différence
 „ que j'y vois , c'est que pour tromper ceux
 „ d'aujourd'hui il faut peut-être faire jouer
 „ des ressorts moins grossiers ; que ceux que
 „ l'on tendait jadis à la crédulité de nos bons
 „ Ayeux. Un peu de conduite & d'audace ,
 „ souviens-t-en , mon cher EMELKA , c'était
 „ là tout ce que TOTTEBEN aurait déman-
 „ dé , pour faire revivre en ta personne celle du

„ Monarque égaré (yy). L'audace ne te man-
 „ que pas, & quant à la conduite j'en fais mon
 „ affaire. Pourquoi l'exemple d'OTREPIEW
 „ t'effrayerait-il ? Cet Imposteur périt mal-
 „ heureusement, je l'avoue, mais il eut la gloire
 „ d'occuper quelque tems le Trône qu'il avait
 „ usurpé. Et crois-tu qu'il paya trop cher
 „ l'honneur d'avoir regné, & le plaisir, plus
 „ doux peut-être, d'avoir forcé des Nations
 „ entières à le reconnaître pour ce qu'il n'était
 „ pas ? Pourquoi refuserais-tu d'imiter l'exem-
 „ ple tout récent que te donne ALY-BEY ?
 „ Ton ame timorée & délicate te fait-elle voir
 „ une si grande différence entre un *Imposteur*
 „ & un *Traître*? Ecoute, mon ami ; si ALY-
 „ BEY triomphé il sera un Héros, & il règne-
 „ ra : s'il succombe, le supplice l'attend & il
 „ n'aura été qu'un Sujet rebelle. Le même sort
 „ t'est réservé. Le Trône ou l'Echaffaud. La
 „ chance, fut-elle si inégale qu'il yeut cent-
 „ mille contre un pour l'Echaffaud, si j'étais
 „ PUGATSCHÉW, je voudrais encore en courir
 „ les risques. Connais-tu toutes les combinai-
 „ sons du hasard, pour oser assurer qu'il n'a-
 „ mènera pas en ta faveur l'*unique point*, qui
 „ pourrait te faire gagner une Couronne ? Mon
 „ ami, je n'ajoute qu'un mot ; je vais trouver
 „ FOMA, délibérer avec lui sur les moyens de
 „ commencer notre entreprise avec succès.
 „ (yy). C'est-là à peuprès ce qu'a dit le Comte
 „ de TOTTEBEN pag. 186.

Note du Traducteur.

Si à mon retour je ne te trouve pas décidé,
je t'abandonne à ta chimérique vertu, &
peut-être je prends pour moi-même le don
que t'offre la Fortune, & que tu te repenti-
ras d'avoir refusé."

LIVRE à ses propres reflexions, PUGAT-
SCHIEW fut long-tems indécis sur le parti
qu'il avait à prendre. Tous les dangers d'une
entreprise aussi téméraire que criminelle s'of-
fraient à son imagination. La mort, il est
vrai, était le moindre des maux qu'il avait à
croire ; il l'avait si souvent affrontée que,
sous quelque forme qu'elle se présentât, il obse-
rtrait la braver. Mais l'infamie attachée à son
nom, s'il échouait dans ses dessins, était pour
son ame altière le plus affreux des supplices.
D'ailleurs, supposé qu'il parvint à étouffer ses
remords, à faire évanouir ses craintes, sans ap-
pui, sans argent, sans espérance de se procurer
l'un ou l'autre, se fierait-il aux chimériques
promesses d'un Fanatique, qui tout au plus
pouvait armer en sa faveur une poignée de Fa-
natiques comme lui ? Quel secours le promettre
d'un si petit nombre d'hommes indisciplinés
& presque désarmés ? Comment entretenir cet-
te petite Armée sur la route qu'ils auraient à
faire avant d'entrer dans les Pays qu'ils com-
ptaient faire soulever en sa faveur ? Il faudrait
se résoudre encore à vivre de brigandage ; &c,
avant qu'ils eussent passé le *Volga*, ils pou-
vaient être défait ou dispersés. Mais si d'un
côté ces raisons l'arrêtaient ; de l'autre, la per-
spective d'une Couronne souriait à son ambition.
Les droits qui lui manquaient, la Fortune pou-
vait

vait les lui donner; & de quelle autre main CATHERINE elle-même tenait-elle ceux dont elle jouissait si paisiblement? Après la mort naturelle ou forcée de son Epoux, c'était moins à elle qu'à son Fils qu'appartenait le droit d'occuper le Trône; mais, Maîtresse des Forces de l'Etat, elle avait eu l'art de faire plier à ses volontés l'esprit de ses Sujets, parcequ'elle avait eu le pouvoir de les faire trembler. Cette même Fortune, si bizarre, si inconstante dans la distribution de ses faveurs, pouvait, ne fut-ce que par caprice, se ranger du parti du courage & de la bravoure; le même art qu'avait eu CATHERINE, il l'aurait alors, &c, si elle avait fait trembler les Russes avant de les trouver fidèles, PUGATSCHEW aurait le pouvoir de la faire trembler elle-même sur son Trône; la fidélité des Peuples n'étant pour l'ordinaire que la Vertu du moment & des circonstances. Sa ressemblance avec l'Empereur, qu'il ferait revivre, nourrirait la crédulité d'une Nation imbécille, en augmentant le prestige, & en donnant, pour ainsi dire, de l'aliment à l'illusion & au préjugé. Quant à la conduite de l'entreprise, pourquoi se déstirait-il des lumières & des ressources de BOISPERE? Il l'avait jusqu'alors guidé si sûrement, que les succès du passé devaient être pour lui autant de garants de ceux de l'avenir. . . . EMELKA s'en tint à cette dernière idée, & l'ambition dans son ame l'emportant sur la prudence, le remords, avant-coureur des forfaits, n'eut point assez de force pour l'arracher à la séduction de son dangereux ami.

Dz's-

De s'que celui-ci fut assuré de la résolution du *Cosaque*, il prépara tout pour le départ. Suivant le Plan qu'il s'était fait, & qu'il fit sans-peine adopter à son Ami, PUGATSCHEW & FOMA, suivis de quelques *Roskolniks* fidèles, pénétrèrent plus avant dans la *Russie*, & s'avancant toujours vers le *Wolga*, qu'ils devaient passer, pour se joindre aux *Cosaques* du *Taïck*, dans le Pays desquels BOISPRE crut qu'il falait placer le centre de la Rebellion, ils eurent ordre de s'arrêter en quelque lieu non suspect sur le *Don*, & d'essayer, en l'attendant, s'ils ne pourraient pas gagner quelques Hordes des *Tartares* qui habitent le long de ce Fleuve. Cependant le *Français* leur recommanda de ne point se déclarer trop inconsidérément, de ne jeter que de loin à loin quelques propos hasardés sur la personne retrouvée de PIERRE III., de se garder sur tout de laisser soupçonner que PUGATSCHEW lui même fut ce Prince, & enfin d'attendre son retour avant de tenter aucune entreprise d'éclat. Quant à BOISPRE lui même, il se replia sur la *Pologne*. Son dessein était d'y sonder les esprits des Mécontents, de faire répandre le bruit que PIERRE III. avait été vu dans une Province éloignée de l'Empire, de dire que ce Prince levait des Troupes, d'en grossir le nombre en proportion de la sensation que cette nouvelle ferait sur les *Polonais* mécontents, & de venir ensuite, avec ceux qu'il aurait pu gagner, rejoindre le prétendu Empereur. BOISPRE partit, & le grand nombre de *Polonais* & d'autres *Etrangers* que l'on a vu dans l'Armée de PUGATSCHEW, ne permet pas

pas de douter qu'il n'aît habilement rempli la commission dont il s'était chargé.

EMELKA, déterminé à tout risquer pour soutenir avec succès le rôle dangereux d'Imposteur, reprit la profession qu'il avait déjà si supérieurement exercée dans l'Ocraina. C'était l'unique moyen, que pour le moment lui présentait la Fortune, de subsister pendant la longue route qu'il avait à faire. Chaque jour éclairait de nouvelles horreurs ; & PUGATSCHEW, toujours heureux dans ses forfaits, après mille déprédations, après avoir rempli de terreur tous les lieux par où il passait, arriva sur les bords du *Don*, & résolut d'attendre BOISPRE dans les forêts & les déserts qui séparent ce Fleuve du *Doniec*. Pendant quelques mois qu'il y attendit le retour de son ami, l'hypocrite & intrigant FOMA lui gagna nombre de créatures, &, mêlant adroitement les intérêts de la Religion à ceux du prétendu Prince, qu'il assurait être de l'autre côté du *Volga* avec un nombreux Corps de Troupes, le fourbe fut si bien s'asservir l'imagination de ces Peuples crédules & barbares que lorsque BOISPRE arriva, PUGATSCHEW se trouvait déjà à la tête de plus de dix-mille Hommes. Cette petite Armée, qui grossissait tous les jours, parut suffisante au Français pour entreprendre quelque chose. On tint conseil, & il fut résolu de commencer les opérations par les Tartares du *Kuban* (zz).

(zz) Le *Kuban* est une Rivière qui prend sa source dans les Montagnes de la Circasse, & va se décharger dans les *Palus Méotides* ou la Mer de

Toujours prêts à remuer, ces Peuples indociles leur parurent propres à favoriser leur dessein; & s'ils ne pouvaient les faire entrer entièrement dans leurs vues, c'était toujours gagner beaucoup que d'y jeter l'allarme, & d'y semer les premières étincelles de la révolte. Les commencemens furent assez favorables à PUGATSCHEW; plusieurs d'entre les Kubans se joignirent à lui; & assez fort alors, pour oser attaquer les Hordes qui refusaient de se soulever, il ravagea leurs Habitations, & les força à lui fournir de grosses contributions. BOISPRE', qui ne voulait jouer qu'à coup sûr, & qui sentait que les Forces de son ami n'étaient point encore assez considérables, pour qu'il osât lever entièrement le masque, lui conseilla de ne déployer le titre d'Empereur que lorsqu'ayant passé le Wolga, il se trouverait à la tête d'un Corps assez nombreux pour se faire craindre & respecter. Mais FOMA, moins habile & moins prudent, repétait & faisait répéter si souvent par ses emissaires que c'était PIERRE III. lui-même qui était leur Chef, que bientôt on le crut; & PUGATSCHEW, trop flatté du Personnage qu'il jouait, trop rempli de son ambition & ne

voyant pas assez l'opposition qu'il suscitait. Zabache. Le Peuple, qui habite les bords de cette Rivière, obéit à un Chan particulier, qui pourrait, dit-on, mettre sur pied une armée de quarante mille hommes. Amis de la liberté & de l'indépendance, les Kubans ont de tout temps racheté de se couver le joug de tous les Princes dont ils étaient Tributaires.

Note du Traducteur.

voyant dans les petits avantages qu'il avait remportés que le présage d'une réussite certaine, n'eut point assez de modération & de prudence pour cacher plus long-tems à sa petite Armée qu'il était l'Empereur même, détroné par les cabales de son Epouse & par l'infidélité de ses Sujets.

ON n'ignora pas long-tems à Pétersbourg les troubles du Kuban. Il eut été dangereux de négliger les moyens de les apaiser & de laisser aux mécontents le tems de se fortifier & d'ajouter de nouvelles conquêtes à celles qu'ils venaient de faire. On envoya quelques Troupes contre les Revoltés. Plus d'une fois ils en vinrent aux mains, & PUGATSCHEW, presque toujours Vainqueur, aurait eu la gloire de se défaire entièrement du petit nombre de Russes auxquels il avait à faire, si dès lors même il n'avait été trahi.

PENDANT qu'il s'était arrêté dans les Déserts qui sont entre le Don & le Doniec, pour y attendre BOISPRE' & les Confédérés que celui-ci lui amenait de la Pologne, il avait fait plusieurs courtes chez les Cosaques, ses Compatriotes. Plusieurs s'étaient joints à lui, & entre autres un de ses Parents, nommé DEMETRIUS NIKISOROW. Quelques semaines qu'il passa dans la Maison de DEMETRIUS lui découvrirent des charmes dans la Fille de son Parent, dont à quelque prix que ce fut il résolut de se rendre maître. Notre Cosaque, dans ses voyages chez les Peuples civilisés de l'Europe, avait perdu cette délicatesse de sentiment qui l'avait porté à en agir avec tant de noblesse & de modération

tion avec la belle & vertueuse MARVÉA. Il trouvait SOPHIE (c'était le nom de sa Parente) aussi aimable peut-être, mais l'amour qu'il sentait pour elle n'était qu'un de ces feux passagers, éteints par la jouissance aussitôt qu'allumés par le désir. NIKISOROW, qui s'aperçut de ce qui se passait dans l'ame de PUGATSCHEW, & qui aimait sa fille, redoubla ses soins pour prévenir qu'elle ne devint la malheureuse victime de la passion d'un homme qu'il croyait capable de tout oser pour parvenir à ses fins. SOPHIE fut gardée à vue, mais SOPHIE elle-même n'était point insensible, & moins vertueuse ou moins réservée que MARVÉA, elle ne se serait point fait une affaire de courir au-devant de sa perte. L'amoureux Cosaque lut dans le cœur de SOPHIE, il voyait son triomphe écrit dans ses yeux ; mais la vigilance du Père était un obstacle qu'il désespérait de surmonter. Un de ses anciens Camarades, ALEXIS SEMENOW, qu'il avait retrouvé chez les Roskolniks de Pologne, fut, au défaut de BOISBRE, le Confident auquel il confia ses craintes & ses espérances. SEMENOW, qui qu'aussi scélérat peut-être que son nouveau Chef, crut cependant qu'il serait plus avantageux pour celui-ci de consulter son intérêt que sa passion. „ Tu as „ besoin d'amis & de partisans, lui-dit-il ; „ DEMETRIUS a quelque autorité parmi les „ Cosaques ; ne vas pas par une démarche im- „ prudente risquer de le rendre contraire à tes „ vues. Si tu aimes sa Fille, demandes-la lui „ en mariage ; je ne vois pas quel prétexte il „ aurait de te la refuser. Quand tu ne seras „ plus

276 LA VIE ET LES AVENTURES

„ plus à la merci des Cosaques, tu pourras tous „ jours t'en défaire, si tu en es las.” PUGA
TSCHEW suivit le conseil de son ami, demanda, & sans-peine obtint SOPHIE.
NIKISOROW suivit son Gendre & sa Fille dans le Kuban. L'honnête Cosaque croyait bonnement, en entendant répéter le nom de PIERRE III. que c'était pour la cause de ce Prince qu'il allait combattre. Quoiqu'il eut peine à concevoir comment cet Empereur était ressuscité, il se contentait de le croire sans autre examen, & s'imaginait que PUGATSCHEW n'avait pris les armes que pour soutenir les droits & les prétentions de son véritable Maître. Mais quand il ne put plus douter que son Gendre n'était qu'un traître & un Imposteur, il se repentit de sa simple crédulité, &, résolu de quitter le parti d'un homme si dangereux, il voulut auparavant essayer de le ramener, ou du moins d'arracher sa Fille aux maux qu'il prévoyait pour elle. Il reprocha à PUGATSCHEW sa fourbe & sa criminelle imprudence; le menaça de publier tout ce qu'il savait de son imposture, & finit par lui dire qu'il ne voulait pas au moins que sa Fille partageât son infamie & ses forfaits. PUGATSCHEW eut l'audace de soutenir à son Beau-Père, qu'il était le véritable PIERRE III. qu'il n'avait pris le nom qu'il portait que pour mieux se dérober aux poursuites, & attendre du tems & des circonstances qu'il put sans risque reprendre son véritable nom, & faire valoir ses droits; que ce tems était venu, & que les circonstances ne pouvaient être plus favorables; qu'au reste, s'il

se faisait un scrupule de servir un Prince, parceque faussement il le croyait mort, il lui laissait la liberté de se retirer, mais que sa Femme lui appartenait, & qu'on ne la lui arracherait qu'avec la vie. Le vieux DEMETRIUS, qui n'était pas le plus fort, se retira bien résolu de se venger & de venger la cause de la Patrie. BOISPRE', instruit par son ami de la conversation qu'il avait eue avec son Beau-Père, vit tout à craindre pour lui, & n'imaginant qu'un seul moyen de prévenir les maux qu'il en redoutait, il lui conseilla de ne pas laisser passer la journée sans se défaire d'un Homme, qu'il croyait capable de le trahir. PUGATSCHÈW, que le meurtre n'effrayait plus, donna ordre au Français d'assassiner ou de faire assassiner DEMETRIUS, avec le moins d'éclat cependant qu'il se pourrait. Le féroce BOISPRE' ne voulut confier ce soin à personne, & dès le moment même il chercha les moyens d'exécuter son barbare projet. Mais il n'était plus tems. DEMETRIUS, qui lui-même sentait qu'il avait tout à craindre, s'était hâté d'instruire les principaux d'entre les Cosaques de ce qu'il avait appris, & une centaine ayant consenti à le suivre, ils eurent le bonheur de s'échapper & de passer du côté des Russes. La défection de tous ces gens étonna un peu le prétendu Empereur, mais ce qui l'allarmait le plus, c'était la crainte qu'il n'y eut encore des traîtres parmi ceux dont il était entouré. Cette crainte n'était point vaine, & DEMETRIUS en s'éloignant n'avait pas oublié le soin de sa vengeance. Dès que l'Imposteur eut appris que sa victime s'était dérobée à ses coups, il

tint avec Boispre' & Semenow un conseil secret sur la conduite qu'il devait tenir avec les autres Cosaques qui étaient restés, & sur-tout sur la manière dont il en agirait avec la Fille de Nikisorow. Il fut résolu qu'on se méfierait des Cosaques, qu'on épierait toutes leurs démarches, & que, satisfaits des avantages que l'on avait eus sur les Russes, auxquels on abandonnerait le soin d'appaiser les troubles du Kuban, on s'éloignerait au plus vite de ces Lieux pour s'avancer vers le Wolga, & pénétrer tout de suite chez les Cosaques du Jaick, où l'on se flattait de trouver plus de facilité à exécuter le plan que l'on s'était formé. Quant à SOPHIE, la question, dit Boispre', était facile à résoudre. „ Si elle t'aime tu n'en as rien à craindre : si tu doutes de sa fidélité & de son amour, si tu la crois capable de pouvoir te trahir, il n'est qu'un moyen de prévenir les effets des conseils que peut lui avoir donné son Père ; abandonne-la, ou plutôt n'hésite pas à immoler cette nouvelle victime à ta sûreté.” Pugatschew aimait encore, & le conseil de son barbare ami faisait frémir son cœur. Semenow, qui s'aperçut du combat qui se passait dans l'âme du Cosaque entre l'amour qui parlait en faveur de SOPHIE, & la crainte d'être lui-même la victime de sa sécurité, ouvrit un autre avis. „ Fais venir ton Epouse, dit-il à Jemeljan, découvre lui une partie de ton secret, qu'elle n'ignore pas la crainte que t'inspire la démarche de son Père, laisse lui alors le choix de te suivre ou de te quitter. Tu liras dans ses yeux, sur son visage ce qui

„ se

„ se passera dans son ame, si tu y découvres la
 „ moindre trace de trahison, ne balance pas
 „ un moment, que SOPHIE périsse; si au con-
 „ traire elle ne montre ni embarras ni crainte,
 „ si elle consent librement à te suivre, éparg-
 „ gne toi le remords d'un crime inutile." SOPHIE fut introduite. Je fais tout, dit-elle à son Epoux en entrant, mon Père, qui m'a révélé ton secret en deux mots, a voulu me forcer à te quitter; il a fait plus; il a voulu verser dans mon sein le poison de la vengeance & de la perfidie. Je n'examine pas si les motifs de sa haine sont justes; je ne vois en toi que mon Epoux, qui que tu sois, PIERRE III. ou PUGATSCHEW, mon cœur t'aima pour toi-même; dans quelque état que la Fortune te place, sous quelque forme qu'elle te métamorphose, sur le Trône ou dans les fers, ce cœur, cher JEMELJAN, t'aimera toujours, & n'aimera que toi. Rassuré par des sentimens si nobles & si tendres, PUGATSCHEW, après avoir avoué à sa Femme tout ce que la prudence lui permettait de lui découvrir de son secret, lui proposa de prendre les devants avec BOISPRE' & SEMENOW, & d'aller l'attendre dans les Montagnes de Varada, où il se hâterait de venir les rejoindre avec ceux de sa petite Armée qui lui seraient restés fidèles. La tendre SOPHIE consentit à tout, & elle se préparait à partir avec les deux amis de son Epoux, lorsque l'on vint dire à PUGATSEHEW que les Russes, qui depuis le dernier combat n'avaient osé remuer, s'avançaient dans le dessein sans-doute de tenter encore si la Fortune leur serait plus favorable.

LE jour était déjà fort avancé, & cette circonstance même fit croire à JEMELJAN & à ses deux amis que, sûrs d'être secondés par les traîtres que DEMETRIUS avait gagnés avant son départ, les *Russes* ne venaient si tard leur présenter la bataille que pour profiter des ténèbres de la nuit, afin de mieux cacher la trahison. BOISPRE' & SEMENOW ne voulurent pas quitter l'armée dans un moment où leur courage & leur expérience pouvaient être utiles à leur ami. SOPHIE elle-même voulut partager les périls ou la gloire de son Epoux, & nouvelle *Amazone* elle jura de combattre à ses côtés, & de vaincre ou mourir avec lui. La petite Armée de PUGATSCHEW était campée dans une Plaine assez étendue sur la rive droite de la Rivière de Kuban ; sur les derrières une forêt épaisse assurait sa retraite en cas qu'il fut obligé de fuir ; devant lui un petit Ruisseau le séparait de l'armée ennemie, qui avait son Camp à quelques Werstes sur le penchant d'une Colline. JEMELJAN, voyant les *Russes* s'avancer en bon ordre, rangea d'abord sa petite Troupe en bataille, donna l'aile droite à commander à un Roskolnick, nommé GUIROSKANOWSKI, mit SEMENOW à la gauche, & ayant distribué les Cosaques dans les dernières files, il se plaça lui-même au Centre avec BOISPRE' & sa fidelle SOPHIE, qui pour combattre plus aisément, & n'être point connue, s'était habillée en homme.

Le combat s'étant engagé, les *Russes*, dont SEMENOW eut bientôt enfoncé l'aile gauche, firent semblant de lâcher pied, & ayant repassé le Ruisseau qui séparait leur Camp de celui de

PU-

PUGATSCHEW, ils se rallierent & parurent attendre l'Ennemi qui les poursuivait. BOISPRE' voulait que, content de l'avantage qu'il venait de remporter, JEMELJAN rentrât dans son Camp, & attendît au lendemain à aller forcer son Ennemi dans le sien; mais celui-ci emporté par l'ardeur de son courage, & peut-être plus encore par le désir de la vengeance, poussa son cheval dans le Ruisseau, & suivi d'un petit nombre des siens, il n'est pas plutôt passé qu'il se voit toute l'armée Russie sur le corps, & qu'il s'apperçoit que plus de la moitié de ses Troupes est restée de l'autre côté. „ Nous sommes trahis, dit-il à BOISPRE', mais mourons en braves gens, & rendons au moins inutiles par notre mort les desseins de la trahison & l'espérance des Traîtres." Il dit, & s'élança en furieux dans les rangs de l'ennemi. SOPHIE, BOISPRE', SEMENOW & quelques autres suivent son exemple. La fureur les anime, tous les coups qu'ils portent sont mortels, & s'ils avaient été secondés, aucun Russie n'aurait échappé à la mort que par une fuite honteuse. Mais que peut le courage quand la force manque? Couvert de blessures PUGATSCHEW chancelle, tombe de cheval & est obligé de se rendre prisonnier. Son fidèle François voyant qu'une résistance plus opiniâtre serait inutile rend de même les armes, & est emmené en triomphe avec son ami, & le petit nombre de ceux qui n'avaient point trempé dans la trahison. Les autres qui avaient été tranquilles spectateurs de la défaite de leur Chef, viennent alors et le portent sur P 3

se joindre aux Russes, &c ne forment plus qu'un Corps avec eux.

On tint conseil pour délibérer sur ce qu'on ferait des Prisonniers. Quelques jeunes Officiers voulaient qu'on punît d'abord du dernier supplice PUGATSCHEW & les autres Chefs de la révolte. Mais ceux à qui l'âge & l'expérience laissaient plus de modération, refléchissant que la punition du crime de Haute-Trahison, dont était accusé & convaincu notre Héros, était réservée au Sénat Dirigeant, opinèrent à le charger de fers lui & ses Complices, & à les conduire dans quelque Ville sûre jusqu'à ce qu'on eut reçu des ordres ultérieurs de la Cour. Simbirski fut le lieu où l'on conduisit PUGATSCHEW, & où il fut renfermé dans une étroite prison.

CEPENDANT l'entrepreneur BOISPRE avait trouvé pendant la route le secret de se soustraire à la vigilance de ses Gardes. Tout autre se serait servi de cette faveur de la Fortune, pour se dérober entièrement aux dangers qu'il avait à craindre. Le François ne vit, dans la liberté qu'il venait de recouvrer, qu'un motif de plus de pousser l'exécution de son projet. Quelque désespérée qu'aurait dû lui paraître la cause de PUGATSCHEW, il crut trouver dans son génie des ressources suffisantes pour rendre infaillible le succès de son entreprise ; & la flateuse idée de pouvoir vaincre tous les obstacles, le recom- pensait d'avance de toutes les peines qu'il prévoyait, & de tous les périls qu'il aurait à effuyer. Seul, sans autre secours que son courage & son audace, il erra quelque tems dans les Forêts de

de la *Circassie*. Le besoin, la nécessité le forcèrent bientôt à s'associer aux Brigands qui peuplent les Bois & les Montagnes de ces Contrées presque sauvages. Toujours rempli de son objet favori , il instruit ses nouveaux Camarades de la Revolution qui devait , dit-il , remettre en peu son légitime Prince sur le Trône de la *Russie* ; il leur peint avec tant de force & de vérité les avantages qu'il y aurait à attendre pour ceux qui se rangeraient sous ses Drapeaux ; il leur montre la gloire , les honneurs , & les richesses dans un jour si attrayant , qu'il n'eut point de peine à engager ces hommes grossiers à le suivre. A la tête de plus de six cens hommes , il reprend la route de *Simbirski* , résolu de briser les fers de son ami , ou , s'il trouvait que le glaive de la Justice eut déjà terminé ses jours , de se charger lui même de tous les hasards du rôle qu'il voulait lui faire reprendre. Sa petite Troupe s'accrut en chemin d'un grand nombre des *Roskolnicks* & autres Soldats de PUGATSCHEW , échappés aux fers ou à la surveillance des *Russes*. FOMA , SEMENOW , SOPHIE elle-même avaient eu le bonheur de se sauver par la fuite , & de rassembler au tour d'eux plus de trois cens hommes , parmi lesquels se trouvaient plusieurs Cosaques , restés fidèles au prétendu PIERRE III. BOISPRE apprit avec plaisir que FOMA & SEMENOW avaient formé le même desssein que lui. Ces deux bandes réunies formant un Corps d'environ mille hommes , gens déterminés à tout entreprendre , marchèrent nuit & jour vers *Simbirski* , laissant dans tous les endroits par où ils

passaient des vestiges de leur fureur , & grossissant leur petite armée de tous les Blandits & autres Scélérats que l'amour de la nouveauté, l'avidité du pillage , ou la crainte du supplice attiraient sous leurs Etendarts. Plusieurs Déferteurs se joignirent à eux , & BoisPRE' avait près de trois mille hommes à ses ordres lorsqu'il arriva à la vue de Simbirski. Il se préparait à forcer cette Place de peu de défense, lorsque quelques Paysans que ses Coureurs avaient pris , l'assurèrent qu'après un assez court séjour , des ordres venus de Pétersbourg avaient fait transporter PUGATSCHÉW à Casan. Sans s'arrêter , il pénètre dans cette Province , & pour ne point perdre en vains délais des momens dont tout le prix était dans la célérité de l'exécution , il commence par agir hostilement au nom de PIERRE III : & en partie par la terreur, en partie par la séduction de ses Emissaires , il parvient en peu de jours à se former une armée assez considérable pour faire trembler toute la Province.

PUGATSCHÉW était cependant étroitement resserré ; & Monsieur de B. . . . Gouverneur de Casan , effrayé des suites que pourraient avoir les lenteurs de la Cour de Pétersbourg à prononcer sur le sort du Rebelle , se disposait à l'immoler de sa propre autorité à la sûreté publique , lorsque BoisPRE' trouva le moyen de tirer M. le Gouverneur de son embarras , en brisant les fers du Cosaque. Le Français , dont le principal objet en s'approchant de Casan avait été la délivrance de son ami , ne s'endormit pas sur ses intérêts. Après avoir donné ,

à ceux

à ceux qu'il avait choisis pour ses Lieutenans, les ordres nécessaires pour continuer les dépré-dations, & entretenir dans les cœurs le feu de la révolte, il se glissa, à la faveur d'un déguisement, avec un petit nombre de gens affidés dans la Ville même. Son dessein ne pouvait être d'employer la force; c'eut été se perdre sans fruit en accélérant la mort de son ami. Il était presqu'aussi dangereux de vouloir corrompre les Gardes; mais Boisp̄re connaît les hommes, & il savait que peu de ces ames viles, à qui d'ordinaire les Prisonniers sont confiés, sont en état de résister à l'appas de l'or. Quelques milliers de Roubles prodigués à propos & avec art ouvrirent à JEMELJAN les portes de la prison, & gagnèrent même à son parti ceux qui devaient répondre de sa Personne. Arrivé avec ses Gardes & son Libérateur au petit Corps d'Armée que ce fidèle Ami avait rassemblé, le Cosaque sentit que, son évasion mettant tous les Russes en mouvement, il risquerait trop de s'arrêter plus long-tems dans la Province. Par l'avis de Boisp̄re, il se replia sur le Jaick, y reprit le nom de PIERRE III. & pour engager plus facilement les Peuples dans sa révolte, il y publia un Manifeste qu'il eut l'adresse de faire répandre dans toutes les Provinces de l'Empire.

Boisp̄re, qui fabriqua cette Pièce, se servit de toute la force de son génie pour lui donner cet air de vérité qui seule parle au cœur, & y répandit toutes les fleurs de cette éloquence captieuse qui fascine l'esprit, le subjugue & l'entraîne, bien plus par la magie de l'illusion

P 5 que

que par la force & la solidité des raisonnemens. Après avoir déploré le sort des Princes , qui, toujours entourés de vils flâneurs, ne voyent la vérité que dans le lointain , & encore au travers des nuages de l'imposture ; après s'être plaint de la violence aussi sacrilège qu'outrageante que des Personnes qui lui avaient été chères avaient employée pour le précipiter d'un Trône , qu'il avait légitimement occupé & par les Droits que lui donnait sa naissance , & par la Sanction des Loix ; après avoir appellé toute l'Europe , tout l'Univers à témoin de l'injustice criante qui lui avait été faite , moins par l'infidélité de ses Sujets , que par la haine & l'ambition d'une Femme , qui elle-même n'avait d'autre droit à la Couronne , qu'elle avait usurpée par tant de crimes , que celui que lui donnait le titre de son Epouse ; le prétendu PIERRE III. entrat dans quelque détail sur les moyens dont on s'était servi pour lui arracher le Sceptre des mains , & sur l'atrocité du Parricide ordonné , disait-il , par ses ennemis. Crime affreux dont la divine Providence avait empêché l'excution ; dont l'idée seule ayant fait frémir & dessarné les Bourreaux ; & que toutes les Puissances de la terre , intéressées à défendre la Majesté Sacrée du Trône , auraient déjà dû avoir vengé. Enfin , après avoir invité tous le Rois , tous les Princes à entrer dans sa querelle ; après avoir demandé à tous ses sujets les secours qu'il était en droit d'attendre de leur fidélité , il proteste avec serment que ce n'est pas pour lui-même qu'il reclame la Couronne qu'on l'a forcé d'abdiquer. „ Eh ! pourquoi , s'écrie l'Imposteur ,

„ vous

„ voudrais - je remonter sur un Trône , dont
„ mes malheurs m'ont si bien appris à connaître la vanité ! Mais si moi-même je refuse
„ de reprendre le pénible & dangereux fardeau
„ de la Royauté ; si , instruit de l'instabilité &
„ du néant des grandeurs de la terre , je préfère aujourd'hui les douceurs d'une vie obscure & tranquille , aux soucis brillants , aux
„ pièges fleuris dont le Trône est toujours environné ; aurai - je suffisamment rempli ce
„ que je dois aux Peuples que le Ciel m'avait soumis ; ce que je dois à un Fils qui naquit pour régner dès que moi-même je ne règne-
„ rais plus ? Aurai - je enfin suffisamment rempli ce que je dois à la Postérité , à qui les Monarques , plus que les autres Hommes , doivent des exemples de justice & d'équité ; ce que je dois à Dieu même , qui m'ayant sauvé de la rage meurtrié de mes ennemis , m'ayant inspiré & procuré les moyens de défendre mes droits & ceux de mon Fils , semble lui-même , en m'accordant une protection si miraculeuse , avoir voulu me confier le soin de sa vengeance ? Je le répète , ce n'est pas pour moi que je combats ; ce n'est pas pour ma querelle particulière que j'invite mes fidèles Sujets à prendre les armes , à m'aider à renverser une Usurpatrice d'un Trône que je devrais remplir encore . Content d'y placer mon cher Fils PAUL - PETROWITZ , Grand-Duc de Russie , seul & légitime Héritier de mes vastes Etats , je promets à Dieu , je promets à toutes les Nations soumises à mon Empire , que , dès
„ que ,

„ que , avec l'aide du Ciel & de mes fidèles
„ Sujets , j'aurai mis la Couronne sur la tête
„ de ce Fils si chéri & si digne de l'être , je
„ me retirerai dans un Cloître , pour y passer
„ le reste de mes jours dans une obscure tran-
„ quillité , & , parmi les soins importants de mon
„ salut , m'occuper chaque jour d'un soin peut-
„ être aussi cher à mon cœur , celui de prier le
„ Ciel pour le bonheur de mon Fils , & la pro-
„ spérité de ses fidèles Sujets.”

A ce Manifeste , qui attira à PUGATSCHEW un nombre considérable de gens de tout ordre , de tout état , l'Imposteur joignit un moyen plus efficace encore . Il déchargea tous les Peuples , qui se soumettraient de bonne grâce , de tous les nouveaux Impôts , dont CATHERINE les avait chargés depuis qu'elle regnait seule . Il est inconcevable combien ces différents ressorts contribuèrent à augmenter le nombre de ses Partisans . De toutes parts on venait se ranger sous ses Drapeaux . Gentilshommes , Offi- ciers , Paysans , Ouvriers aux mines , Prisonniers échappés des forêts de la Sibérie , tous , jusqu'à une partie du Clergé même , s'empres- saient de venir servir celui qu'ils croyaient ou qu'ils feignaient de croire l'Empereur PIERRE III . Bientôt JEMELJAN se vit à la tête d'une Armée formidable . Près de cent mille Hom- mes , dont environ trente mille de Troupes ré- glées , étaient à ses ordres . Il serait assez diffi- cile de déviner par quel moyen il s'était pro- curé ces Troupes réglées . Mais quand on fait reflexion à la Politique actuelle de la plupart des Cours ; quand on considère que des Prin-
^{ces}

ces amis, alliés même de la *Russie*, fomentaient sous main une *Rebellion*, dont leurs *Ministres* & eux-mêmes faisaient hautement les plaintes les plus amères ; quand on est instruit qu'une certaine Cour, connue depuis long-tems par sa *Politique intrigante*, envoyait des secours d'argent à *PUGATSCHEW* ; qu'une autre Cour, moins connue peut-être par ses *intrigues*, mais qui depuis quelque tems s'est formé un *système particulier de Politique*, *système destructif* de tout sentiment de justice, déquité, de devoir & d'obligation, avait fait assurer le *pré-tendu PIERRE III.* que, si le sort des armes lui était contraire, il trouverait dans ses Etats une retraite sûre & honorable le mot de l'*énigme* se découvre de soi-même, & l'on n'est plus étonné de trouver dans les *Armées de PUGATSCHEW* plusieurs *Officiers*, & un grand nombre de *Soldats* de presque toutes les *Nations de l'Europe* (aaa).

QUAND

(aaa) Quoique je ne prétende pas autoriser par mes *reflexions* l'*opinion* aussi dangereuse qu'*incertaine*, que M. F. S. G. W. D. B. semble embrasser ici, je crois devoir à la *vérité*, aux Hommes même en général, d'ajouter un mot à ce qu'il a dit sur la conduite de certaines Cours. Il ne serait pas difficile de déchirer le voile transparent dont il a prudemment couvert le tableau qu'il en a crayonné ; mais la plupart des Lecteurs aiment quelquefois à deviner, & pourquoi leur en envier le plaisir !

Lorsque les besoins & les vices de la Société eurent contraint les Hommes à se donner des Chefs pour les conduire, qui bientôt devinrent leurs Maîtres & leurs Tyrans, ces premiers Rois, si on peut leur donner ce nom, contents de voir ramper sous eux

254 LA VIE ET LES AVANTURES

QUAND l'Imposteur se vit une Armée assez forte , & une Artillerie suffisante pour soutenir
 eux des Esclaves dont n'aguères ils avaient été les égaux , s'ingéraient rarement dans les querelles domestiques de leurs Voisins . Toute leur Politique consistait à reculer les Limites de leurs petits Etats , ou du moins à empêcher qu'un ennemi ambitieux ne les entamât pour étendre les siens . La force ouverte décidait leurs querelles , & , la guerre terminée , chacun rentrait chez soi , & laissait son Voisin gouverner ses Peuples comme il le jugeait à propos . Ces Monarques , au prix des nôtres , étaient sans doute des barbares , des ignorants , qui ne connaissaient point le grand art de régner .

L'ambition enfanta la Politique . Idole monstrueuse , formée de pièces de différents rapports , il n'est presque plus un seul coin de la terre où elle n'aït ses Autels , son Culte , & ses Prêtres . Du fond de l'Italie , où elle naquit , jusques aux deux extrémités du Globe , où le Despotisme Européen en a porté les Loix , elle maîtrise à son gré tous les Peuples de l'Univers . Il n'est plus un seul Monarque à qui il soit permis de travailler au bonheur ou à la fareté de ses Sujets , indépendamment de la volonté d'un autre Monarque . On a combiné les intérêts des différentes Nations ; on a calculé la somme de bonheur qui pourrait convenir à chaque Peuple ; on a mis la JUSTICE dans les CONVENTANCES ; l'E'QUITE' dans l'AUDACE DES PRE'TENTIONS ; TOUS les DEVOIRS en un mot dans l'INTE'RET ; & la Politique alors a dit à tous les Rois . Regnez , non pour le bonheur de vos Peuples , ils ne sont que les instrumens de votre grandeur , mais regnez pour votre bien-être à vous seuls . Alliez vous les uns aux autres , pour vous opprimer ensuite mutuellement ; que vos TraitéS , vos sermens n'ayent de force qu'autant que votre intérêt l'exige ; le joug des Conventions ne doit peser que sur le commun des Hommes , que celles-

avec succès le nom &c les droits d'Empereur qu'il avait usurpés, il pensa à se former une Cour,

les-ci obligent en tout tems : les Rois seuls ont droit de le secourer quand ils le veulent. Dans l'instant même que les secours de votre Allié sont nécessaires à votre propre grandeur, portez, mais avec art, des coups, d'autant plus assurés qu'ils seront plus cachés, à la grandeur de ce même Allié. Si ses Sujets se révoltent, plaignez-le, promettez lui des secours, mais ne lui en donnez pas, on ne lui en donnez que de faibles ; fomentez cependant sous main la rébellion ; que votre argent, vos conseils, vos Soldats entretiennent le feu qui doit détruire ou affaiblir sa Puissance. S'il soupçonne votre manège, niez ou desavouez tout ; s'il peut parvenir à vous convaincre que quelques uns de vos Sujets ont pris les armes en faveur des Rebelles de son Empire, pour vous justifier sacrifiez sans scrupule quelques uns des moins coupables, que des récompenses secrètes soient le prix de l'obéissance des autres. Que la bonne foi soit en apparence le motif de toutes vos actions ; mais que l'intérêt en soit le mobile, & que la ruse, l'intrigue & la cabale en soient les ressorts. Rois, Princes, voilà en quoi consiste le grand art de régner ; c'est en suivant ces maximes que vos Contemporains, que la Génération où vous regnerez, vous décerneront les titres fastueux de GRANDS & de SAGES ; & que vous importe le jugement que portera de vous la Postérité ? Vous ne serez plus, & c'est tant que l'on est qu'il faut râcher de JOUIR.

Si ce n'est pas là le langage que tient ouvertement la Politique, qui osera desavouer que ses Ministres se le tiennent intérieurement à eux-mêmes ? qui pourra, à la conduite de la plupart des Princes, méconnaître le venin de ces détestables maximes ? Ouvrez l'Histoire de tous les Peuples, lisez & jugez. Mais non, ne vous donnez pas la peine de feuilloter les Annales du Monde ; voyez ce

Cour, à donner dans son Camp le spectacle imposant de la représentation Impériale. Il se fit traiter de Majesté; il fit contrefaire les Sceaux de l'Empire; nomma des Officiers de la Couronne, un Premier - Ministre, un Chancelier, en un mot il revêtit ses Amis, ses Confidants, de toutes

ce qui se passe actuellement en *Europe*, rappellez-vous ce qui s'y est passé depuis un petit nombre d'années, & prononcez, si vous l'osez, en faveur de la Politique actuelle.

„ Rois, Puissances de la
 „ terre, du fonds de ma retraite où je brave les
 „ coups de la foudre qui ne peut m'atteindre, où
 „ je les braverais encore au moment qu'ils m'é-
 „ craseraient, j'ose éllever ma voix pour vous faire
 „ entendre la vérité. On vous l'a dit plus d'une
 „ fois, & je ne crains point de le redire. Images
 „ de la Divinité, vous devriez n'être que les Pé-
 „ res de vos Peuples. L'Etat que la Providence
 „ vous a donné à gouverner, quelqu'il soit, de-
 „ vrait suffire à vos soins. Que chacun de vous
 „ rende ses Peuples heureux, bientôt tous les Hom-
 „ mes le seront. Bienfaiteurs de l'humanité, vous
 „ serez réellement des Dieux sur la terre. Le
 „ sceptre qui vous fut confié, vous ne le tenez
 „ que de la volonté & du choix de vos Peuples;
 „ maîtres de vous l'arracher, dès que vous ne vous
 „ en servez que pour les tyranniser, s'ils étaient
 „ moins brutes, vous ne régneriez déjà plus.”

DIONYSIUS CORINTHI; ces deux mots, gravés en gros caractères sur le sceptre de tous les Rois, devraient leur rappeler sans cesse qu'il ne faut qu'un moment, où le Peuple, éclairé sur ses Droits, peut, s'il l'ose, renverser de son Trône un méchant Roi, pour le faire végéter dans la fange impure d'un Cloître, ou ramper dans la poussière d'une Ecole.

Note du Traducteur.

tes les Charges, de toutes les Dignités que la nécessité, l'orgueil ou le faste ont fait introduire dans les Cours les plus brillantes, & les mieux réglées. Avant d'être parvenu à ce degré de force & de grandeur, PUGATSCHEW avait continué ses déprédations avec succès; mais, pour ne plus interrompre le fil de ses opérations militaires, j'ai voulu rassembler sous un seul point de vuë les différents moyens qui se sont réunis pour l'avouer sur les suites de son projet insensé.

Dès que l'on eut appris à Petersbourg les premières nouvelles de la Révolte, quelques Esprits éclairés, qui soupçonnaient d'où pouvait partir le coup, voulaient qu'on prît les mesures les plus promptes & les plus efficaces pour en arrêter les progrès. Mais PUGATSCHEW, sans les connaître, avait à la Cour même plus d'un *Fanteur* secret de sa coupable entreprise. Il se trouve par-tout, & le plus souvent auprès des Princes, de ces ames basses & hypocrites qui, propres à tout, capables de tout, ont reçu de l'Enfer l'art aussi dangereux que détestable d'afficher à propos tout le zèle de l'affection & du devoir, dans le moment même qu'ils traînent la perte ou le deshonneur de l'ennemi qu'ils caressent. Couples, insinuants, adroits, ces vils *Reptiles* des Cours se glissent jusqu'aux pieds du Trône, &, tandis qu'ils épient le moment de répandre leur dangereux poison sur tout ce qui les environne, ils fascinent par leurs charmes les yeux du Maître, & des vapeurs impures qu'exhale leur haleine empestée, ils forment au-tour de lui un épais nuage qui lui cache

258 LA VIE ET LES AVANTURES

cache la vérité, & ne lui permet jamais de voir les objets tels qu'ils sont.

ON peignit donc à notre Auguste Souveraine les troubles, qui s'étaient élevés dans une partie de son vaste Empire, comme „ de simples brigandages d'une poignée de Bandits, „ Une simple Compagnie, disaient-ils, la vue „ seule d'un des moindres Officiers des Armées de „ sa Majesté, suffirait pour les dissiper ou les détruire. Ceux qui faisaient le mal si grand, „ qui semblaient craindre un Soulevement Général, ignoraient-ils que dans tous les Etats „ de l'incomparable CATHERINE il n'y avait „ pas un seul Mécontent? Et d'où pourrait naître le mécontentement sous une administration si sage, si modérée, si propre à rendre les Peuples heureux, qu'elle était admirée des Ennemis même de la Russie? Et quand même quelqu'esprit brouillon, inquiet voudrait essayer d'exciter quelque trouble, qui oserait se déclarer en sa faveur; qui oserait remuer, & braver la justice & la vengeance d'une Souveraine, dont les armes toujours victorieuses ont si supérieurement terrassé l'orgueil d'un Ennemi puissant & redoutable?" C'était là le langage que certaines Personnes tenaient à la Cour, où tandis que l'on affectait de mepriser PUGATSCHEW & le petit nombre de ses Complices, il prenait des Places, ravageait des Provinces, forçait leurs Habitans à le reconnaître, ou les immolait à sa fureur. On jugea cependant à propos d'envoyer quelques Troupes contre ce Déserteur, ce Vagabond, ce vil Rebut du genre humain, dont le Parti n'étais

en-

encore composé que de vils Brigands. M. de C. . . . fut chargé de cette expédition. Cet Officier-Général avait du mérite, de la bravoure ; il partit à la tête du pétit nombre de Troupes qui lui avait été confié, poursuivit sa marche pendant quelques jours, &, sans avoir attaqué l'Ennemi, sans l'avoir même vu, il se hâta de retourner sur ses pas, effrayé, disait-on, de l'Armée formidable qu'il aurait eu à combattre. Une conduite aussi irrégulière, aussi lâche même dans un Officier de quelque réputation, souleva tous les Esprits. Les Amis de M. de C. . . . n'osaient chercher à la justifier ; lui-même ne s'expliquait pas clairement sur les motifs d'une démarche si reprehensible. Mais si ses amis se taisaient, ses ennemis ne resteraient pas oisifs. Les plus modérés se contentaient de dire qu'une partie de son monde l'ayant abandonné, il n'avait osé, avec le peu de Soldats qui lui restaient, compromettre les armes de sa Majesté contre une Troupe de Brigands dix fois plus nombreuse que la sienne. Quelques personnes se disaient à l'oreille que M. de C. . . . choqué qu'on voulut se servir de son bras pour dissiper une bande de vagabonds, de scélérats & de gens sans aveu, avait cru que sa gloire était intéressée à ne pas se mesurer avec des Voleurs de grand chemin ; que, supposé qu'il les vainquit, cette victoire ne pouvait servir qu'à flétrir les Lauriers d'un Général accoutumé à combattre des Ennemis dignes de sa bravoure. D'autres enfin, & ceux-ci n'étaient ni les moins méchants, ni les moins dangereux, publiaient assez hautement que M. de C. . . .

n'avait fait que suivre les ordres secrets de certaines Personnes aux-quelles il ne pouvait desobéir, sans commettre une imprudence, & sans risquer sa fortune ou sa tête. Quoiqu'il en soit de tous les bruits que l'on fit courir alors, M. de C. . . . porta la peine de son obéissance, de sa lâcheté, ou de sa présomption ; & le Conseil de guerre, lui ayant fait son procès, a cru encore lui faire grâce en se contentant de le casser avec infamie.

CE PENDANT notre *Cosaque*, sachant tirer avantage des lenteurs de la Cour, & de l'indolence ou de la lâcheté des Gouverneurs des différentes Provinces qu'il ravageait, ou faisait ravager par ses Troupes, avait pénétré jusqu'à la Rivière de *Faïck*. Il osa sommer le Gouverneur & les Habitans de lui livrer la Ville du même nom, de le reconnaître pour leur légitime Souverain, & de lui prêter serment de fidélité. Cette insolente sommation ayant été reçue comme elle devait l'être par un brave homme & par des Sujets fidelles, *Pugatsschew*, qui ne se sentait pas encore assez fort pour oser entreprendre un Siège dans les formes, se déroba par une prompte fuite à la poursuite de quelques Troupes que le Gouverneur avait envoyées contre lui, & s'avancant par des chemins détournés vers les Lignes d'*Orenbourg*, il se contenta pour le moment de piller, de saccager; de bruler toutes les Habitations & les Villages par où il passait, & de commettre toutes les horreurs que l'abus du pouvoir ou de la force autorisé dans une Soldatesque effrenée & barbare. Il s'empara ce-
pen-

pendant sans beaucoup de peine de tous les Forts qui se rencontrèrent sur son passage à Orenbourg. La lâcheté de quelques uns de ceux qui y commandaient, l'infidélité & la trahison de quelques autres, les lui livrèrent; & sans combattre, sans répandre d'autre sang, que celui que sa rage ou le plaisir d'en voir couler lui faisait répandre, l'Imposteur se vit bientôt maître d'une étendue considérable de Pays.

JUSQU'ICI les Troupes de PUGATSCHEW n'avaient fait la guerre qu'en Brigands. L'incendie, le viol, tout ce que se permettent la brutalité & la fureur lorsqu'elles ne trouvent point de résistance avait plutôt amusé qu'occupé les barbares Soldats du féroce Cosaque. Ce n'était plus ce brave JEMELJAN qui, forcé par les circonstances de s'associer aux Scélérats de l'*Okraina*, rougissait pour ainsi dire des crimes qu'il commettait alors; & qui, moins avide de sang que de gloire, semblait mettre toute la sienne à faire des actes de générosité. L'yvresse des grandeurs qu'il ambitionnait, & dont il favourait présentement l'avant-goût, avait offusqué sa raison, abruti son cœur, perverti son ame, étouffé la voix de la conscience, émoussé la pointe du remords. Au prix de son ami, BOISPRE', le féroce BOISPRE', aurait pu passer pour un honnête homme. Aussi plus d'une fois lui reprocha-t-il sa barbare fureur, & le danger qu'il courrait d'être cruel, uniquement pour le plaisir de l'être, & sans qu'il lui en revint aucun avantage.

PAR les conseils de cet ami fidèle, il s'empara des mines qui se trouvent dans le Gouvernement

nement d'Orenbourg ; y fit fondre du Canon, & d'autres armes, & se prépara à suivre un plan fixe d'opérations. Son Armée, fortifiée des Tartares des Environs, des Ouvriers aux Mines & aux Salines, & de plusieurs Russes même qui venaient en foule se rendre à lui, ou qu'il forçait à se ranger sous ses Drapeaux, monta bientôt à plus de cent mille Hommes. Il la partagea en plusieurs Corps, & laissant aux Baskires, aux Calmoucs, aux Cosaques & aux autres Hordes de ces Peuples vagabonds, le soin de faire la petite guerre, de désoler les Campagnes, d'enlever les Partis, enfin de porter par-tout le dégat & la mort avec la célérité de l'éclair ; il se réserva l'honneur de former des Sièges, de prendre des Villes, de battre l'Ennemi en bataille rangée. Accompagné de BoisPRE' & suivi de ses Troupes réglées, il se voyait déjà maître de l'Empire, & fixait presque le jour où il viendrait à Moscou reprendre la Couronne Impériale, & la poser, disait-il, sur la tête de son cher Fils PAUL-PETROWITZ.

SAMARA, Jaicks-Gorodok, Kungur, Krasno-Usim, Catharinenbourg & plusieurs autres Villes, Forts, ou Villages étaient déjà au pouvoir de l'Ennemi (bbb), lorsque la Cour, s'appareyant

(bbb) M. F. S. G. W. D. B. ne passe aucune de toutes ces Places, sans entrer dans le détail le plus minutieux sur la manière dont PUGATSCHEW s'en est rendu Maître. Comme il ne s'y est passé rien de fort extraordinaire, que notre Héros le plus souvent n'a eu que la peine de se montrer pour s'en faire

cevant enfin que les troubles d'Orenbourg étaient bien moins exagérés qu'on ne l'avait cru d'abord,

faire ouvrir les Portes, que la lâcheté de plusieurs Commandans l'a prévenu quelquefois, j'ai cru devoir épargner à mes Lecteurs la fatigante répétition d'actions sans éclat comme sans danger, & où JEMELJAN ne s'est couvert d'autres Lauriers que de ceux que lui présentaient en tremblant la frayeur ou la lâcheté. Quant aux excès horribles auxquels il s'est porté presque de sang-froid & avec une sorte de complaisance, ils sont en si grand nombre & se ressemblent tous si fort, qu'en offrir un seul exemple, c'est les peindre tous. En parlant de la prise de la petite Ville de Bir, située sur la Belaja, & où PUGATSCHEW se trouva en personne, notre Auteur raconte un fait que, quelqu'idée que l'on se soit formée de l'Imposteur, l'on aura peine à croire. FOMA, qui aux armes de la fureur & de l'ambition de son ami, joignait les armes bien plus terribles de la Superstition & du Fanatisme, prêchait sa pretendue Réforme dans tous les lieux qui cédaient à la fortune du Vainqueur. La force des arguments était trop puissante pour ne pas porter la conviction dans les cœurs, & le nombre de ses Prosélytes augmentait en proportion des Conquêtes de JEMELJAN. Un seul Pope avec toute sa famille eut l'imprudente & ridicule simplicité d'être fidèle à ses principes, & de persévéérer dans la foi que ses Pères ou ses Maîtres lui avaient transmise. Il aimait mieux être le Martyr de son opiniâtreté que de devoir la vie à ce qu'il appellait une désertion, une apostasie infernale. FOMA, furieux d'une résistance qu'il n'avait point encore éprouvée, prononça le terrible Anathème, contre le Pope endurci, & livra le malheureux au bras séculier; c'est à dire qu'il intéressa PUGATSCHEW dans sa vengeance, en lui représentant que, s'il souffrait qu'un Prêtre ignorant & opiniâtre refusât impunément de se soumet-

bord, pensa sérieusement à arrêter les progrès d'un incendie, qui menaçait d'embraser tout l'Em-

tre à l'évidence de la vérité, il risquait de voir bientôt diminuer le nombre de ses Partisans, par l'ascendant que ces aveugles Conducteurs des ames savent prendre sur le cœur & l'esprit d'un Peuple credule & hébété. „ S'ils osent, ajouta-t-il, révoquer „ en doute la Religion que je leur prêche, ils „ oseront bientôt examiner la légitimité de vos „ droits & de vos prétentions. Il faut un exemple „ qui intimide ceux qui, sans cela, oseraient être „ refractaires. Souvenez-vous, Prince, que le „ Sacerdoce & l'Empire doivent se défendre, s'é- „ tayer mutuellement. Si vous souffrez qu'on ar- „ rache l'Encensoir de nos mains, bientôt le Sceptre „ ne sera point assuré dans les vôtres.” L'ambi- „ tieux Cosaque, graces aux leçons de BoisPRE, méprisait assez la Religion pour ne point ménager ceux qui s'en disaient les Ministres ; mais il avait encore besoin des secours de FOMA, & il savait que la haine des Prêtres est l'ennemi le plus terrible qu'aient à craindre les Hommes & les Princes sur-tout ; il savait que la colère de la superstition aime à éguiser le couteau de la vengeance. Sa barbare Politique lui fit donc entrer sans peine dans les vues du cruel Roskolnick. Le Pope fut mandé avec sa Famille. On leur laissa l'alternative de la Conversion ou de la mort la plus cruelle. Qu'on nous traîne au supplice, s'écrierent-ils tous d'une voix, sans daigner prononcer un mot de plus. Les trois Fils du malheureux Pope furent inhumainement immolés à la rage & à la superstition par différents genres de supplices, plus cruels & plus recherchés les uns que les autres. Le Père & la Méré, témoins des cruels tourmens que souffraient ces jeunes & malheureuses Victimes, n'ouvriraient la bouche, malgré les coups dont on les accablait eux-mêmes pendant le supplice de leurs Enfans, que pour

l'Empire. Monsieur le Général de B. . . . , à qui l'on confia, avec un plus grand nombre de Troupes cependant, le Poste qu'avait si mal rempli M. de C. . . . , reçut des ordres positifs de faire la plus grande diligence pour se rendre dans la Province de Casan, disperser les Re-

pour les exhorter à la constance & à la fermeté. Leur tour arriva enfin. — Notre Auteur s'est plu à peindre avec toutes ses couleurs l'affreuse & révoltante image des tortures qu'inventa l'âme infernale de leur Bourreau. Ces sortes de peintures peuvent plaire à une imagination *Russe*; mais une âme sensible respecte trop la nature, l'humanité & la pudeur, pour peindre ou pour voir sans dégout & sans horreur des Tableaux, où vient se réunir tout ce qu'inventa jamais de plus odieux, de plus révoltant, de plus horrible le raffinement de la plus exsécable barbarie. — Le *Pope* & son Epouse, pendus à côté l'un de l'autre d'une manière que l'imagination la plus dépravée ne soupçonnerait jamais, expirèrent en véritables Héros de la foi dans les souffrances lentes & douloureuses d'une mort, prolongée autant que purent le permettre les forces épuisées de la Nature, & les sécrets infernaux d'une rage qui sait ménager avec art les ressources de sa vengeance.

J'avertis mes Lecteurs, qu'après m'être fait violence pour rapporter ce fait presqu'incroyable, je tire le rideau sur toutes les autres preuves de férocité semblables que l'Auteur *Russe* reproche à PUGATSCHEW, & que même il semble aimer à retracer. S'il est des ames assez dures pour regretter la suppression de ces faits odieux, je les plains; j'écris pour des Hommes, non pour des Sauvages plus cruels que ne le furent jamais les prétendus *Antropophages* de l'Amérique.

Note du Traducteur.

Q5

Rebelles, & se saisir de leur Chef. Non contente d'avoir choisi un Officier expérimenté & plein de bravoure, de lui avoir donné des Troupes suffisantes & aguerries, la Cour fit publier une sorte de Manifeste contre l'Imposteur, mit sa tête à prix, & promit outre cela le Cordon des Ordres de *Russie* à celui qui le livrerait à la justice mort ou vif. On peut remarquer en passant que, quelqu'habileté qu'ayent eu les Généraux qui se sont distingués contre les Troupes du Rebelle, avec quelque bonheur qu'ils soient venus à bout de les disperser, & d'éteindre le feu de la Rebellion, PUGATSCHÉW cependant leur ferait échappé, si la récompense de cent mille Roubles n'avait été un puissant motif pour le livrer à la trahison de ceux en qui il se fiait le plus.

MONSIEUR le Général de B. . . . partit vers la fin de 1773. pour aller exterminer, comme s'exprime le Manifeste de l'Impératrice, une Bande de Brigands, assez téméraires pour avoir osé attaquer les petits Détachemens militaires qui sont dans ces Contrées (depuis Orenbourg jusqu'à Casan) & pour massacer de la manière la plus cruelle les Officiers qui leur sont tombés entre les mains. PUGATSCHÉW n'eut pas plutôt appris qu'un Général habile, à la tête d'un Corps de braves Soldats, venait le chercher & le combattre, que, résolu de tout risquer pour se conserver le rang qu'il avait témérairement usurpé, il assemblé son Conseil de guerre, pour y régler avec les autres Chefs les opérations d'une Campagne qui allait devenir sérieuse. Quelques uns furent d'avis que, réunissant les dif-

différents Corps, l'Empereur marchât droit à l'Ennemi, & l'enveloppant de toutes parts, il le forcât à se rendre & à le reconnaître, ou, sur son refus, qu'il exterminât cette poignée de téméraires. BOISPRE', qui savait que le grand nombre n'assure pas toujours la Victoire, sur-tout quand on a en tête un Ennemi aussi prudent que courageux, fut d'un avis contraire. Il voulut qu'on attendît les *Russes* qui, fatigués d'une route longue & pénible, seraient facilement vaincus si on les attaquait d'abord. Il recommanda sur-tout que l'Empereur, qui était l'ame, disait-il, qui devait animer tous les mouvements de ce grand Corps, ne se hasardât pas de paraître en personne devant un Ennemi, qui croitrait avoir tout gagné si, par quelque moyen que ce fut, il parvenait à s'en rendre maître ou à le tuer. „ Je veux croire, „ ajouta-t-il, que toutes nos Troupes seront „ fidèles au serment qu'elles ont juré à leur „ légitime Souverain, mais dans une si grande „ multitude de gens de différentes Nations, il „ peut se trouver des traîtres. „ L'appas d'une „ récompense assurée, la facilité des uns, l'in- „ constance des autres, mille autres motifs qui „ n'ont que trop de prise sur des hommes sim- „ ples, la plûpart sans moeurs, comme sans „ principes, peuvent, malgré tous nos soins, „ toute notre vigilance, malgré notre bravoure „ même, livrer l'Empereur entre des mains de „ ses Ennemis.“ D'après cet avis, il fut résolu que le prétendu PIERRE III., à la tête d'un nombre suffisant de gens choisis & sûrs, se tiendrait toujours éloigné de l'Armée *Russe*, &

& que faisaient la guerre dans les lieux où le danger était le moins à craindre , il se ménagerait toujours , en cas d'accident , une retraite assurée dans la Sibérie , qu'il avait à dos . C'est sans-doute à cet avis de Boispré , qui fut suivant qu'il vécut , que Pugatschew a dû son salut pendant un an , qu'il a tenu tête aux Russes . C'est peut - être aussi par les soins de ce François que , par un stratagème , qui pourtant n'est pas nouveau , il se répandit si souvent un faux bruit de la prise de l'Imposteur . Il est au moins vraisemblable que si Boispré n'avait pas été enlevé sitôt à son ami , comme nous le dirons dans son lieu , celui - ci , toujours docile à ses conseils , flotterait encore entre l'espoir du Trône & la crainte du Supplice .

Pour en imposer avec plus de succès aux Troupes qu'il avait rassemblées , & à la Population qu'il voulait s'attacher , Pugatschew , sur ses Etendarts & ses Drapeaux avait fait écrire ces mots *latins* en caractères d'or : **R E D I V I V U S E T U L T O R.** C'était là une espèce de *Palladium* pour lui ; c'était pour ses Soldats ce que l'*Aigle Romaine* était autrefois pour ces braves & valeureux *Vétérans* , qui du fonds de l'*Italie* allèrent subjuger tout le Monde connu . Cette heureuse idée , que lui fournit encore la sagacité de ce Boispré , qui connaissait si bien tous les ressorts qui font mouvoir les passions des hommes , contribua , peut - être autant que tout le reste , à grossir son Armée , & à entretenir l'illusion des Peuples . Tout ce qui frappe l'imagination entraîne bientôt l'esprit & le cœur , & l'Etendart de Pugatschew opéra plus effi-

efficacement sur des hommes grossiers & crédules, que tous les Manifestes les mieux raisonnés qu'il aurait pu faire répandre parmi eux. Au reste ce ne fut pas le Peuple seul qui le reconnut pour son vrai Maître; des gens de la première considération, convaincus ou feignant de l'être, se déclarèrent en sa faveur; & l'arrivée de l'Armée Russe était nécessaire pour arrêter la défection, en intimidant ceux qui chancelaient encore entre le devoir & la revolte.

Aussi M. de B. . . . , après avoir donné quelques jours à ses Troupes, pour se reposer de leurs fatigues, & repris la Ville de *Samara* dont un Corps des Rebelles s'était rendu Maître (ccc), eut la satisfaction de voir la Noblesse de plusieurs Villes (ddd) venir lui offrir ses services, &, pour preuve de sa fidélité, demander qu'il lui fût permis de former des Corps séparés qui pourtant combattraient sous ses ordres. Le Général agréa la proposition & la fit agréer à sa Cour, qui paya le zèle de cette Noblesse par de grands éloges, & par l'honneur que lui fit l'Impératrice de vouloir bien être aggregée à leur Corps.

Ce-

(ccc) M. de B. . . arriva à *Casan* le 26. de Décembre 1773. & le 29. il fit attaquer *Samara*, située sur une Rivière du même nom qui se décharge dans le *Wolga*. Les Russes s'en emparèrent sans peine, y firent un assez grand nombre de Prisonniers, & enlevèrent quelques pièces de canon aux Rebelles.

L'Auteur Russe.

(ddd) *Casan, Sinbirski, Noviagesk, & Pensenski.*

L'Auteur Russe.

CÉPENDANT le Général de B. . . . faisait par la terreur de ses armes rentrer dans le devoir les Peuples & les Villes qui s'en étaient écartés. Toutes les Places, qui, de gré ou de force, avaient ouvert leurs Portes à l'Imposteur, furent bientôt délivrées du joug du Rebelle, & rendues à l'obéissance qu'elles devaient à leur légitime Souverain. Le Génie de CATHERINE, vainqueur par tout du Génie de PUGATSCHEW, le poursuivait sans relâche lui & les siens jusques dans les retraites où ils se croyaient le mieux en sûreté ; & ne semblait laisser d'autre ressource à notre Héros que celle d'une mort glorieuse, s'il pouvait la trouver dans les combats, ou d'une fuite qui le couvrirait de honte. Pas un Détachement n'était envoyé contre les Rebelles qu'il ne les battît, ne s'emparât de leur Artillerie, ne reprît les Villes ou autres Lieux dont ils s'étaient rendus Maîtres, & ne fit sur eux un grand nombre de Prisonniers. En peu de tems presque toutes ces Contrées furent nétoyées de ce ramas d'hommes indisciplinés, & qui n'avaient fait voir quelque bravoure que contre des gens qu'ils avaient trouvés sans défense comme sans courage. On se flattait que le feu de la Rébellion allait bientôt être entièrement éteint, lorsque la mort inopinée du Général de B. . . . vint pour quelques instans ranimer l'espérance des Mutins. Ils reprirent en peu le dessus sur les Troupes de l'Impératrice ; & le dépit d'un avoir été constamment vaincus dans toutes les occasions, leur fit commettre des excès plus horribles encore que ceux, dont jusqu'alors ils s'étaient rendus coup-

coupables. Il semblait que , par leur brutale féroceité , ils voulaient se venger sur les Peuples du bonheur qui avait accompagné les armes de leur ennemi. Ils ne comprenaient pas que celui qui combat pour une cause injuste , doit doublement s'efforcer d'avoir au moins de son côté l'apparence de la justice. Ce n'est pas par les incendies , le viol , le pillage , par les inhumanités les plus atroces que l'on se concilie les cœurs des Peuples que l'on veut se soumettre ; & tout téméraire qui ose lever l'étendart de la rébellion , en s'annonçant pour un Prince malheureux qui reclame des droits qui lui furent ravis , devrait , s'il était bien conseillé , ne marcher à la victoire que guidé par la Clémence. Notre Cosaque & les principaux Chefs de son armée penserent autrement ; aussi rien ne fut à l'abri de leur rage & de leur fureur ; & leur cruelle vengeance , loin d'être assouvie par le spectacle barbare des Villes embrasées , des Temples profanés & détruits , des malheureux de tout rang , de tout sexe , de tout âge inhumainement égorgés , cherchait , trouvait de nouveaux alimens à sa fureur dans tous les objets que le hasard offrait à ses coups. C'est à cette soif insatiable du sang humain , à cette avidité infernale de le répandre pour le plaisir seul de l'avoir repandu , qu'il faut attribuer tant de meurtres que l'on reproche à PUGATSCHEW , & que lui ou les siens commirent de sang-froid sur de malheureux Voyageurs , que la fatalité de leur sort fit tomber entre leurs mains.

CEPENDANT les Généraux Prince de G..., M...., P.... & autres poursuivaient toujours

les

les Rebelles; & quelquefois vaincus , plus souvent vainqueurs , ils affaiblissaient au moins les forces de l'Ennemi , & préparaient sa défaite. PUGATSCHEW , qui par les conseils de son ami évitait toujours de se trouver en tête des Russes , brulait cependant du désir de les combattre. Il voulait qu'une affaire décisive fixât son sort ; résolu de suivre son Plan s'il avait le bonheur de vaincre , ou d'abandonner tout à fait la partie , si battu par son Ennemi il était assez heureux pour lui échapper. „ Je ne puis , dit-il à BOISPRE & à ses plus intimes Confidens , vivre plus long-tems dans cette incertitude , dans ce honteux oubli de moi-même. Ceux à qui j'ai confié une partie de mes Troupes , s'ils ont été vaincus , ont du moins eu la gloire de combattre. SUI BRINSKOY , BELOBORODOW , PANFILIEF , tous les Chefs enfin qui commandent quelques uns des Corps de mon Armée , ont osé attaquer mon ennemi , & lui ont au moins vendu assez chèrement , les avantages qu'il a remporté sur eux. Moi seul , spectateur oisif de la défaite des miens , ou , ce qui révolte le plus mon cœur , moi seul Chef presque fugitif d'une Armée qui aurait dû suffire à rassembler mes Ennemis , & à me procurer la conquête de tout l'Empire ; moi seul je languirais dans une honteuse indolence ! Insensible à ma gloire , j'attendrais que , tous mes fidèles défenseurs , dispersés ou détruits , il ne reste plus à mon Ennemi que la peine de venir me charger de fers , en me recevant des mains perfides de quelques traîtres , que la terreur aura saisies ,

„ ou que l'appas d'une récompense , propor-
 „ tionnée au service qu'ils croiront rendre , en-
 „ gagera à devenir lâches & parjures ! Non ,
 „ mes amis , jamais je n'ai mieux senti qu'à
 „ présent que je ne suis pas fait pour fuir de-
 „ vant l'Ennemi qui me cherche . Marchons
 „ donc à lui , prouvons lui que je suis digne
 „ de l'Empire que je reclame — il faut vain-
 „ cre , mes amis ; ou , si la fortune nous est
 „ toujours contraire , si je dois perdre l'espoir
 „ de remonter sur un Trône qui m'appartient ,
 „ qu'une mort glorieuse au - moins môte seule
 „ cet espoir , & qu'il ne soit pas dit qu'après
 „ avoir osé , les armes à la main , revendiquer
 „ des droits avoués par la justice & l'équité ,
 „ PIERRE III. réduit à errer encore de Pays
 „ en Pays , inconnu , étranger par - tout , a pré-
 „ féré à la gloire de mourir en grand - homme ,
 „ la honte de vivre sans couronne comme sans
 „ patrie .”

EN VAIN les amis du prétendu Empereur voulurent s'opposer à ce généreux dessin , il voulut être obéi , & dès le jour même , au lieu d'attendre l'Ennemi , on se prépara à aller à sa rencontre (eee). Les forces de PUGAT-

SCHEW ,

(eee) Un Lecteur un peu instruit s'appercevra que je passe sous silence toutes les actions auxquelles PUGATSCHEW n'eut point de part en personne. Quoique l'Auteur Russé n'en ait omis aucune , & qu'il semble plutôt avoir fait un Journal qu'une Histoire , j'ai cru , en ceci comme en bien d'autres choses , devoir m'écartez encore de sa manière. C'était la vie de PUGATSCHEW qu'il écrivait ; c'était à narrer ses exploits ou ses pertes qu'il devait se borner. Ce qu'ont fait ses Subalternes n'en-

R

SCHEW, divisées en plusieurs Corps, s'étendaient depuis le Royaume de Casan jusqu'aux extrémités du Royaume d'Astracan. Tout dans ces Quartiers gémissoit de nouveau sous les Loix de l'imposteur, ou éprouvait les funestes effets de sa barbarie. Le Général en Chef, le Comte PIERRE de P...., voyant que depuis la mort de M. de B.... tous les efforts des autres Généraux avaient été plus fastueux que réellement utiles & décisifs, demanda & obtint le Commandement des Troupes envoyées contre les Rebelles. PUGATSCHEW, qui avait réuni au Corps qu'il commandait lui-même quelques uns de ceux de ses Lieutenans qu'il avait rencontrés sur sa route, s'était avancé jusqu'à Saratow. Presqu'en présence du Colonel M.... qui le suivait avec des Troupes nombreuses, il attaqua & emporta cette Place. Tout fut pillé, tout fut passé au fil de l'Epée. Après

n'entrait dans son Plan, qu'autant qu'il en rejaillissait quelqu'éclat sur la vie de son Héros. Il suffisait d'indiquer les faits principaux, ou de présenter sous un seul point de vue, tout l'ensemble des pertes ou des avantages qui ont accéléré ou reculé la ruine de tout le Parti. J'ai cru au moins que cette manière plairait au petit nombre des Personnes éclairées, à qui le droit de nous juger appartient exclusivement. Au reste que j'aye bien ou mal fait, j'avertis que je me hâte de produire notre Héros sous le jour brillant qui éclaira les derniers momens de sa gloire; jour où la Fortune ne sembla lui prodiguer tant de faveurs que pour rendre plus amère & plus terrible la funeste catastrophe à laquelle il touchait de si près.

Note du Traducteur

avoir rempli cette Ville d'horreur & de carnage, il en sortit pour attaquer Zaritzin ou Zaritsa, où s'était retiré le Colonel B.... Commandant de Saratow. Ayant appris par ses Courreurs que le Colonel M.... le suivait toujours, il résolut de l'attendre. Les deux Armées se trouvèrent en présence dans une Plaine, qui s'étend entre la Rustana & un grand Lac, sur les bords duquel PUGATSCHEW rangea son armée en bataille. Après avoir fait toutes les dispositions nécessaires, le faux PIERRE III. voulut enflamer le courage de ses soldats par une courte harangue. „ Compagnons, „ leur dit-il, c'est aujourd'hui qu'il faut vaincre ou mourir. Souvenez-vous que c'est pour „ votre Empereur, pour votre Religion, pour „ votre Liberté même que vous allez combattre. Si votre bravoure me donne la victoire, „ vous me connaissez trop bien pour me croire „ capable de manquer à la parole que je vous „ ai donnée de vous affranchir du joug odieux „ qui depuis si long-tems vous écrase. Vous „ ne serez plus Esclaves, vous serez Sujets libres d'un Prince qui se fera un devoir d'être „ votre Père. Si nous sommes vaincus, la mort „ & l'ignominie nous attendent. Nos Ennemis, „ qui cherchent à se dissimuler à eux-mêmes „ l'injustice de leur cause, vous traitent „ de Rebelles, & moi d'Imposteur. N'espérez „ donc point de conditions honorables de leur „ part. Ceux, que l'inique & criminelle vengeance „ de mes Persécuteurs ne livrera pas à la main „ des Bourreaux, verront s'appesantir sur leurs têtes „ le joug avilissant du Despotisme. Vous étiez

„ traités en *Esclaves*, vous serez traités en *Bru-*
 „ *tes*. Compagnons, voilà l'Ennemi; c'est à
 „ la victoire ou à la mort qu'il faut courir. Si
 „ quelqu'un dans le combat me voit donner
 „ quelque marque de lâcheté, s'il me voit reculer,
 „ il est lui-même un lâche s'il ne m'arrache pas
 „ la vie. Les coups qu'il devait porter à l'En-
 „ nemi, qu'il les tourne contre moi; quicon-
 „ que est capable de fuir est indigne de com-
 „ mander.” A ces mots s'élève de toutes parts
 le cri redoutable de *Vive PIERRE III.* ! *Vive*
notre Empereur ! C'est le signal du Combat.
 Déjà les armées se mêlent, la mort voile de
 toutes parts. Un courage égal anime les deux
 Parties. Personne ne recule, personne ne par-
 donne. Le devoir, l'amour pour leur Souve-
 raine, l'image toujours présente de la gloire
 dont ils se sont couverts, ajoutent à la bravoure
 naturelle des Russes; le moindre Soldat a est un
 Héros. L'espoir de la liberté, l'avidité des ri-
 chesses, le fanatisme de l'opinion, le désespoir
 même, mêlant à l'intrépide féroce des Soldats
 de PUGATSCHEW le sublime élan du vrai cou-
 rage, semblent avoir ramené sur la scène les
Demi-Dieux des tems héroïques (fff). Après
 (fff) SIM. F. S. G. W. D. B. avait pu imagi-
 ner quelque chose de plus fort, sans-doute il l'aurait
 fait. Cependant, en lui passant l'héroïsme des Russes,
 en faveur du grand nombre de victoires qu'ils ont
 remportées sur les Turcs, on peut trouver étrange
 qu'il fasse des Soldats de son Héros autant de *Demi-*
Dieux. C'est peut-être là une des fleurs de l'élo-
 quence Russ. Mais enfin une victoire remportée par
 des

quatre heures d'un combat opiniâtre la victoire se déclare enfin pour le parti le moins juste mais le plus fort ; JEMELJAN triomphe , & ~~et au bout de ce combat il obtint la victoire~~ mais des Demi-Dieux sur de simples Hommes , quelque Héros qu'ils soient d'ailleurs , ne seroit pas une chose fort extraordinaire ; l'Auteur l'a sans-doute bien senti lui-même ; mais il voulait lancer contre ses prétendus Compatriotes un de ces traits qui lui échappent quelquefois , & pour faire l'éloge de PUGATSCHEW & de ses Soldats , il fallait faire la satire de M. . . . & des Russes . Au -reste il est bon de remarquer en passant , que , dans toutes les Relations qui ont été publiées sur les commencemens , les progrès & les suites de la Rebellion d'Orenbourg , il n'est nulle part fait mention de cette bataille , pas même d'aucun avantage considérable qu'aurait jamais remporté l'Imposteur sur les Troupes réglées de sa Majesté impériale . Ce silence n'est - il qu'affranchi , ou le récit de M. F. S. G. W. D. B. n'est - il lui - même qu'une fiction ? L'un & l'autre pourrait être vrai à quelques égards . Mais en supposant , dans ce doute , une partialité trop marquée dans les Relations de la Cour , ne trouve - t - on pas dans le récit exagéré de l'Auteur un peu trop de cette malignité , de cet esprit de parti , que l'on reproche assez généralement à tous ces prétendus Faiseurs d'Histoires , qui , gagés pour écrire d'une manière intéressée & d'un file vendu à l'envie & au mensonge , se plaisent à grossir des vérités odieuses , ou à narrer des faits qui n'eurent d'existence que dans leur imagination , ou qui ne la durent qu'aux ordres secrets de ceux qui achètent & conquisirent leur plume ? Je renvoie la solution de ce problème historique à la sagacité de ces sublimes génies , qui connaissent la Politique de toutes les Cours , & savent repeter mot à mot tout ce qui se dit dans le Cabinet de tous les Princes .

Note du Traducteur

maître du champ de bataille , il fait poursuivre l'Ennemi qui se hâte de repasser la *Rustana* , & de se retirer du côté de *Saratow*.

La terre , jonchée de morts & de mourants , offrait l'affreux spectacle de la fureur & de la folie des Hommes ; mais PUGATSCHEW & les siens , accoutumés depuis long-tems à des objets plus révoltants encore , n'y voyaient que les fruits de leur victoire présente & le présage de toutes celles dont ils se flattaien t qu'elle serait suivie . L'avantage que notre Héros venait de remporter lui coûta cependant assez cher pour lui en faire désirer de moins brillants à l'avenir . Outre plus de deux mille de ses Soldats qui restèrent sur la place , il eut la douleur de ne plus retrouver son Epouse SOPHIE , qu'il crut d'abord avoir péri dans la mêlée , mais qu'il apprit ensuite être tombée entre les mains des Russes , qu'elle avait été obligée de suivre dans leur fuite précipitée . Cette perte cependant lui fut moins sensible , & plus facile à réparer que celle de son fidelle BoisPRE'. Il y avait déjà quelque tems qu'il avait su se procurer une autre Femme d'entre les Cosaques du Jaïck ; mais il était sûr de ne retrouver jamais un ami comme BoisPRE'. Ce Français pourtant ne mourut que quelques jours après la bataille . Avant sa mort il donna encore d'utiles avis à son ami , & lui prédit que , s'il cessait de les suivre , sa perte était immanquable . „ Tant „ que j'ai pu diriger tes démarches , lui dit - il , „ tu as , pour ainsi dire , été maître des évènements . Plus d'une fois j'ai arrêté ton courage ; mais chaque pas que je te faisais reculer dans la carrière que t'avaient ouverte ton am-

„ ambition & mon zéle, étaient autant de pas
 „ qui t'approchaient réellement de ton but. Tu
 „ viens de remporter une Victoire éclatante;
 „ mon ami, ne t'en applaudis point ; je con-
 „ nois les *Russes*, je connais ceux que l'illu-
 „ sion du moment a rangés sous tes Drapeaux.
 „ Tant que les succès feront pour toi, ils te
 „ resteront fidèles ; au premier avantage que
 „ remportera ton Ennemi ils t'abandonneront,
 „ peut-être ils te trahiront lâchement. Crois-
 „ moi, ne risque pas les hasards d'une seconde
 „ bataille ; fatigue ton Ennemi, oppose-lui de
 „ tems en tems quelques Troupes qui, si elles
 „ ne peuvent le vaincre d'abord, l'arrêteront &
 „ l'affaibliront à la longue. C'est en lassant les
 „ *Russes*, c'est en les promenant de Province en
 „ Provinces, de Désert en Déserts que tu pour-
 „ ras venir à bout de les vaincre. Si une fois tu
 „ parviens à les décourager, si par la lenteur de
 „ tes opérations, tu fais fondre, loin du centre
 „ de l'Empire, toutes les Troupes que l'on
 „ enverra contre toi, bientôt réduits à se tenir
 „ sur la défensive les *Russes* eux-mêmes, par
 „ la crainte que leur auront inspiré tes succès,
 „ t'ouvriront le chemin du Trône. J'ai encore
 „ un conseil à te donner ; ne te fies pas trop
 „ à tous ces *Tartares* qui grossissent assez inu-
 „ tilement ton armée. SEMENOW & PAN-
 „ FIELIEF me semblent seuls mériter ta con-
 „ fiance ; les autres, où je me trompe, ne tien-
 „ dront pas contre l'appas de l'or, où contre
 „ l'espoir du pardon qu'on leur offrira. Dé-
 „ fie-toi sur tout de ton Chancelier ; cet Hom-
 „ me n'a que la vertu des Hypocrites, l'art

„ de feindre des sentimens que son ame de boué
 „ ne connaît jamais. Tu as un nombre consi-
 „ dérable de *Français*, d'*Allemands*, de *Polo-*
 „ *nais*, de *Russes* même qui ne t'abandonne-
 „ ront pas, s'ils voyent que tu ne leur fais
 „ point l'injure de douter de leur fidélité.
 „ Toujours environné de ce Corps, cherche à
 „ te l'attacher davantage par des marques
 „ d'une confiance sans bornes. Adieu, cher
 „ JEMELJAN, je ne regrette la vie que parce
 „ que je te laisse dans l'incertitude de ton sort;
 „ je m'étais flatté de te mettre la couronne sur
 „ la tête; peut-être j'aurais pû le faire. Qu'a-
 „ près ma mort mes principes & les avis que
 „ je te donne dirigent tes actions, peut-être
 „ aussi elle ne t'échappera pas . . . mon ami,
 „ c'est l'unique souhait que fait en mourant
 „ ton fidèle BoisPRE'."

PUGATSCHEW donna des larmes sincères à la perte de son ami, qu'une mort trop glorieuse arracha aux supplices qu'il méritait. Le *Casaque* résolut de suivre les conseils qu'il venait d'en recevoir; mais il résolut avant tout de venger sa mort. Il assemble son Conseil de guerre, lui fait part des dernières paroles de son ami, en cachant cependant les avis qui regardaient la défiance qu'il avait voulu lui inspirer contre une partie de ses Troupes, & finit par présenter le nouveau Plan d'opérations qu'il voulait suivre. Tous le désaprouvèrent; tous se réunirent à y trouver des difficultés, à lui rendre suspects le zèle & la fidélité d'un ami qu'ils ne craignaient plus, & qui sans doute devait avoir tort, puisqu'il ne pouvait plus se

dé-

défendre. JEMELJAN, chez qui l'amitié plaidait encore en faveur de Boispre, voulait d'abord courir à la vengeance, & retourner vers SARATOW pour y attaquer les restes de l'armée de M. . . . Il voulait ensuite abandonner les bords du Wolga, &c, se repandant dans le Duché de Bulgar, gagner la Source du Jaïck, dévaster par différents Partis le Royaume d'Astrakan, & attirer, s'il était possible, son Ennemi sur les Frontières de la Siberie, ou du moins dans le Pays des Baskires, qui lui étaient dévoués. FOMA, qui avait entrée au Conseil de guerre, & qui conservait encore quelque crédit, proposa le Siège de Zaritzin, comme plus glorieux & plus avantageux au Parti. Il fut secondé de la plupart des Chefs, & PUGATSCHEW, quoi qu'à regret, fut obligé de céder. Ce fut sa perte. Il marcha vers Zaritzin, l'attaqua avec vigueur, & prétendait l'emporter d'emblée. La Garnison, grossie de celle de Saratow qui s'y était retirée, fit une vigoureuse résistance, & arrêta d'abord l'impuissance des Rebelles; il fut alors résolu de lassiéger dans les formes; & sans-doute elle n'aurait pu échapper au malheur de tant d'autres Villes qui avaient éprouvé la barbarie de ces cruels Vainqueurs. Mais le Colonel M. . . ., qui avait eu le tems de se refaire de sa perte & qui avait reçu un renfort considérable, s'était hâté de poursuivre l'Ennemi, & PUGATSCHEW se voyant menacé par une armée qu'il croyait encore bien loin, changea son dessein d'assiéger Zaritzin en celui d'aller attaquer M. . . . Il fut encore obligé de céder aux raisons de tous

les autres Chiefs qui desaprouvérent cette résolution, & qui voulaient qu'on gagnât *Afracan*. L'armée prit en conséquence le chemin de *Tzarnogor ou Chernojarska* éloignée, de cette Capitale du Royaume du même nom, d'environ cent cinquante Werstes. Ce fut ici que la Fortune, lasse de favoriser l'imposture, abandonna tout à fait le malheureux PUGATSCHEW. Le Colonel M. . . . , qui, outre le devoir qui le conduisait, avait à venger l'affront qu'il venait de recevoir, avait si précipitamment poursuivi l'armée des Rebelles qu'il l'atteignit à peu de distance de *Chernojarska*. PUGATSCHEW n'était pas fait pour fuir; aussi quelques instances qu'on lui fit d'éviter le combat, quelque promesse qu'il eut faite à *Boispre'* de ne point risquer une seconde bataille, son courage ne lui permettait pas de reculer, & la victoire qu'il avait remportée, il n'y avait que quelques jours, le rassurant sur la bravoure de ses Troupes, il se hâta de marcher à l'Ennemi & de l'attaquer. Il n'est presque point douteux qu'il n'eût remporté une seconde Victoire, s'il n'avait été trahi. Les *Cosaques Donski*, dont une grande partie de son armée était composée, voyant dans les Troupes du Colonel M. . . . un grand nombre de leurs Compatriotes, ne virent pas plutôt le combat engagé qu'ils passèrent du côté des *Russes*, & tournèrent leurs armes contre celui qu'un moment auparavant ils reconnaissaient pour leur Maître. Cette défection mit la terreur dans le reste de ses Troupes; les uns prirent la fuite, d'autres mirent bas les armes & demandèrent le pardon de leur faute; enfin

à l'exception d'un assez petit nombre, tous abandonnèrent JEMELJAN. Presque seul, il voulait combattre encore & mourir; mais entraîné par quelques Cosaques du Jaïck qui lui étaient restés fidèles, & par une partie des Étrangers qui ne voulaient point l'abandonner, il se jeta dans le Wolga, le passa à la nage, & pénétrant jusqu'aux Steeps ou Déserts qui s'étendent entre ce Fleuve & le Jaïck, il forma le dessein de passer chez les Calmouks, & d'y attendre de nouveaux renforts & une circonstance plus favorable pour se remettre en Campagne. La vigilance & la politique des Officiers Russes ne lui en donnerent pas le tems. On envoya quelques Détachemens à la poursuite des Fuyards; & les Généraux ayant promis le pardon de leur crime à ceux qui s'étaient soumis, se servirent de ces Tartares déserteurs pour répandre parmi leurs Compatriotes le Manifeste de l'Impératrice. Quelques uns même se rendirent auprès de PUGATSCHEW, en prétextant qu'ils s'étaient sauvés du Camp des Russes, & qu'ils venaient le rejoindre pour lui prouver leur fidélité. Le Cosaque, qui sentait déjà combien les conseils de BOISPRE' lui eussent été nécessaires, eut pourtant l'imprudence ou la faiblesse d'oublier ceux qu'il lui avait donnés en mourant. La démarche de ces Traîtres lui parut une preuve de leur zèle pour ses intérêts; il ne pensa même pas à les soupçonner. Pendant quelques jours qu'il erra désespéré dans ces vastes Solitudes, s'en prenant au Ciel, à la Fortune, aux siens, à lui-même de son malheur, exerçant sur tout ce qui l'environnait une vengeance

geance stérile , ses perfides Amis eurent l'adresse de répandre parmi quelques uns des principaux Cosaques , le Manifeste qui assurait le pardon à ceux qui rentreraient dans le devoir . Ils firent l'éloge de la clémence des Officiers Russes , ils peignirent PUGATSCHEW comme un vil Imposteur , qui , pour satisfaire son ambition criminelle , entraînait sans remords des Nations entières dans la révolte , pour les conduire ensuite à la boucherie , ou à une mort ignominieuse ; enfin ils réussirent à le rendre odieux , & sa perte fut résolue . Les Traîtres , en assez petit nombre , surent sous différents prétextes l'engager à envoyer de petits Détachemens à la découverte , & par ce moyen à éloigner de sa personne le peu d'amis véritables qu'il eut encore . Ce piège grossier leur réussit auprès d'un homme sans méfiance . Ils épierent le moment , en profitèrent , & PUGATSCHEW , sans défense , sans amis , chargé de fers pendant son sommeil , est d'abord conduit dans la ville de Jaïck .

Qu'on se représente , si l'on peut , le réveil de cet homme qui quelques jours plutôt , vainqueur de ses Ennemis , semblait destiné à donner des Loix à ses Maîtres mêmes , à faire passer sous le joug de l'usurpation tous les Peuples d'un Empire immense , enfin à donner à l'Univers un de ces spectacles , aussi étonnans par leur rareté qu'ils paraissent inconcevables par leur singularité . JEMELJAN PUGATSCHEW , né simple Cosaque , sans nom , sans fortune , sans Ayeux ; n'ayant pour tout droit que son audace & sa bravoure ; pour titres que ceux

que

que donnent le brigandage, une suite de crimes heureux, & les succès momentanés d'une imposture ourdie par l'impudente hardiesse d'un Avanturier, à qui l'audace des grands desseins tenait lieu de toutes les vertus, soutenue par l'envie & la haine qu'inspiraient à des Ennemis secrets la gloire & les prospérités d'une Nation qu'ils méprisaient. . . . ce JEMELJAN PUGATSCHEW avait apperçu le Trône, où dans un siècle plus barbare sa bravoure peut-être l'aurait placé. . . . Un réveil affreux lui fait voir l'illusion du songe brillant, dont pendant le sommeil de sa raison sa folle imagination avait combiné, calculé toutes les possibilités. . . . & PIERRE III. chargé de fers n'est plus à ses yeux même que le Brigand EMELKA. Le cri de la rage, de la honte & du désespoir fut le premier signe de sensibilité qu'il donna en sortant de l'espèce d'anéantissement où l'avait plongé d'abord l'affreuse certitude de son malheur. „ A „ mes viles. . . . s'écria-t-il ensuite, en jettant sur „ les Traîtres, qui l'environnaient & insultaient „ à son infortune, ce coup d'œil dédaigneux „ & avilissant, qui ne convient qu'aux grandes „ ames bravant les revers & les caprices du „ sort. . . . Ames viles ! il ne faisait donc rien „ moins que la mort de mon ami pour vous „ inspirer l'audace du parjure ! jouissez de vo- „tre odieux triomphe. Je saurai mourir. . . . „ mais vous ! . . . la vie sera pour vous un affreux „ supplice ; & l'ombre ensanglantée de votre „ Maître, immolé à votre lâche perfidie, vien- „ dra dans tous les tems porter le trouble & la „ terreur dans vos ames effrayées ; l'amertume de

„ ce remords affreux qu'éprouvent les scélérats, l'infamie qui ne s'efface jamais du front d'un lâche parjure, répandront leur funeste poison sur l'odieux pardon que sans-doute vous ont offert mes Ennemis. Boispre ! Boispre ! si tu vivais, les mains de ton ami ne seraient point chargées de ces indignes chaînes ... il aurait du moins un vengeur." Ce furent presque les seuls mots que la douleur & le désespoir arrachèrent à l'Imposteur pendant toute la route qu'on lui fit faire pour le transporter à *Moscou*.

Le Général S. . . . , qui, dans l'intention de venir combattre les Rebelles, s'était séparé de l'armée sur le *Danube*, trouva déjà JEMELJAN dans les Prisons de *Jaïck*, & n'eut que la gloire de l'en sortir pour le ramener à *Simbirski* avec quelques uns de ses Complices & de ceux de ses Amis qui, croyant toujours qu'il était le véritable PIERRE III., aimèrent mieux partager son infortune que de manquer à la fidélité qu'ils lui avaient jurée. Un silence morne & farouche fut toute la réponse qu'il donna à ceux qui le fatiguaient par leurs questions ou l'insultaient par leurs railleries. De *Simbirski*, où on ne retint les Prisonniers que quelque temps, le Comte de P. . . . les fit transporter sous une forte escorte jusqu'à l'ancienne Capitale de l'Empire. Il est inconcevable l'affluance de monde que la curiosité attirait sur les pas de l'Imposteur. Chacun voulait le voir, chacun voulait sur son visage chercher ou reconnaître les traits qui avaient séduit les Peuples, qui peut-être l'avaient suivi lui-même. PUGATSCHEW, toujours grand

tou-

toujours tranquille, jusques sous le poids accablant de la conscience de ses forfaits, ne montrait aucun signe d'émotion ou de pétitesse. Quelquefois un sourire dédaigneux payait l'avide & insultante curiosité de ces hommes, qui se réjouissent des malheurs de leurs semblables, & qui applaudiraient presqu'au crime, pour le plaisir de jouir du spectacle barbare qu'offre à leurs yeux le supplice des coupables qui en sont les victimes.

Je n'entrerai point dans le détail des procédures qui ont été faites contre ce Chef des Rebellen, & ses malheureux Complices. On a débité tant d'absurdités sur ce qu'il aurait avoué dans ses Interrogatoires; sur la Généalogie qu'il se serait fabriquée dans son cachot; enfin sur tout ce qu'il a dit ou fait depuis sa détention jusqu'à sa mort, que rapporter tous ces ridicules *oui-dire*, ce serait ourdir la toile de *Pénélope*. Il est vraisemblable que Pugatschew a avoué son crime & son imposture; du moins il n'est guères possible d'en douter en lisant la sentence qui le condamne au dernier supplice. Quelques personnes, qui ont assisté à ses derniers momens, assurent qu'il avait poussé la générosité jusqu'à demander qu'on fit grâce aux malheureux qu'il avait entraînés dans sa révolte & qui étaient détenus dans les mêmes prisons que lui. Il est sûr qu'il eut assez de grandeur d'âme pour refuser de nommer aucun de ses autres Complices; pour refuser même de se décharger d'une partie du reproche & de la honte de son imposture, en la rejettant sur les intrigues & le manège de certains Hommes Puissants qu'on

lui

lui nomma. „ J'ai mérité la mort , dit-il à ses juges , qu'on me traîne au supplice , & qu'on n'attende point de lâcheté de ma part . „ Je refuserais la vie , si elle pouvait m'être offerte , & que pour la mériter il fallut accuser des innocents , ou jeter des soupçons odieux sur des Puissances dont jamais je ne man-diai les secours . ” On débita cependant que l'on a découvert des Papiers de la dernière conséquence . Outre le Plan raisonné de la Rébellion qui devait faire changer de face à toute la Russie ; on parle de Traites secrets conclus d'avance avec les Ministres de certaines Cours . Par l'un de ces Traites l'Empereur prétendu s'engageait , dès qu'il serait paisible sur son Trône , à transporter tout le Commerce d'une certaine Nation en Russie à une autre Nation rivale , de laquelle il recevait , dit-on , des subfides considérables . Un autre Traité cédait à une des grandes Puissances de l'Empire Germanique deux Provinces qu'elle voulait ajouter à ses autres Etats . L'Investiture de la Courlande était promise à un Prince d'Allemagne ; & toutes les Forces de la Russie , se réunissant aux Forces du Grand-Seigneur , chasseraient STANISLAS-AUGUSTE du Trône où il avait été intrus , pour y placer un Prince agréable à toute la Nation & aux deux Puissances protectrices .

Il serait sans-doute absurde d'ajouter foi à des bruits aussi faux que rottement controuvés & malig-nement divulgués . PUGATSCHEW peut avoir été clandestinement secouru d'hommes & d'argent ; la Politique de certaines Cours peut l'avoir encouragé par des Agens secrets , que bon des-

desavoue ou que l'on punit sans scrupule, lorsque, le succès manqué, l'on vient à découvrir leur manège, &c à s'en plaindre. Mais que des Souverains, dont les uns sont les Amis & les Alliés de la *Russie*, dont les autres ne peuvent passer pour ses Ennemis ; que des Princes à qui l'estime de leurs Contemporains, celle de la Postérité, la leur même est encore quelque chose, ayent pu traiter d'égal à égal avec un Traître, un Imposteur, dont l'imposture ne pouvait même avoir le faible avantage de passer au moins pour équivoque à leurs yeux . . . c'est ce qu'on ne persuadera jamais qu'à la stupide malignité de l'envie, qui se plaît à distiller le noir poison de ses calomnieux mensonges sur les actions les plus indifférentes (ggg).

Quor-

(ggg) Pourquoi absurde ? Les hommes ne sont-ils pas aujourd'hui ce qu'ils furent toujours ? & si la Politique des Princes a un peu changé, est-ce bien à l'avantage de l'humanité & de la raison ? La reflexion de l'Auteur revient donc tout uniment à ceci ; que les Princes devraient être ce que rarement ils sont. Je ne veux cependant pas sur ce point paraître moins crédule que M. F. S. G. W. D. B. Je dirai comme lui, parceque je ne puis prouver le contraire, que ces bruits sont faux &c. Mais de ce que lui & moi nous en croyons la fausseté, il serait absurde d'en conclure que cette fausseté est prouvée, démontrée. GRISCOKKO OTTREPPER, ou le premier faux DE'ME'TRIUS en *Russie* ; LAMBERT SIMNEL, ou le faux Comte de WARWICK, PERKIN ou plutôt ORBEK, faux Duc D'YORCK, tous les deux en Angleterre ; tant d'autres dans d'autres Pays furent des Fourbés & des Imposteurs. La po-

S

Quoiqu'il en soit, l'Auguste Souverain, que le bras de la Providence avait retiré d'un péril si pressant, voulut, avant que les Juges connussent des crimes dont le Traître s'était rendu coupable, donner à toute l'*Europe* un exemple éclatant de cette magnanimité, de cette clémence qui la caractérisent si bien, & qui devraient toujours être les vertus favorites de tous ceux à qui sont confiés le gouvernement des Empires, & la félicité des Peuples. En livrant l'Imposteur à toute la sévérité des Loix, CATHERINE lui a pardonné généreusement les offenses faites contre sa Personne. Voici comme s'exprimait l'*Ukase* ou le Décret publié à cet effet.

politique de certains Princes s'en servait pour troubler des Empires ou des Royaumes ; la même politique portait d'autres Princes non seulement à les reconnaître ou à feindre de les reconnaître, mais même à traiter avec eux, à s'allier avec eux. PERKIN épousa CATHERINE GORDON, Comtesse de HUNTLER, de l'aveu du Roi d'Ecosse, dont elle était parente. CROMWEL, plus coupable lui seul que tous les Imposteurs dont nous venons de parler, ne vit-il pas les Rois traiter avec lui de pair à pair, avant même d'avoir été déclaré Protecteur ? Il ne faut donc pas juger de ce que les Princes font, par ce qu'ils devraient faire, mais par l'événement qui lève ou confirme le soupçon. Au reste après ce que toute l'*Europe* a vu, il serait peut-être plus difficile de ne pas croire que de croire les bruits qui se sont répandus, & que M. F. S. G. W. D. B., on ne sait par quel motif, se plaît à contredire.

Note du Traducteur.

effet. . . . „ Nous renvoyons toute cette affai-
 „ re à notre Sénat, & nous lui enjoignons. . . .
 „ qu'en conséquence du rapport (*fait par les*
 „ *Personnes nommées pour l'Expédition Sécrète*)
 „ il rende une Sentence proportionnée à tous
 „ les . . . forfaits commis contre l'Empire,
 „ ainsi que contre la sûreté personnelle des Ci-
 „ toyens, & fondée sur les Loix de ce Pays.
 „ Quant aux offenses commises contre notre
 „ Auguste Personne, nous les regardons avec
 „ mépris, & nous les enlevons dans un éter-
 „ nel oubli, vu que ce délit est le seul, à l'é-
 „ gard duquel notre clémence & notre huma-
 „ nité ordinaires puissent avoir lieu en cette
 „ occasion (bbb).”

EN-

(bbb) C'est sans-doute un grand effort de par-
 donner les offenses qui nous ont été faites person-
 nellement; c'est même une des vertus sublimes du
 Christianisme, & peut-être la plus difficile à pra-
 tiquer. Considérée sous ce point de vue, l'action
 de l'Impératrice est grande, héroïque si l'on veut;
 mais quel avantage en revient-il au malheureux ob-
 jet de ce pardon si vanité? PUGATSCHEW en a-t-il
 moins expié ses offenses par le plus honteux des
 supplices? Car enfin couper la tête à quelqu'un
 pour un crime, & lui faire grâce pour un crime
 plus grave, c'est abuser de l'esprit de la loi, c'est
 insulter à la raison & à l'humanité. L'Impératrice
 devait accorder le pardon tout entier, ou ne point
 faire la distinction futile entre crime de *Lèze-Ma-
 jesté* & crime commis contre l'Empire &c. PU-
 GATSCHEW avait sans-doute mérité la mort, &
 peut-être n'était-il pas sûr de lui laisser la vie;
 mais il était de la dignité de se Souverain de ne
 point

ENFIN arriva le jour terrible qui devait convaincre PUGATSCHEW de toute la folie de sa téméraire ambition, en terminant par un honteux

point pardonner à demi. Les demi-pardons sont aussi ridicules que les demi-vengeances peuvent devenir fatales. CATHERINE avait un bel exemple de modération dans la manière dont en usa HENRI VII. Roi d'Angleterre avec un des imposteurs que nous avons nommés plus haut. „SIMNEL, faux Comte de WARWICK, fut relogé dans une cuissine du Palais, où, *dix le Père d'ORLÉANS*, par un jeu bizarre de la fortune, après avoir assez bien fait un personnage pour lequel il n'était pas né, il en fit mal un conforme à sa naissance.” On peut ajouter avec le même Auteur que le Roi *punit peut-être mieux par là la vanité de l'imposteur, que par un châtiment éclatant.* SIMNEL, dira-t-on, ne s'est point rendu coupable de tant d'horreurs que PUGATSCHEW; à la bonne heure, mais en faisant mourir celui-ci, pour des crimes que ne commit point l'autre, ne lui faites pas grâce pour ceux qui leur furent communs à tous deux. Au reste les meurtres, les brigandages, tous les excès que l'on reproche à JAMES I, ne sont que des crimes pour ainsi-dire accessoires de son crime principal, celui de *Lèze-Majesté*. Il n'est point d'imposteur qui ne prenne les armes; il n'est point de Guerre civile, de Rébellion, où la fureur & la licence ne se donnent catière. PUGATSCHEW a été justement puni, mais l'Impératrice a affecté une magnanimité stérile, qui n'ajoute rien à sa gloire, & ne retranche rien de l'horreur du supplice de celui qu'elle dit être l'objet de sa clémence. *Tant il est difficile d'être toujours ce qu'on doit être, & de n'être jamais rien de plus!*

Note du Traducteur.

teux supplice une vie souillée de tous les crimes , & qu'il aurait pu illustrer par les plus grandes vertus. La clémence de l'Impératrice, liant les mains à ses Judges , qui se seraient fait un devoir d'accumuler tous les tourmens pour le punir de tous ses forfaits , ils se bornèrent dans leur Sentence à le condamner à avoir les pieds & les mains coupés , & à être ensuite décapité. Sa tête devait être plantée au haut d'un mât , & les autres parties de son Corps , après avoir été quelque tems exposées sur une hûne , élevée à cet effet sur l'Echaffaut , devaient être brûlées & les cendres jetées au vent. PANFILIEF fut condamné au même supplice ; trois autres à être pendus ; & le reste des Criminels à d'autres peines corporelles. PUGATSCHEW entendit prononcer cette terrible sentence sans témoigner la moindre émotion. Mais jamais il ne parut plus grand , plus digne d'un meilleur sort & des vertus que son ambition avait perverties , qu'au moment de l'Exécution. Tranquille au milieu de l'appareil formidable du supplice , on eut dit que la sérénité de l'innocence brillait dans ses yeux. Etait-ce une insensibilité brutale , le mépris intrépide de la mort , ou l'orgueil inflexible d'une ame féroce , qui peignait sur son front inaltérable les traits si ressemblants de la Vertu opprimée ? La mort de ses Complices sembla seule lui causer quelque peine ; il aurait voulu , disait-il , expier lui seul tous ses crimes & ceux de ses Compagnons , dont il s'avouait la cause. Au lieu du Trône de gloire qu'il avait si follement ambitionné , il monta

enfin sur le Trône de l'ignominie, &c y souffrit la mort avec ce courage tranquille qu'il n'est donné qu'aux grandes ames de connaître & de montrer. Une méprise, assez peu ordinaire dans ces circonstances, lui épargna, dit-on, le sentiment douloureux d'une partie des tourmens auxquels il était condamné. L'Exécuteur lui abbatit la tête, avant de lui couper les pieds & les mains. Cet oubli, si c'en est un, a fait débiter mille sottises plus impertinentes les unes que les autres. Des ordres secrets, disaient les uns, avaient forcé le Bourreau à renverser l'ordre de l'exécution. Il avait été gagné, selon les autres, par des amis cachés & puissants de l'Imposteur, qui, outre des récompenses considérables, lui avaient promis l'impunité de sa coupable distraction. Enfin il y en avait qui soutenaient qu'amid lui-même de PUGATSCHÉW, il lui avait engagé sa parole d'abréger ses tourmens en hâtant l'instant de sa mort.

TELLE fut la fin aussi juste que terrible d'un Scélérat que la Providence semble n'avoir suscité & toléré pour quelque tems, que pour mieux faire éclater la protection que sa bonté accorde à notre Empire & à notre Auguste & immortelle Souveraine. Quelque courage, quelque fermeté, quelque vertu même qu'ait pu avoir JEMELJAN PUGATSCHÉW, ses forfaits multipliés, son imposture grossière, sa révolte opiniâtrée contre ses Maîtres, tout en lui fait oublier ce qu'il aurait pu être pour ne se ressouvenir que de ce qu'il fut; & son nom, en exécration à tout l'Univers, ne sera jamais pro-

prononcé qu'avec horreur, & avec ce frémissement qu'on éprouve à la vue, ou même à la simple lecture, de ces crimes recherchés & rares que la nature désavoue, & dont à peine l'Enfer lui-même pourrait se former une idée.

D'APRÈS la peinture que nous avons faite des sentimens & des actions de JEMELJAN dans les différents périodes de sa vie que nous avons parcourus, il n'est point de Lecteur qui ne connaisse & ne puisse peindre l'ame de notre Cosaque. Faite pour le grand, elle se serait aussi facilement portée aux vertus sublimes qu'aux forfaits les plus atroces; & si le dangereux ami, que la fortune lui associa, avait joint à toutes les connaissances qu'il s'était acquises une ame honnête & des principes moins révoltants, PUGATSCHEW entre ses mains aurait pu réellement devenir un vrai Héros. Si la Fortune lui refusa quelques uns de ses dons, comme les Richesses, un Nom illustre, & une Patrie moins barbare, la Nature l'en avait abondamment dédommagé. Grand, bien fait, dans toute sa personne brillait quelque chose de noble & de majestueux. Sa figure était intéressante; & avant qu'il eût accoutumé son ame aux forfaits, dans ses yeux, qu'animait ordinairement le feu du courage, respirait cette douce candeur, cette aimable affabilité, ce coloris du sentiment, qui tous se réunissent dans certaines Personnes, que la Nature semble avoir privilégiées, pour entraîner tous les cœurs après elles, par la magie de cette vertu sympathique, incompréhensible & pourtant avouée, que l'on pourrait appeler l'Ai-

l'Amant des ames. Avec tant de moyens d'être grand, vertueux, d'être enfin l'honneur de l'humanité, par quel enchainement de circonstances malheureuses, celui que la Nature avait, pour ainsi dire, formé tout Héros, ne laisse-t-il après sa mort que la mémoire d'un Scélérate, d'un Monstre? Vous qui voyez avec des yeux de *Linn* la cause de tout ce qui est & de tout ce qui n'est pas; vous qui jusques dans le sein de la Divinité même allez *Scruter* les secrets impénétrables, qui ne se dévoilent qu'à ses yeux, sublimes *Rêveurs* essayez de résoudre ce *Problème*, & dites nous si l'homme est coupable parce qu'il veut l'être, ou si, malgré tous ses efforts pour obéir à la vertu qu'il aime, une aveugle fatalité l'entraîne vers le crime qu'il déteste.

20 JA 53

F I N.



L